Il a été tiré de cet ouvrage :

30 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 30 ;

50 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 31 à 80 ;

200 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 81 à 280 ;

800 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 281 à 1080.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

7

LA VÉRIDIQUE AVENTURE DE CHRISTOPHE COLOMB

DU MÊME AUTEUR

Le Bienheureux Raymond Lulle (Lecoffre).

Guide psychologique du Français à l'étranger (Nouvelle Librairie Nationale).

La fin de l'Empire espagnol d'Amérique (Nouvelle Librairie Nationale).

Bolivar et la Démocratie (Édition « Excelsior »).

Entretiens avec le général Mangin sur l'Amérique (Pierre Roger).

L'Ami et l'Aimé, de Raymond Lulle, traduction du catalan (Crès).

Le Catalan de la Manche, de Santiago Rusinol, traduction du catalan (Plon).

Polyphème et Galatée, de Gongora, traduction de l'espagnol (Garnier frères).

Les Exclamations de sainte Thérèse, traduction de l'espagnol *(Épuisé)*.

Césarisme démocratique, de L. Vallenilla Lanz, traduction de l'espagnol (Édition de la « Revue de l'Amérique latine »).

La Gloire d'Esclarmonde, poème provençal *(Épuisé)*.

Avec un chargement d'oranges, poèmes provençaux, avec une traduction française (Éditions du Cadran).

Sous presse :

Cantares, poésies espagnoles.

En préparation :

Le Roman de Goya.

Le Sauvage Américain et le Paysan du Danube.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1927.

MARIUS ANDRÉ

LA VÉRIDIQUE AVENTURE DE CHRISTOPHE COLOMB

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

Copyright 1927 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

FOR.LIT.
FR

66 01017
2300 g.

A

DON CARLOS PEREYRA

reconstructeur

de l'histoire d'Amérique

en témoignage

d'amitié

et

de reconnaissance.

8862- 465

OCT 19 1966

LA VÉRIDIQUE AVENTURE DE CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE PREMIER

Le descendant du vainqueur de Mithridate chez les franciscains cosmographes de la Rabida.

Près de la porte d'une taverne du port de Palos, une demi-douzaine de marins assis devant une table faite d'une planche posée sur deux tonneaux fêtaient le retour d'un camarade qui venait de naviguer, deux années durant, de Lisbonne à Madère et aux Açores et le long de la côte de Guinée, à bord d'un navire du sérénissime roi de Portugal.

— Comment trouves-tu ce vin, Francisco? lui demanda l'un d'eux.

— Peuh ! répondit-il après avoir vidé son gobelet, quand on a fait un long séjour à Madère, tous les vins d'Andalousie vous font pitié. Quelle île ! et quelle chance que celle des Portugais qui en sont les maîtres ! Les plus pauvres y vivent mieux que les plus riches de chez nous. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une confiture ; je l'ignorais il y a deux ans. A Madère, tout le monde en mange, et on

commence d'en manger dans tout le Portugal parce que les navigateurs du roi ont découvert cette île et d'autres qui produisent du sucre si doux et en telles quantités que c'est une bénédiction du bon Dieu.

— Et l'or? Est-ce qu'il y a beaucoup d'or?

— L'or est sur le continent, en Guinée, mais il appartient au roi. Non loin du château de la Mine, il y a un pays de sauvages noirs comme l'âme d'un damné qui n'ont qu'à se baisser pour ramasser de l'or, mais qui manquent complètement de sel. Que faire de tant d'or quand on est privé du sel sans quoi l'on ne peut vivre! Alors on fait des échanges. Il y a un endroit réservé où le roi fait déposer des barres de sel. Quand un sauvage en veut, il apporte un panier de poudre d'or et prend une barre. Le trafic se fait toujours loyalement, quoiqu'il ne soit pas surveillé. De temps à autre, des officiers du roi vont porter de nouvelles provisions de sel et recueillir les paniers d'or.

— Et qu'est-ce qu'il fait, le roi, de tant d'or?

— C'est pour la guerre contre les infidèles qu'il veut chasser du Maroc et des terres voisines. Depuis que l'infant dom Henrique, prince, cosmographe et navigateur — qu'il repose en paix! — a fondé une académie nautique sur le promontoire de Sagres et lancé les Portugais sur la voie des découvertes, les vaisseaux du roi ne cessent d'avancer et ses soldats et marchands de fonder de solides établissements et des comptoirs toujours plus au sud de l'Afrique; ils finiront bien par trouver le chemin océanique qui les conduira loin, là-bas, du

côté des Indes, jusqu'au royaume chrétien que gouverne le Prêtre Jean. On fera alliance avec lui et, alors, non seulement on exterminera les Maures du Maroc, mais encore on ira reconquérir le royaume de Jérusalem sur les Maures d'Orient.

— Et dire, fit le plus jeune des marins, que nous laissons aux Portugais l'honneur et le profit de ces découvertes ! Nous les valons, pourtant, dans l'art de la mer, les grandes aventures sur la mer Océane ne nous font pas peur, et des capitaines comme notre Martin Alonso Pinzon ne sont pas inférieurs aux plus habiles de la Lusitanie. La reine...

— Tais-toi, Juan José, dit le plus âgé en l'interrompant vivement. Tu vas blâmer notre sérénissime et glorieuse reine... Un gamin comme toi ! N'avons-nous pas déjà les Canaries qui valent bien Madère et les Açores? Le temps d'autres découvertes magnifiques et plus lointaines ou de la conquête de ces pays des Indes et du Cathay où les toits des maisons sont en or, viendra pour nous. Ce n'est pas pour rien que notre maître Martin Alonso vient de partir pour Rome où il va — je le tiens de lui — étudier des cartes marines qui sont gardées par le cosmographe du Saint-Père. Toutes les terres qui ont été découvertes depuis cinquante ans y étaient marquées d'avance, avec leurs noms. Il y en a d'autres qui restent à découvrir, comme Saint-Brandan et Antilia. Le pape le sait. Ce sont des îles, les îles de l'or, des épiceries, des pierres précieuses et des oiseaux aux mille couleurs, des îles plus riches que ta Guinée, Francisco. Mais avant d'appareiller pour leurs rivages, avant de faire

la guerre aux Maures d'Afrique, et à ceux qui se sont emparés du Saint-Sépulcre, il faut expulser ceux qui possèdent encore des royaumes dans notre propre pays. C'est ce que disent Martin Alonso et les religieux de saint François. La reine Isabelle et son illustre époux le roi aragonais y travaillent, et Dieu bénit leurs armes. Notre-Dame de la Rabida les protège depuis qu'elle a été retirée des eaux, il y a douze ans. Vous savez que j'ai eu l'honneur — dont n'était pas digne le pauvre homme à l'âme pécheresse que je suis — d'être l'un de ceux qui la trouvèrent par une grâce divine.

Le vieux marin fit le signe de la croix et, ému par ce souvenir, se tut un instant, les autres l'imitèrent. Puis, il dit à celui qui revenait des Açores et de la Guinée :

— Francisco, tu devrais aller à la Rabida remercier la Vierge de ces deux années d'heureuse navigation.

— J'irai ce matin. J'y allais quand je vous ai rencontrés.

* * *

Le monastère de la Rabida où Francisco Vallejo, marin du port de Moguer, allait se rendre après avoir causé et trinqué avec ses camarades, est bâti sur un promontoire en face de l'océan, à une lieue de Palos. Dans l'antiquité, il y avait, sur le même emplacement, un temple païen qui fut remplacé par une chapelle dédiée à la Mère de Notre-Seigneur lorsque le christianisme eut étendu ses conquêtes dans tout le midi de la péninsule ibérique. Une

image de la Vierge, en marbre peint, tenant l'Enfant dans ses bras, y était vénérée par le peuple de la région de Huelva, l'ancienne Onubia dévote à Hercule, et particulièrement par les marins en faveur de qui, à partir de la fin du troisième siècle, elle accomplit des miracles aux heures de perdition en mer. Quatre cents ans plus tard, les moines qui avaient construit un monastère pour se consacrer à Elle, furent pris de terreur à la pensée que les Maures, devant les armées de qui les places fortes de l'Espagne chrétienne tombaient une à une, pouvaient s'emparer de la statue sacrée, la détruire ou la profaner. Une nuit, une voix céleste révéla au prieur que le seul moyen d'empêcher ce sacrilège était d'immerger l'image dans l'océan ; ce qui se fit dès les premières clartés de l'aurore.

De nombreuses années passèrent pendant lesquelles l'Espagne fut asservie aux Maures ; puis les montagnards du Nord entreprirent l'œuvre de la libération.

Le 8 décembre 1472, fête de l'Immaculée Conception, quelques pêcheurs qui, à cause de leur pauvreté, avaient obtenu du prieur de la Rabida la permission de travailler durant la matinée de ce jour férié, jetèrent un vaste filet près du port de Huelva, puis le retirèrent avec toute sorte de précautions, car ils sentaient craquer les mailles, tellement il était chargé. Au lieu de poissons ils avaient pêché dans les profondeurs de l'eau une statue en marbre qui fut reconnue par les moines franciscains, gardiens de la tradition, pour être celle de la Vierge confiée à l'océan sept cent cinquante-trois ans aupa-

ravant. Par malheur, la moitié du corps de l'Enfant-Jésus, celle de la ceinture à la tête, manquait. Pleins de foi et suppliant Dieu de compléter le miracle de la retrouvaille, les pêcheurs immergèrent de nouveau leur filet et ramenèrent l'autre moitié. Le Père Jean-Baptiste Pedroso appliqua cette partie sur la première et, instantanément, les deux moitiés furent si parfaitement unies qu'on ne put distinguer aucune trace de la soudure.

Cette nouvelle fut accueillie avec une immense allégresse par la population des bords de l'océan, depuis la frontière du Portugal jusqu'au détroit de Gibraltar, car, disaient les hommes de l'art de la mer, si Dieu a voulu que l'image de la Vierge fût replacée sur l'autel de la Rabida, c'était que les Maures ne redeviendraient plus les maîtres du pays, et, certainement aussi, seraient chassés des royaumes et seigneuries qu'ils occupaient encore.

***

— Et alors, dit le vieux marin, ce sera pour nous l'heure de partir à la découverte de l'or et des épiceries.

— A Antilia?

— A Antilia ou autre part, selon ce que Martin Alonso apportera de Rome. Il a déjà des idées là-dessus ; il voudrait aller encore plus loin, du côté des Indes. Antilia, l'île des Sept-Cités, où allèrent se réfugier, avec une foule de leurs paroissiens, sept évêques dont chacun y bâtit une ville lorsque l'Espagne et le Portugal furent conquis par les

Maures ! Il serait temps de la retrouver... Est-ce qu'on en parle à Lisbonne et à Madère, Francisco?

— Si on en parle ! Aux Açores et aux Canaries aussi d'où, certains jours de l'année, on l'aperçoit. On dit que c'est une île flottante...

Francisco s'interrompit. Un homme, tenant un enfant par la main, que les marins attablés avaient vu s'approcher de la taverne, n'était plus qu'à quelques pas d'eux. Un étranger sûrement : il était vêtu d'un habit de couleur brun-grisâtre qui, par sa coupe, ressemblait à celui des franciscains, et il portait le cordon de saint François. Il était de belle taille, fort de membres, à visage allongé, frais et rougeâtre de teint et rempli de taches de rousseur. Il ne paraissait pas avoir plus de trente-cinq ans, bien qu'à ne regarder que sa chevelure presque blanche on lui en eût attribué davantage. Les marins se levèrent ; celui qui était le plus près fit le geste de lui prendre la main pour la baiser, mais l'étranger refusa vivement cet hommage de respect en disant :

— Je ne suis pas un religieux, mais un homme de l'art de la mer comme vous. Si je suis ainsi vêtu, c'est à cause d'une dévotion particulière à saint François et parce que je viens du Portugal en pèlerinage à son couvent de la Rabida.

Avec l'enfant, il pénétra dans la maison, demanda une chaudronnée d'eau et, au grand étonnement de la tavernière et de sa servante qui n'étaient pas habitués à un tel souci de propreté, chez leurs clients, il retroussa ses manches, et lava vigoureusement son visage, son cou, ses bras et ceux de l'enfant. Ensuite, fort courtoisement, il pria la patronne

de leur faire servir sur la table du dehors des œufs au lard et une cruche d'eau. Au moment où il franchissait le seuil, il entendit ces phrases :

— On a moins de connaissances sur les îles de Saint-Brandan et du Brésil. Sont-elles flottantes? On n'en sait rien. Mais Antilia ne l'est pas. Si elle l'était, notre infortuné compagnon Alonso Sanchez, de Huelva, qui y a été, l'aurait dit.

A ces mots, l'étranger s'arrêta, pâlit, comme frappé d'une douloureuse surprise, hésita, puis reprit ses esprits, s'approcha des marins et leur demanda s'ils voulaient bien faire une place à son enfant et à lui-même au bout de la table ; à quoi ils acquiescèrent volontiers. Tout en servant l'enfant après avoir coupé deux tranches de pain, il engagea la conversation avec eux :

— Je viens de vous entendre prononcer le nom d'un marin de Huelva qui serait allé à Antilia. C'est, sans doute, une de ces fables de découvertes fortuites ou clandestines qui courent les ports et qui, peu après, sont reconnues fausses.

— Pas celle d'Alonso Sanchez ! Mais si vous êtes un marin portugais et si vous venez de Portugal, vous avez dû entendre parler de lui.

— C'est la première fois que j'entends son nom. Je ne suis pas Portugais, mais Ligurien.

— Ah ! vos compatriotes sont nombreux dans ces pays-ci. Ils font de grosses fortunes dans les affaires d'argent. Seuls, les juifs les valent ou les surpassent. Les Génois sont aussi de bons marins, mais ils ont le tort de s'entêter de plus en plus à fréquenter surtout l'orient d'une mer fermée. Ils

n'y font pas de découvertes. Si vous êtes allé jusqu'à Lisbonne, vous devez savoir que la mer Océane est bien plus profitable. Avez-vous visité beaucoup de mers?

— Toutes les mers fréquentées par les navigateurs, je les ai parcourues.

— Toutes? Celles de France, de Flandre, d'Angleterre?

— J'ai vu tout le levant et le couchant; j'ai été sur la route du nord où est l'Angleterre, et, plus au nord encore, plus loin que l'île de Thulé.

— Avez-vous été en Guinée? demande Francisco Vallejo.

— Oui, j'ai visité toute la côte; j'ai été au fort de Saint-Georges de la Mine qui appartient au roi de Portugal et qui se trouve sous la ligne équinoxiale...

— En êtes-vous sûr?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr. Étant cosmographe et cartographe, j'ai tenu à relever moi-même sa latitude à l'aide du quadrant.

Le pilote Francisco eut un clignement d'œil qui, pour les marins assis en face de lui, signifiait : « Méfiez-vous ; c'est un bâbleur. » L'étranger, en effet, n'était pas allé au château ou fort de la Mine, qui est non au sud de l'équateur, mais à plus de cinq degrés au nord ; et, en tout cas, s'il y avait été, il était incapable d'y avoir fait le point.

Le Ligurien reprit :

— J'ai été de là sur la côte de la Malaguette où j'ai pris une cargaison de poivre. Sur la plage, un soir, j'ai vu s'ébattre des sirènes...

— Des sirènes ! Vous avez vu des sirènes ! Vous?

— Pourquoi pas? Mais elles ne sont pas ce que prétendent les poètes : de belles femmes à la voix harmonieuse ; ce sont plutôt des hommes au visage assez laid et qui poussent des cris rauques. D'autres que moi en ont vu. Leur existence est plus certaine que celle d'Antilia, l'île des Sept-Cités.

— Notre ami Alonso Sanchez y a été et en est revenu. Il était pilote à bord d'une caravelle portugaise qui partit avec un chargement de marchandises à destination de la Flandre. En route, elle fut assaillie par une forte tempête et, emportée par sa violence et son impétuosité, elle aborda dans cette île qui fut ainsi découverte. On y débarqua. Alonso Sanchez en releva la situation qu'il marqua sur une carte marine ; puis on remit à la voile pour retourner en Portugal, avec l'idée d'organiser une expédition pour la prise de possession légale et l'exploitation au bénéfice de la Couronne et des découvreurs. Mais, au retour, la caravelle fit naufrage en vue de Porto-Santo. Tout l'équipage périt, à l'exception du pilote Alonso Sanchez qui fut porté sur la plage par une épave. Des gens de la mer l'y recueillirent mourant ; il eut pourtant la force de leur dire qu'il venait de découvrir Antilia et qu'il voulait y retourner. A ce moment vint à passer un homme qui l'emmena dans sa maison pour le soigner. Il y mourut, quelques jours après.

— De qui avez-vous appris cette histoire? demanda l'étranger en pâlissant pour la seconde fois

— Je viens de Porto-Santo, répondit Francisco Vallejo. Je la tiens d'un des marins qui trouvèrent

ce pauvre Alonso sur la plage et le laissèrent emporter chez cet homme, un étranger, croient-ils, dont ils ne savaient pas le nom.

Le navigateur ligurien garda le silence. Il acheva de manger ses œufs au lard auxquels il avait à peine touché, tant les nouvelles qu'il apprenait du pilote de Moguer le préoccupaient. Puis il appela son fils qui jouait, à quelques pas de là, avec d'autres enfants.

— Allons, Diego, en route ! lui dit-il. Nous avons encore une bonne trotte pour monter à la Rabida.

Et ils s'éloignèrent dans la direction du promontoire après avoir salué les marins et la tavernière.

— Rien ne m'ôtera de l'idée, dit Francisco à ses camarades, que cet étranger n'est ni un cosmographe, ni un navigateur de métier. Il ne sait pas se servir du quadrant.

* * *

Il fallut plus de deux heures aux voyageurs pour atteindre le monastère, car l'enfant, malgré la halte et le déjeuner à la taverne, était encore fatigué, ce qui ne l'empêchait point de lâcher de temps à autre la main de son père pour courir après un papillon ou essayer de grimper à un petit arbre et d'y cueillir des fruits. Ils marchaient dans des sentiers étroits bordés d'orangers, de citronniers et de figuiers, puis les quittaient pour traverser des champs de vignes et de romarins par où il leur semblait qu'ils raccourcissaient la distance. Ils parvinrent enfin à l'orée d'un bois de pins qui couronnait le promontoire. Le père s'arrêta, contempla le pay-

sage qui déroulait la fête de ses lignes et de ses couleurs depuis ses pieds jusqu'à l'océan où glissaient des voiles éclatantes de soleil, et aspira à pleines narines, longuement, la brise qui venait du large pour se charger du parfum des végétaux.

— Comme cela sent bon ! dit-il à son fils. Il n'y a rien de plus délectable dans l'œuvre de la création que les senteurs de la terre, des fruits et des fleurs mêlées à celles de la mer dans un vent frais et doux comme celui-là.

Et l'étranger, voluptueux de l'odorat, ne se lassait d'aspirer l'air embaumé. Ils ne tardèrent pas à voir le monastère dont la façade badigeonnée de chaux se détachait sur le fond sombre d'un rideau de pins. Ils frappèrent à la porte. En les voyant, le frère portier eut un geste de surprise tel que l'étranger crut devoir s'excuser comme il l'avait fait auprès des marins. Dévot de saint François, il venait, avec son enfant, en pèlerinage à Santa-Maria de la Rabida et désirait voir le Père Antonio de Marchena.

— Qui dois-je annoncer? demanda le portier.

— Le Père ne me connaît pas et ignore même mon nom, répondit-il. Veuillez lui dire que je viens de la part de son ami défunt le pilote Alonso Sanchez.

Le portier fit entrer les deux visiteurs dans le cloître et alla prévenir le Père Antonio qui accourut, quelques minutes après, et, avant même d'être auprès du Ligurien et de lui laisser sa main à baiser, leva les bras au ciel en s'écriant :

— Vous avez vu notre pauvre Alonso ! Et il

vous a chargé d'une commission pour ses amis de la Rabida !

— Oui, mon Père, je demeurais à Porto-Santo, dont mon beau-frère est gouverneur, lorsqu'il fit naufrage en vue de l'île. Je le recueillis mourant sur la plage et le fis transporter chez moi où, malgré les soins dont je l'entourai, il ne vécut que deux jours. Il me pria de vous écrire pour vous dire qu'il mourait en bon chrétien...

— Comme il a vécu. Que Dieu lui fasse place au paradis !

— Et il vous demande de ne pas l'oublier dans vos prières.

— Comment pourrais-je l'oublier ! J'ai déjà célébré des messes pour le repos de son âme. Que vous a-t-il dit encore? Est-ce vrai qu'il revenait d'Antilia?

— Il me l'a affirmé en ajoutant qu'il tenait à ce que vous le sachiez. Il m'a donné quelques détails sur son dernier voyage qui m'ont grandement intéressé, car je suis aussi un homme de l'art de la mer ; j'ai appris beaucoup de choses par ma propre expérience de navigateur, par mes entretiens avec d'autres, avec des membres de ma famille et de celle de ma femme qui est fille du navigateur et découvreur portugais Perestrello...

— Venez dans notre librairie, dit le Père Antonio. Nous serons mieux pour causer Laissez votre enfant dans le jardin aux soins du portier qui s'occupera de lui.

Et, le prenant par le bras, il le conduisit par un escalier à la galerie qui entourait le cloître et

ouvrit une porte. Ils étaient dans une petite salle dont les murs, à l'exception d'un espace étroit où pendaient un crucifix et quelques images de saints, étaient couverts d'étagères de livres ; au milieu, une table où s'étalaient des cartes de géographie, autour de la table quatre escabeaux dont l'un supportait un planisphère. Pas d'autres meubles ; il n'y aurait pas eu de place pour les contenir.

— On se croirait plutôt chez un savant géographe que chez un moine, fit le visiteur après avoir jeté un coup d'œil sur les rayons de livres et sur les cartes.

— Savant, non, répondit le Père, mais étudiant passionné. Nous sommes ici sept religieux de saint François qui, après le salut de l'âme des marins du voisinage et de la nôtre, n'avons pas de plus grand souci que l'étude de l'art de la mer. Nous faisons des cartes pour les navigateurs et pour nous-mêmes, pour notre plaisir. Notre prieur, le P. Juan Pérez, nous donne l'exemple. Sa réputation de sainteté et de science est allée jusqu'à la cour. La reine l'a choisi pour confesseur. S'il avait voulu, il serait évêque. Mais aux honneurs dont il était comblé, il a préféré son monastère, la Vierge de la Rabida, le port de Palos, ses caravelles et ses marins. Il a supplié la reine de prendre un autre confesseur ; et il a quitté la Cour. La semaine dernière, il y est retourné ; la reine avait besoin de le consulter. Mais avant un mois, il reviendra à son monastère ; il nous l'a promis.

L'étranger écoutait le Père Antonio avec attention, mais ne pouvait détacher ses regards de l'une des cartes dépliées sur la table.

— Elle vous intéresse ! dit le Père. Cela ne m'étonne pas si vous êtes du métier. L'île d'Antilia, qu'Alonso Sanchez a découverte, y est marquée. Mais dans l'émotion que son souvenir a mise, au premier abord, entre nous, vous ne m'avez pas dit votre nom.

— Je m'appelle Cristobal Colon.

— Vous êtes de Galice !

— Moi, *Gallego!* s'écria l'étranger en sursautant comme s'il eût été à la fois inquiété et offensé par cette question. Qu'est-ce qui peut vous faire croire...

— Ne vous fâchez pas, monsieur. Je ne partage pas le dédain que certains témoignent à l'égard des braves gens de la Galice dont beaucoup, d'ailleurs, sont d'excellents marins. C'est votre nom qui me l'a fait croire : *Colon*, dans la langue de ce pays, signifie *gros cou*.

— Le mien n'a pas cette origine ni cette signification. Je suis Ligurien. J'appartiens à la famille des comtes Colombo, de Cuccaro qui est un château du Montferrat. Sa seigneurie sur ce château et sur des villes et villages que possédaient mes ancêtres, résulte d'un acte de l'empereur Othon qui confirma aux trois frères Colombo leurs biens et leurs seigneuries féodales et leur en accorda d'autres pour services rendus à l'Empire dans le commandement des armées. En 1341, le marquis de Montferrat confirma ces grâces et privilèges à Henri Colombo, mon bisaïeul. D'après des documents authentiques de l'Empire, ma famille était illustre et puissante au milieu du dixième siècle, mais sa noblesse remonte beaucoup plus haut : je descends

de Colonius, le général romain qui vainquit Mithridate, roi du Pont, l'amena prisonnier à Rome et mérita les honneurs du triomphe et les insignes consulaires. Avec le temps, le nom de Colonius se transforma en celui de Columbo ou Colombo ; c'est pour le relever et me distinguer des autres membres de la famille que je m'appelle Colon. Mon aïeul se lança, comme tant d'autres nobles Liguriens et Lombards, dans des entreprises maritimes qui ne furent pas heureuses. Il y dissipa une partie de sa fortune, une autre fut perdue dans les guerres et les troubles civils. Mais les Colombo gardaient toutes les qualités par lesquelles ils avaient brillé à travers les âges : deux de mes cousins, plus âgés que moi, sont amiraux. J'ai fait la guerre sur mer à bord du navire de l'un d'eux, j'ai fait des explorations avec l'autre. Le roi René m'a confié le commandement d'une de ses galères de guerre et j'ai fait campagne pour lui.

Le Père Antonio de Marchena considérait avec une admiration mêlée d'étonnement ce Christophe Colomb — donnons-lui désormais son nom avec l'orthographe qui a prévalu en français — qu'il avait pris pour un simple pilote et se révélait tout à coup un grand personnage dont la visite serait un honneur pour le monastère et ses humbles religieux.

— Excusez-moi, dit-il, je ne pouvais savoir... Avec de pareils ancêtres, l'exemple et les conseils de vos illustres cousins, vous ne pouviez manquer de devenir un grand navigateur.

— J'ai commencé à naviguer vers l'âge de qua-

torze ans et je n'ai plus cessé de le faire jusqu'à ce jour. L'art de la navigation porte ceux qui le pratiquent à désirer connaître les secrets de ce monde. Voilà plus de vingt années que je me livre à ce penchant. Toutes les mers fréquentées par les navigateurs je les ai parcourues. Je me suis trouvé en relations et je me suis entretenu avec des hommes savants, clercs et séculiers, latins et grecs, juifs et maures et de nombreuses autres sectes. Notre-Seigneur m'a beaucoup favorisé dans la satisfaction de ce désir, car il m'a donné pour cela l'esprit d'intelligence. Pour ce qui est de l'art de la navigation, il m'en a donné amplement connaissance ; de l'astrologie il m'a appris ce qu'il suffisait, et aussi de la géométrie et de l'arithmétique. Il m'a donné intelligence dans l'esprit et adresse dans les mains pour dessiner la sphère et y marquer les villes, les rivières, les montagnes, les îles et les ports, chacun à sa vraie place. Pendant ce temps, j'ai vu et je me suis appliqué à parcourir tout ce qui avait été écrit sur la cosmographie, l'histoire, les chroniques, la philosophie et sur d'autres arts. Dans notre métier, il est bon de savoir beaucoup de choses. Quoique d'humble condition, notre ami Alonso Sanchez était très instruit, mais plus par l'expérience que par les livres. Quel malheur que cette mort prématurée ! Il aurait découvert des îles...

— Il serait retourné à Antilia...

— Il y en a d'autres, beaucoup d'autres à trouver, toutes riches en or, en épices, en aromates, en pierres précieuses. Tant de signes nous annoncent leur existence certaine qu'il serait fou de ne pas y croire.

Les vents de l'ouest ont maintes fois jeté sur la plage de Porto-Santo des pièces de bois sculptées de dessins bizarres qui ne peuvent être l'œuvre de chrétiens et n'ont pas été exécutées avec un instrument en acier, et aussi des bambous d'une espèce inconnue et si gros que, dans la partie comprise entre deux nœuds, on pouvait vider neuf carafes de vin. Pedro Correa, mon beau-frère, en possède quelques-uns. Le roi de Portugal aussi ; il me les a fait montrer, un jour que je m'entretenais avec lui de découvertes à faire. Les vents ont également poussé sur ces côtes et sur celles des Açores des pins tout à fait différents de ceux des pays connus. On a même recueilli dans les eaux de cet archipel des cadavres humains à la face très large, dont l'aspect n'est pas celui des chrétiens, et des canots ou pirogues insubmersibles, portant une cabine, d'une forme particulière. Ces faits ne suffiraient-ils pas à prouver l'existence d'îles occidentales au delà de celles qui ont été déjà découvertes et peuplées par les Espagnols et les Portugais? Il en est qui sont des terres flottantes, pareilles à celles que mentionnent Pline et Sénèque. Les habitants des Açores et des Canaries les aperçoivent, à certaines époques de l'année, au loin et toujours à l'ouest. Récemment, un pilote, Domingo de Arco, en a vu à l'ouest de Madère ; il a demandé au roi, qui lui en a fait donation par un acte, de lui fournir les moyens d'aller à leur recherche.

— Je n'ai jamais cru à ces îles flottantes, fit le Père Antonio. Je ne puis y croire encore. Celle qu'on voit de las Palmas ne serait-elle pas un reflet de

l'île du Fer sur un nuage?... Et pourtant !... Cette existence est affirmée par tant de gens raisonnables, incapables de se laisser prendre à un mirage, qu'on est ébranlé parfois. Que ce soit une fable ou une réalité, il y a des choses aussi extraordinaires et desquelles il est impossible de douter. Nous vivons à une époque prodigieuse de découvertes. Dieu révèle à nos navigateurs l'amplitude du monde terrestre et leur permet de découvrir des richesses et des merveilles de la nature dont notre Europe est privée. Eh bien ! ce ne sont pas de véritables découvreurs. Ils ne font que retrouver ce que d'autres avaient découvert cinquante ans, un siècle, dix siècles ou plus avant eux. Les Portugais ont découvert la Guinée. Or, plus de quarante ans avant qu'ils n'y eussent mis les pieds, il existait des cartes du monde où la ligne de sa côte était tracée. Ils espèrent parvenir jusqu'au royaume du Prêtre Jean, jusqu'aux Indes. La route est marquée sur les mêmes cartes ; car si elles continuent d'avoir raison, ils n'ont qu'à la suivre. A l'extrême sud de l'Afrique, qui a la forme d'un triangle, ils trouveront une pointe nommée cap Diab ; qu'ils doublent ce cap et ils vogueront vers les Indes en longeant la côte de Sofala et l'île de la Lune qui est plus grande que l'Espagne. On ne sait pas qui est arrivé le premier à cette île, ni comment le fait de cette prédécouverte est parvenu aux cartographes qui l'ont marquée sur leurs cartes ; mais on sait que le véritable découvreur du Rio del Oro est le Catalan Jaime Ferrer qui y parvint en 1346. Quant au cap Diab, il est marqué sur le planisphère de Marino Sanuto,

auteur du *Liber secretorum fidelium crucis*, qui est de 1306, et sur le planisphère de Fray Mauro, de la congrégation des Camaldules de San-Miguel de Murano, fait il y a trente-cinq ans environ. Un historien de l'antiquité raconte que des navigateurs phéniciens, qui avaient passé le détroit de Gibraltar, suivirent la côte africaine et qu'un jour ils eurent tout à coup, dirent-ils à leur retour, le soleil à la droite de leur bâtiment. Cet historien ajoute qu'il ne peut le croire. L'explication du phénomène est pourtant bien simple : ces Phéniciens avaient doublé le cap Diab et ils voguaient vers l'île de la Lune. D'autres terres inconnues figurent sur ces cartes. Une inscription de l'une d'elles affirme qu'il y a plus de cinq mille îles dans la mer des Indes. Il y en a d'autres plus près de nous. Il ne reste plus qu'à les retrouver On n'aura même pas besoin de leur donner des noms ; elles en ont déjà, telles les îles d'Antilia et du Brésil. Les îles du cap Vert figuraient sur les cartes avec le nom d'îles Vertes avant l'arrivée des Portugais. Madère figurait avec son nom traduit en italien, *Isola di legno*, sur une carte dessinée en 1351, c'est-à-dire une cinquantaine d'années avant la découverte de cette île. Le cas le plus extraordinaire et le plus mystérieux est celui d'Antilia, qui est marquée sur une carte dessinée en 1434 par votre compatriote, le Génois Bedaire, avec cette inscription : *Isola novo scoperta.* Nouvellement découverte? Elle l'avait été en 1414 par un navigateur espagnol, si j'en crois le plus fameux cartographe de notre temps, qui est aussi un grand voyageur, Martin de Bohême, avec qui j'ai eu le

privilège de m'entretenir, il y a quelques années, lors de son passage à Huelva. Deux ans après Bedaire, un autre Italien, Andrès Bianco, faisait une carte où le nom d'Antilia est accompagné de cette inscription :

Questo he mar de Spagna.

— Pas possible ! s'écria Colomb en se levant et comme frappé d'un coup violent et inattendu.

— Pourquoi? répondit tranquillement le Père Antonio. Si un Espagnol a pris possession d'Antilia, comme cela paraît certain, la mer qui la baigne est une mer espagnole.

— Une mer espagnole quand l'île reste inconnue et que la prise de possession officielle n'a jamais eu lieu !

— Hé ! songez donc à ce qu'était l'Espagne en 1414. Ses princes avaient autre chose à faire que d'organiser des expéditions d'outre-mer. Mais avant qu'on eût perdu jusqu'au souvenir de ce voyage, un cartographe qui en avait eu connaissance l'avait marqué sur un planisphère et, bien qu'Italien, avait eu la générosité de considérer l'acquisition d'Antilia par l'Espagne comme définitive. Et voilà qu'elle vient de jouer du malheur, avec un de nos marins, ce cher Alonso. Cela fait au moins deux fois ; car je tiens pour une légende sa découverte par les sept évêques. Des Portugais, dit-on, ont tenté de la retrouver récemment, sans y réussir ; mais je n'ai là-dessus que des renseignements vagues. Peut-être en avez-vous de précis, vous qui venez de Portugal. On dit qu'un nommé Pedro de Velasco, du port de

Palos, a pris part à une de ces expéditions portugaises. Je ne le connais pas ; il a quitté le pays, très jeune, et n'y est plus revenu.

Christophe Colomb, qui n'ignorait rien de tout ce qui s'était passé dans le monde des navigateurs portugais depuis trente ou quarante ans, surtout en ce qui touchait Antilia, compléta aussitôt les renseignements du Père Antonio de Marchena sur l'île fabuleuse.

Pedro de Velasco était le pilote du navigateur Diego de Teive qui, du vivant du prince Henri, partit à la recherche d'Antilia. Il fit plus de cent cinquante lieues au sud-ouest de Fayal, puis revint sur ses pas et découvrit l'île de Flores. Vers 1475, il céda ses droits sur cette île à son compatriote Fernando Telles à qui le roi Alphonse V confirma cette cession et accorda le privilège exclusif de découvrir des îles et terres fermes en dehors des mers de Guinée. L'île des Sept-Cités était comprise dans cette donation. Il n'y parvint pas. Il prétendit, toutefois, avoir découvert une île qui ne pouvait être éloignée d'Antilia ; mais il n'y retourna point, et il n'y eut ni peuplement, ni prise de possession régulière au nom du roi. Sa position exacte ne fut même pas portée sur une carte de navigation.

— Alonso Sanchez y serait retourné, lui, s'écria le franciscain ; il savait bien où elle est. Et ses eaux seraient vraiment une mer d'Espagne. Ah ! qui le remplacera?

Colomb ouvrit la bouche, se souleva à demi comme pour prendre un élan, mais s'arrêta net, retomba sur son escabeau, et garda le silence.

Le navigateur et le moine se penchèrent sur les cartes. Le Père Antonio y promena un doigt en faisant remarquer à son interlocuteur les points dont ils venaient de parler ; la côte africaine dans sa partie non encore découverte, prolongée jusqu'au cap Diab ; ce cap dessiné — et c'était le cap de Bonne-Espérance que Barthélemy Diaz devait découvrir l'année suivante et Vasco de Gama doubler en 1497 ; à l'orient, après avoir tourné le cap, la côte de Sofala, la grande île de la Lune — et c'était celle qui, découverte plus tard, sera appelée Madagascar ; — et le vaste océan Indien fourmillant de milliers d'îles inconnues, mais que, dans le lointain des âges passés, des navigateurs avaient parcourues, à moins que des cartographes ne les eussent devinées, ce qui eût été plus étrange encore ; et le Brésil, dont ces cartographes faisaient une île sur la position de laquelle ils n'étaient pas d'accord. Et Antilia, la mystérieuse, la farouche, dont la mer était qualifiée d'espagnole, qui repoussait les navigateurs assez hardis pour débarquer sur ses grèves et ne leur permettait pas de revenir. Ces cartes et ces planisphères prophétiques passionnaient de plus en plus les Espagnols riverains de la mer Océane et le peuple entier du Portugal à mesure que leurs prédictions se réalisaient. C'était à donner le vertige.

Tous les espoirs, toutes les convoitises, toutes les ambitions matérielles ou spirituelles et désintéressées gonflaient des centaines de milliers de poitrines : attrait des belles aventures et du risque, amour de la gloire et de la patrie, amour de Dieu et de son Église, soif des richesses que recélaient

les terres inconnues, désir d'agrandir la somme des sciences humaines. Quelques âmes héroïques rêvaient de s'embarquer et de revenir, après avoir navigué longtemps sans jamais retourner en arrière, au port même du départ. Car en Espagne et en Portugal, presque personne n'ignorait alors que la terre est ronde. *Mundi formam omnes fere consentiunt rotundam esse*, venait d'écrire le savant Æneas Sylvius Piccolomini, pape sous le nom de Pie II. Il ne serait venu à l'idée d'aucun laïc, ni d'aucun religieux qu'il pût y avoir une contradiction entre les enseignements de l'Église et ceux de la science et que celle-ci conduisît à l'impiété.

Le Père Antonio de Marchena, les autres moines de la Rabida et leur prieur Juan Pérez consacraient à ces études tout le temps que leurs devoirs religieux leur laissaient libre, et ils en prenaient sur leurs nuits, convaincus que c'était encore une manière de servir Dieu et la Vierge patronne des hommes de la mer. Et qui sait s'ils ne deviendraient pas eux-mêmes navigateurs lorsque la découverte de vastes terres peuplées d'infidèles ouvrirait des champs de moissons d'âmes aux missionnaires de l'Évangile !

Le Père Antonio, aussi raisonnable et pondéré comme moine que comme savant, faisait la part de la fable et de l'imagination vagabonde dans tout ce que lui avait apporté la tradition orale ou écrite. A quelques phrases, à des gestes même, il s'était aperçu que son interlocuteur ne séparait pas assez de la légende et du rêve populaire les réalités et les choses possibles, ce qui n'empêchait point ce Christophe Colomb d'être à ses yeux, en même temps

qu'un grand seigneur, un navigateur érudit et expérimenté. (Nous avons vu que le pilote Francisco Vallejo s'était fait une opinion toute différente.) Mais est-il toujours possible d'échapper aux effluves fabuleux de tout un peuple dont l'atmosphère où nous vivons est imprégnée? Lui-même, le Père Antonio, se délectait à la lecture de Marco Polo où, d'ailleurs, tout n'est pas à rejeter, et à celle du *Livre des merveilles du monde*, de Jean de Mandeville, qui venait de lui être révélé en une traduction italienne qu'un franciscain de Rome lui avait envoyée. Et, plus d'une fois, les yeux mi-clos, il s'était abandonné au rêve d'une Antilia où sept évêques espagnols auraient conduit leurs ouailles et bâti sept cités et, un jour, il avait écouté sans sourire un marin raconter qu'autour d'Antilia se trouvaient d'autres îles nombreuses qui, à l'arrivée des évêques, avaient été enchantées, par un miracle de Dieu, et transformées en oiseaux géants de mer, dont quelques-uns s'étaient approchés des Canaries et des Açores. Ces oiseaux étaient les îles flottantes! Ils reprendraient leur forme de terres immobiles et leur place autour d'Antilia lorsque tous les Maures seraient chassés d'Espagne. Le règne d'Isabelle la Catholique si glorieusement commencé verrait-il l'éclaircissement de tant de mystères?

En ce moment, dans sa petite librairie où le passé et l'avenir du monde sont tracés sur des cartes et écrits dans des livres, en tête-à-tête avec le navigateur, le moine résiste plus que jamais au rêve parce qu'il sent que son visiteur pourrait l'y entraîner. Les regards et les pensées de Colomb ont été lon-

guement absorbés par une carte. Maintenant il feuillette d'une main impatiente le livre de Mandeville.

— Il est attrayant, lui dit le Père, et peu connu encore, du moins chez nous. Oh ! beaucoup de fables recueillies çà et là, ou inventées par l'auteur. Mais aussi, des observations très justes. Je vous le prêterai...

Colomb semble ne pas l'entendre. Brusquement, il lève les yeux et, comme se parlant à lui-même, il murmure :

— Moi aussi, j'ai découvert des îles...

— Vous? s'écria le moine surpris. Vous avez fait des découvertes clandestines...

— Clandestines... pour le moment, et si vous entendez par ce mot que je n'avais des lettres patentes et des privilèges d'aucun souverain. Mais je me mettrai en règle pour ces découvertes faites, en même temps que pour celles que je me propose de faire et que je ferai sûrement. Je les ai offertes au roi de Portugal et j'ai eu plusieurs entretiens avec lui à ce sujet. Je n'ai pu le convaincre : Dieu lui avait fermé la vue, l'ouïe et tous les sens. Et il trouvait trop exagérées les conditions que je posais.

— Que lui demandiez-vous donc?

— Le titre de grand amiral de la mer Océane, la vice-royauté à vie sur les terres découvertes et à découvrir par moi, le 10 pour 100 du produit de l'exploitation de toutes ces terres, le droit de nomination des gouverneurs ; le tout, héréditai e à perpétuité dans ma famille.

Le Père Antonio ouvrit de grands yeux effarés.

Christophe Colomb venait d'exposer ses prétentions exorbitantes sur un ton tranquille, plein d'autorité et d'assurance, qui le déconcertait.

— Comment pouviez-vous espérer, lui dit-il, que le roi vous accorderait tant de privilèges et de faveurs à titre perpétuel? Supposons que vous découvriez plusieurs terres riches et grandes comme l'île de la Lune et qu'elles soient ensuite peuplées par des Portugais et d'autres Européens. Vous seriez, vous et vos descendants, plus puissants que le roi lui-même !

— J'estime que ma personne, les terres que j'ai découvertes et qui sont en ma possession comme si je les tenais là, sous ma main, et les autres que je suis sûr de découvrir méritent cela. Il y a deux amiraux dans ma famille ; je serai le troisième. Écoutez-moi, mon Père, j'ai confiance en vous et je vous parle devant Dieu. J'ai une mission à remplir, et nulle force humaine, nul obstacle matériel ne m'en détournera. Pour m'y consacrer tout entier, j'ai brisé jusqu'aux liens de la famille ; j'ai laissé à Lisbonne ma femme et plusieurs enfants que je ne reverrai peut-être plus, et je n'ai emmené que l'aîné afin qu'il soit élevé en Espagne pour être l'héritier de la vice-royauté de mes îles et terres fermes que je vais offrir à la Couronne de Castille.

— Et si la reine repousse vos demandes? C'est vraiment trop...

— Je les maintiendrai toutes, dussé-je poursuivre mes démarches jusqu'à mon dernier souffle auprès de tous les princes, villes libres et républiques de la chrétienté. Si la reine de Castille ne m'accorde

point, par lettres patentes et ordres royaux, tout ce que je veux, je prendrai mon petit Diego par la main, et j'irai voir le roi de France et le roi d'Angleterre.

*
* *

Christophe Colomb avait appris d'Alonso Sanchez non seulement que l'île d'Antilia existait réellement, mais encore qu'elle se trouvait à une distance comprise entre sept cent et sept cent cinquante lieues à l'ouest des Canaries et en droite ligne. Avant de mourir, le pilote avait pu lui demander de le recommander aux prières de son ami le Père Antonio de Marchena, un des meilleurs cosmographes du royaume de Castille, à qui rien de l'art de la mer n'était étranger. Il lui avait dit aussi que le Père Juan Pérez, prieur de la Rabida, était également un cosmographe renommé et jouissant d'un grand crédit auprès de la reine dont il avait été le confesseur. Muni de ces précieux renseignements qui lui ouvraient des voies probables de réussite, il s'était hâté de monter à la Rabida. Il devait aller ensuite conduire son fils Diego à Huelva chez sa belle-sœur Violanta-Briolanja, dame Molyart, puis se rendre à Séville où était la Cour et tâcher d'avoir une audience de la reine. Son fils unique : car, pour émouvoir le cœur et frapper l'esprit du Père de Marchena, il avait commis un mensonge — qui n'était pas le seul — en lui disant que, pour se consacrer tout entier à une noble mission, il avait abandonné à Lisbonne une femme et plusieurs fils. Sa femme était morte

en ne laissant qu'un seul enfant, le petit Diego.

L'impression produite sur le bon et savant Père par celui qu'il croyait un gentilhomme ligurien avait été très profonde, et elle s'accentua encore au cours d'un second entretien. Lorsqu'il parlait de sa science et de son expérience de navigateur, des découvertes qu'il avait faites et de celles qu'il ferait encore, lorsqu'il parlait aussi de la gloire de sa famille, Colomb procédait par affirmations catégoriques avec tant d'aisance et d'assurance qu'aucun doute ne pouvait effleurer son interlocuteur. Un peu trop d'imagination débridée, de vantardise et d'orgueil aristocratique, mais quoi ! Qui de nous n'a pas ses défauts? pensait le Père qui connaissait trop les faiblesses et les vices des hommes pour ne pas être porté à l'indulgence. A la taverne de Palos, sa grave erreur sur la situation du château de la Mine avait convaincu un pilote qui revenait de Guinée qu'il n'était pas un navigateur expérimenté et savant. Dans ces deux conversations ni dans les suivantes il ne commit une erreur qui pût sauter aux yeux du moine et lui inspirer des soupçons.

Le Père Antonio invita Colomb à passer quelques jours à la Rabida. Cette offre répondait trop à son désir pour qu'il n'acceptât point avec une effusion de joie ; le Père était si instruit sur toutes choses de la mer, et sa librairie si riche de livres, de manuscrits et de cartes !

Il passa toute une après-midi au milieu de ces trésors de la science nautique et de la légende. Il allait de l'un à l'autre, fébrilement, comme s'il eût voulu les lire tous en une heure. Un nom d'au-

teur, un titre l'attirait, il ouvrait le livre, en lisait quelques pages et n'y trouvant pas ce qu'il cherchait, le rejetait aussitôt, sans songer qu'un autre chapitre pouvait le satisfaire. C'était évidemment un homme qui avait une idée fixe autour de laquelle tournaient toutes ses pensées. Il prit enfin le *Livre des Merveilles du monde* et ne le quitta plus.

Lorsque le Père Antonio vint le rejoindre, Colomb avait les yeux levés, le regard vague, absent de tous les objets voisins et comme perdu dans une chevauchée de rêves. Devant lui, sur la table, le livre de Jean de Mandeville était ouvert à la page suivante du chapitre intitulé : « Des régions qui sont entre les quatre fleuves qui sortent du paradis terrestre. »

« ...En allant vers l'orient, l'on ne trouve que grandes montagnes et grandes roches où on ne voit ni de jour ni de nuit, et c'est la région ténébreuse. Et dure cette région jusqu'à un des côtés du paradis terrestre qui n'est pas éloigné. Et cet orient n'est point le nôtre, car nous nommons ainsi l'endroit où le soleil se lève ; mais l'orient est proprement le commencement de la terre. Car quand nous avons le jour par deçà, il est nuit par delà, à cause de la rondesse de la terre. Car Notre-Seigneur fit la terre toute ronde et au milieu du firmament. Du paradis terrestre, je ne saurais vous raconter proprement, car je n'y ai pas été, de quoi je suis mécontent. Mais ce que j'ai ouï dire aux p us sages de par delà, je vous le redirai. Ils disent que le paradis terrestre est la plus haute terre du monde. Et il est si haut qu'il touche près du cercle de la lune par lequel la lune fait son tour ; et les eaux du

déluge n'y ont pu atteindre qui couvraient toute la terre et les montagnes du monde. Et le paradis terrestre est tout entour enclos d'un mur qu'on ne sait de quoi il est, mais semble qu'il soit de mousse ; et on n'y voit pierre ni autre matière. Et s'étendent les murs de midi jusque vers bise et n'y a qu'une entrée qui est enclose de feu ardent, si que nul homme mortel n'y pourrait entrer. Et au plus haut de la terre, au milieu est la fontaine dont viennent les quatre fleuves qui courent en diverses terres. Le premier fleuve a nom Flison ou Ganges, c'est tout un, et il court dans l'Inde, dans lequel fleuve il y a beaucoup de pierres précieuses, de bois d'aloès et de sable d'or. L'autre fleuve a nom Gyon, qui passe par l'Éthiopie et l'Égypte. Le troisième a nom Tigris, qui passe par l'Assyrie et l'Arménie Grande. Le quatrième a nom Euphrate, qui passe par la Médie, la Perse et l'Arménie Mineure. Et de ce fleuve en part un autre duquel je ne sais le nom. Et on dit que toutes les eaux douces qui sont sur terre prennent leur naissance de ces quatre fleuves. »

— Allons, monsieur ! dit le Père Antonio souriant en posant amicalement sa main sur l'épaule de Colomb. Trêve aux vagabondages ! Laissez-moi vous dire qu'il ne faut céder qu'aux sollicitations de la vérité qui est si riche et si belle. Dieu a chassé le premier homme et la première femme du paradis terrestre ; ce n'est pas pour permettre aux pauvres pécheurs que sont leurs descendants d'en approcher. Quel plaisant conteur de fables que ce Mandeville, qui prétend tenir d'hommes sages que le paradis terrestre touche presque à la lune ! Il y a des cha-

pitres plus intéressants que celui-là dans ce *Livre des Merveilles*, ne fût-ce que celui où il raconte qu'un homme a fait le tour du monde en passant par la mer aux cinq mille îles. Ce voyage est-il vrai? Je n'en sais rien. L'important est qu'il soit possible puisque la terre est ronde. Est-ce dans cette mer des Indes que vous avez fait des découvertes et que vous voulez retourner? Ce serait hasardeux, sinon dangereux, à moins que vous n'obteniez des lettres patentes et des concessions du roi de Portugal...

— Ne vous ai-je pas dit, mon Père, que Dieu a fermé la vue, l'ouïe et tous les sens à ce roi? Mes îles, il n'y a que Dieu et moi qui sachions où elles se trouvent. J'affronterai tous les dangers pour découvrir les terres que le monde cache dans son sein, des îles dont je sais qu'elles existent, très fertiles et très riches en or, argent, perles précieuses et avec une population considérable...

— Vous n'avez donc pas d'autre voie que celle de l'ouest, celle du sud étant réservée aux Portugais. C'est la voie sur laquelle vous trouverez Antilia et son archipel et, si vous poussez plus loin, Cypango, le royaume du Grand Khan et les autres terres que visita Marco Polo.

Colomb ne répondit pas. Il parlait toujours avec enthousiasme de ses îles, mais gardait le silence quant à leur situation.

Le Père Antonio lui objectait les difficultés qu'il rencontrerait pour mener son entreprise à terme heureux ; non, certes, qu'il voulût le décourager, mais, au contraire, pour le prévenir contre les pre-

mières déceptions certaines qui l'attendaient et pour qu'il s'attachât d'abord à s'assurer la protection de personnages puissants à la Cour. Comment supposer, en effet, qu'il lui suffirait de voir la reine pour obtenir d'elle les navires, les équipages et la somme d'argent qu'exige une entreprise comme la sienne !

La guerre contre les Maures est l'unique préoccupation des Rois Catholiques ; ils n'auront de repos qu'après avoir conquis le royaume de Grenade et expulsé tous les infidèles étrangers du sol de l'Espagne. Ils poursuivent cette croisade dans les pires des conditions : le Trésor royal est pauvre, l'ordre intérieur n'est pas encore établi, des routiers terrorisent et pillent les campagnes, de grands seigneurs, plus puissants chez eux et plus riches que les souverains, conspirent ou sont en état de rébellion ouverte. Jamais, peut-être, l'œuvre de libération et de reconstruction de l'Espagne n'a été aussi menacée qu'en cette époque où, sans ces calamités, on pourrait entrevoir une fin prochaine. Mais jamais non plus un génie comparable à celui de la reine Isabelle n'a régné sur l'Espagne chrétienne. Avec le temps et Dieu aidant, elle aura raison de tout, des nobles turbulents, des bandes armées de pillards et des Maures. Elle et son époux dirigent la guerre et s'éloignent rarement du champ des opérations. La Cour est un camp en déplacement continuel. Dans le courant de décembre, elle était à Séville ; c'est là que la reine a mandé le prieur Juan Pérez. Celui-ci pourrait, sans doute, obtenir une audience pour Christophe Colomb. Mais y

est-elle encore en cette mi-janvier 1485? Le bruit a couru que l'armée catholique ne doit pas tarder à reprendre sa marche conquérante et à aller assiéger une place forte du royaume musulman. Dans ce cas, il sera impossible d'approcher la reine si on n'est pas appelé par elle-même pour des affaires urgentes et graves du gouvernement.

— Je partirai demain, dit Colomb. Dieu veuille qu'elle soit encore à Séville ! J'ai des lettres d'introduction auprès de Juanoto Berardi, banquier et armateur florentin, qui y est établi.

— C'est un homme très riche et, par conséquent, très puissant. Le Père Juan Pérez, pour qui je vous donnerai une lettre, pourrait vous recommander au duc de Medina-Celi. Ah ! à côté de ce grand seigneur, notre sérénissime reine Isabelle est une bien pauvre dame si la richesse est de posséder des palais, des navires, des coffres pleins de joyaux et de pièces d'or. Le duc serait en mesure de payer, sans la moindre gêne, tous les frais d'une expédition plus magnifique encore que vous ne la rêvez. La reine n'en a pas les moyens. Mais au-dessus de tous, au-dessus de Juanoto Berardi, de Medina-Celi et de Medina-Sidonia qui est non moins riche, au-dessus de la reine de Castille et du roi d'Aragon, il y a, quant à la fortune et aux pouvoirs qu'elle confère, les juifs.

— Les juifs?

— Les nouveaux chrétiens, les *marranos* si vous voulez. Mais combien en est-il dont la conversion soit sincère? Sait-on jamais avec ces gens-là !... Il est certain qu'un grand nombre pratiquent en

secret les rites de la foi judaïque. Ils sont les maîtres du royaume d'Aragon. Le roi Ferdinand ne peut rien faire sans eux. Ils le tiennent par l'argent qu'ils lui prêtent, et il a été obligé de leur confier les plus hautes charges de l'État. D'Aragon, ils ont débordé en Léon et en Castille où la reine, malgré sa répugnance, est obligée de composer avec eux en attendant... quoi?... en attendant qu'elle soit souveraine maîtresse chez elle, chez nous... Il y a le *marrano* Luis de Santangel, sûrement un faux converti ; il a été poursuivi par le Tribunal de l'Inquisition et lui a échappé car il est plus fort qu'elle ; il est membre du Conseil royal, trésorier de la Sainte-Hermandad, chancelier et contrôleur général du royaume d'Aragon. Il y a les *marranos* Juan Cabrero, chambellan et conseiller intime du roi, Juan de Coloma, son secrétaire, et Gabriel Sanchez, son trésorier général. Et d'autres... et d'autres encore ! Le seul Santangel est assez riche pour payer les frais d'une expédition aux royaumes du Prêtre Jean et du Grand Khan et de la découverte des cinq mille îles de la mer des Indes !

CHAPITRE II

Les origines de Christophe Colomb, son séjour en Portugal, son prétendu voyage au delà de Thulé et son projet de découvrir des îles.

Tout ce que Christophe Colomb venait de raconter au Père Antonio de Marchena sur son illustre famille, ses ancêtres, le consul Colonius et les seigneurs de Cuccaro, ses cousins les deux amiraux, ses propres exploits, son commandement d'une galère du roi René, sa science encyclopédique, ses voyages sur toutes les mers connues commencés dès l'âge de quatorze ans, les îles qu'il prétendait avoir découvertes, — tout était faux. Le jour même de son débarquement en Espagne, il avait enrichi de nouveaux faits fabuleux une légende déjà esquissée en Portugal. Pourtant, c'est peu encore en comparaison de ce qu'il écrira et dira au cours des événements lorsque, poussé par une imagination magnifiquement douée pour la poésie, mais tourmentée et dévoyée par un orgueil déçu, il prendra le titre d'ambassadeur de Dieu, interprétera la Bible pour justifier ses rêves et ses calculs et rendra Jésus-Christ complice de ses erreurs historiques, géographiques et religieuses. La légende sera amplifiée par ses deux premiers historiens, son fils

Fernand et son ami Las Casas. D'autres y ajouteront encore ; l'édifice sera achevé vers le milieu du dix-neuvième siècle ; l'histoire de Christophe Colomb sera devenue la plus extraordinaire et la mieux réussie des mystifications historiques. Rien n'y manquera, pas même l'auréole de la sainteté. Une campagne formidable, sans autre exemple dans les annales de l'Église, sera menée dans tous les pays catholiques du monde, pendant plus de cinquante ans, pour obtenir sa canonisation. Rome résistera à la poussée enthousiaste de millions de catholiques qui ont pris des légendes romantiques pour l'histoire vraie et n'ont pas lu les textes mêmes de Colomb par quoi elles sont démolies. Rome a donné raison, par son refus, aux historiens et aux critiques qui ont rétabli la vérité.

Le soin que Christophe Colomb avait pris de dérouter ses contemporains, les fables et les mensonges inventés ensuite pendant trois siècles et demi, soit pour l'exalter, soit pour utiliser sa légende dans une œuvre systématique de dénigrement du peuple espagnol, des Rois Catholiques et de l'Église — et les catholiques du dix-neuvième siècle n'ont même pas compris que tel était l'aboutissement de ce qu'ils croyaient l'histoire vraie — tout cela rendait malaisée la tâche de reconstruction. Bien des points restent obscurs, surtout en ce qui touche les origines et la jeunesse du Découvreur.

Il est étrange que, pour un homme illustre dont la vie a été écrite par un fils et un ami d'après une masse de documents et de notes laissés par lui, on ait à se poser ces questions : Où est-il né? A

quelle date? Quels furent ses parents? Et que, quelle que soit la réponse, on s'attire des objections. Colomb n'a jamais dit son âge à personne, pas même à son fils ou, si celui-ci l'a su, il a observé le même silence. On a essayé de déduire la date de sa naissance de la comparaison de documents dans lesquels il parle de ses années de navigation et du temps passé au service des Rois Catholiques. On n'y a trouvé que des contradictions. Il s'est toujours vanté d'une noble origine ; il s'est dit Ligurien, mais sans préciser en quelle ville ou en quel village de la république de Gênes il a vu le jour. Une seule fois, dans le testament par lequel il institue un majorat dans sa famille, il a écrit : « Je suis né à Gênes ; » mais d'autres phrases du même document permettent de croire qu'il n'y a là qu'une précaution — disons même : une supercherie — pour assurer l'exécution de ses volontés. D'ailleurs, les deux apologistes ne tiennent aucun compte de cette affirmation. Fernand Colomb énumère les localités de la république qui se disputent l'honneur d'avoir vu naître son père, ne prend parti pour aucune et conclut que l'amiral a voulu que son origine restât inconnue.

En présence d'un pareil mystère évidemment voulu et concerté, on s'est posé cette question : L'orgueilleux Colomb n'avait-il pas autre chose à cacher que son humble origine? N'aurait-il pas été, dans sa jeunesse, un aventurier dans le pire sens du mot?

On a prétendu aussi que Colomb, aspirant à devenir grand amiral en Castille, avait voulu cacher son origine galicienne à une époque où la Galice

était en révolte et venait de soutenir la candidature au trône de la Beltraneja, rivale d'Isabelle. La thèse de Colomb né à Pontevedra ou fils de parents galiciens qui auraient émigré en Ligurie a été brillamment soutenue avec des arguments qui ne sont pas négligeables. Et pourquoi Colomb ne serait-il pas Aragonais et fils de juifs convertis? Il serait fastidieux et, en somme, d'un médiocre intérêt, de développer et de discuter ces hypothèses et d'autres qui ont été émises. Bornons-nous à remarquer que si Colomb réussit à faire accepter ses projets et ses prétentions exorbitantes dans une affaire où la raison et le bon sens disaient qu'il devait échouer, il le dut principalement à l'appui des grands juifs aragonais. Au reste, son origine juive se déduit plus aisément de son tempérament et de son caractère que des faits historiques que nous connaissons.

Il n'est pas jusqu'à son nom qui n'ait contribué à couvrir son berceau de ténèbres. Pourquoi s'est-il fait appeler et a-t-il toujours signé *Colon?* Pour la commodité de la prononciation et pour castillaniser son nom italien, a dit un de ses premiers biographes, et les autres n'ont fait que répéter cette explication. Or, *Colombo* est aussi facile à prononcer que *Colon* pour des Espagnols, et la désinence *ombo* est aussi castillane que celle d'*on*. Dans son long testament de 1498, où son père Domenico Colombo, qui vivait encore, n'est même pas nommé, il demande que, si la descendance directe des Colon vient à s'éteindre, on cherche, dans d'autres pays, des personnes portant son nom — son nom de

Colon! On en aurait trouvé un grand nombre en Galice, en Aragon et peut-être en Portugal, mais pas un dans la république de Gênes.

Il faut pourtant admettre qu'il est Ligurien et natif de Gênes. Il est commode de croire que les documents si précis et impressionnants par leur concordance qui ont été découverts dans des archives anciennes de notaires de Gênes et de Savone concernent bien notre héros et sa famille et qu'il naquit en septembre ou octobre 1451, à Gênes, de Domenico Colombo, tisserand et tavernier, et de Susanna Fontanarossa, sa légitime épouse. Nous le disons sans ironie, de même qu'un savant illustre a dit que, dans l'état actuel de la science astronomique, il est commode et nécessaire de croire à l'existence de l'éther, mais qu'il est permis de supposer qu'avec les progrès de cette science l'éther cessera d'être indispensable et sera remplacé par une autre théorie expliquant mieux et d'une manière plus simple les phénomènes qui s'y rattachent.

Il passa son enfance et son adolescence dans la maison natale, à Gênes, puis à Savone où il apprit et exerça le métier paternel. Il y était encore à l'âge de vingt-deux ans, en 1473, époque à laquelle la légende qu'il a créée fait de lui le commandant d'une galère de guerre du roi René. A plus forte raison, n'a-t-il pas fait, en 1459, une campagne navale avec Colombo le Jeune, l'un des deux amiraux dont il se prétend cousin et qui n'était pas Génois, mais Grec. Il avait alors neuf ans.

Il n'est pas impossible que le jeune tisserand ait fait quelques voyages en Méditerranée, mais comme

commerçant et non en qualité de marin. Il a pris part vraisemblablement à une ou plusieurs expéditions des grands armateurs génois dans les îles de l'Archipel, et tout porte à croire qu'il visita Chio en 1475. Mais ce n'est qu'à partir de l'année suivante que l'histoire de sa vie sort du domaine des suppositions et de la légende. Et encore ! Les circonstances de son arrivée à Lisbonne sont embrouillées par son ami Las Casas et son fils Fernand, documentés pourtant par lui-même, et si la vérité a pu être établie, c'est par la concordance des faits avec ceux d'un épisode de l'histoire générale.

En 1476, quatre galères génoises, appartenant aux armateurs liguriens Giorge-Antonio di Negro et Nicola Spinola, appareillent du port de Gênes avec un chargement de marchandises diverses à destination de l'Angleterre. A cette époque, les grands commerçants prenaient passage à bord des navires qui transportaient leurs marchandises à l'étranger et procédaient eux-mêmes à la vente dans les ports de débarquement. Les petits producteurs et exportateurs s'entendaient pour confier leurs intérêts et les soins de la vente à l'un d'eux qui faisait le voyage. C'est en cette qualité que le tisserand Christophe Colomb s'embarqua sur l'une des galères marchandes de la compagnie Di Negro-Spinola pour aller vendre des lainages en Angleterre. Près du cap Saint-Vincent, les navires, qui voyageaient de conserve, furent attaqués par une flotte franco-portugaise commandée par un amiral français. Un véritable combat naval s'engagea, car il n'y avait pas grande différence alors entre les

navires de guerre et ceux du commerce, et ceux-ci, pour les expéditions lointaines, étaient toujours armés et équipés en vue de leur défense contre les pirates et les corsaires qui infestaient les mers. Deux des galères génoises, à bord de l'une desquelles se trouvait Colomb, furent coulées. Presque tous les marins et passagers périrent. Colomb, blessé, fut un de ceux qui réussirent à échapper au naufrage et à gagner le rivage. L'amiral qui venait de précipiter au fond de l'océan tant de marins génois et de marchands et leurs marchandises, et de mettre en péril la vie de Christophe, était le Gascon Guillaume de Casenove, dit Coullon et, en Italie, Colombo, un des deux amiraux dont le même Christophe Colomb se disait cousin et sous les ordres desquels il prétendait avoir servi !

Étant arrivé à terre, disent Las Casas et Fernand Colomb, et ayant trouvé asile dans un lieu voisin, il se remit des douleurs qu'il avait contractées aux jambes, par suite de l'humidité de l'eau et des fatigues, et de quelques blessures reçues dans la bataille. Il se rendit à Lisbonne où il savait qu'il y avait beaucoup de Génois. Il fut accueilli par ces compatriotes qui le connaissaient et traité avec tant d'affabilité et de courtoisie qu'il s'établit dans cette ville.

A la fin de la même année 1476, Colomb fit un voyage en Angleterre à bord d'un des navires génois qui avaient pris part au combat naval du cap Saint-Vincent et s'étaient réfugiés dans le port de Lisbonne. Dans ces pays, dit-il, il vit un grand nombre de faits remarquables : des hommes

venus de Cathay, et « notamment à Galway, en Irlande, nous avons vu aborder un homme et une femme d'une beauté merveilleuse, qui se soulevaient sur l'eau, accrochés à deux épaves » et venaient de l'Occident. Cathay... les terres asiatiques visitées par Marco Polo... les îles fabuleuses du ponant qui hantaient déjà son imagination !

Ce voyage du jeune commerçant en Angleterre est fort probable. Mais que dire de ce qui suit? Colomb se vante d'avoir visité l'Islande — l'île de Tile, l'ultima Thulé — et d'avoir poursuivi sa course — sur une galère portant des marchandises à vendre ! — jusqu'à cent lieues au nord ; il aurait dépassé de beaucoup l'île de Jean-Mayen !

Le voyage au delà de Thulé a été inventé par Christophe Colomb durant la période de sa vie où il faisait chercher dans les ouvrages de l'antiquité païenne, dans la Bible et dans les écrits des Pères de l'Église, des citations qui, interprétées par lui, prophétiseraient la mission de l'ambassadeur de Dieu qu'il voulut être. Un jour, on lui mit sous les yeux les fameux vers de la *Médée* de Sénèque, en un texte fautif où le nom de Téthys (la mer), était remplacé par celui de Tiphys (le pilote de Jason):

Venient annis, sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet et ingens pateat tellus
Tiphys *que novos detegat orbes*
Nec sit terris ultima Thule.

Colomb traduit en sollicitant ce texte :
« Dans les années tardives du monde, des temps

viendront où l'océan déliera les liens des choses, et une grande terre s'ouvrira, et *un nouveau marin*, comme celui qui conduisit Jason et qui s'appelait Tiphys, découvrira un nouveau monde. Alors l'île de Tile ne sera plus la dernière des terres. »

Cela suffit. Las Casas se chargera du commentaire :

« Sénèque prophétisa très clairement près de quatorze cent vingt ans à l'avance que ce monde devait être découvert... Pouvait-il s'exprimer plus clairement sur la découverte de nos Indes? En disant : Tiphys découvrira de nouveaux mondes, il indique par antonomase ou par excellence la dignité, la science spéciale et la grâce que Dieu devait accorder pour cela à Christophe Colomb. C'est comme s'il eût dit : cet excellent et distingué marin, en tout semblable à ce Tiphys, inventeur d'une nouveauté remarquable et admirable dans les choses de la navigation, découvrira de nouveaux mondes. »

*
* *

Après un très court séjour dans quelques ports anglais, le navire génois prit le chemin du retour en Méditerranée et débarqua Colomb à Lisbonne.

A quelque temps de là, disent ses deux premiers historiens, comme il était d'un caractère aimable, avait une belle prestance et un extérieur distingué, ne s'écartant jamais, d'ailleurs, de ce qui était honnête, il arriva qu'une jeune personne, Felipa Moniz, de sang noble et chevalière du monastère

de Santos où il avait l'habitude d'entendre la messe, le remarqua, entra en relation avec lui et conçut pour sa personne une telle affection que, finalement, elle consentit à lui accorder sa main. Cette histoire d'amour ne dura guère plus d'un an ; Felipa mourut peu après la naissance de son fils Diego et fut inhumée dans la chapelle de la Pitié du couvent du Carmel à Lisbonne.

Ce n'est qu'après son mariage et à l'âge de vingt-sept ans que le tisserand et commerçant s'éprit de passion pour le métier de navigateur et conçut le projet de découvrir des terres dans les régions occidentales de l'Atlantique. La légende créée par Las Casas et Fernand Colomb veut que cette vocation lui soit venue de la fréquentation des parents et amis de sa femme et, surtout, de l'étude des papiers et des cartes laissés par son défunt beau-père qui aurait été un grand navigateur, un cosmographe et l'un des découvreurs de Porto-Santo. Ce sont, disent-ils, toutes ces choses qui furent la première origine de la découverte du Nouveau Monde. C'est après cette étude que ses réflexions le convainquirent qu'à l'occident des îles Canaries et du cap Vert, il y avait beaucoup de terres et qu'il était possible d'y aller. La vérité est toute différente.

Felipa était fille de Bartholomeu Perestrello et d'Isabel Moniz, d'une famille noble de l'Algarve, et, selon une coutume portugaise, avait pris le nom de sa mère qui était de meilleure maison que son père. Perestrello, attaché, dans sa jeunesse, à la personne du prince dom Henrique, prit part non

à la découverte, mais à la première tentative de colonisation de Porto-Santo qui échoua (1418-1420). Rentré à Lisbonne où il se fixa, il y resta plus de vingt-cinq ans et fut nommé, en 1446, capitaine donataire à titre héréditaire de l'île, fonction qui correspondait à celle de gouverneur, et où il eut pour successeur un de ses gendres. Il dut cette faveur à la haute protection du tout-puissant archevêque de Lisbonne, Pedro de Noronha, amant des deux sœurs Perestrello, desquelles il avait eu plusieurs enfants qu'il eut l'audace de légitimer. Comme il avait l'esprit de famille, ce prélat licencieux devait bien cela à celui qui, par un acte officiel, était doublement son beau-frère.

Bartholomeu Perestrello n'étant ni navigateur, ni cosmographe, ni découvreur, ne pouvait laisser des papiers contenant des révélations ni des cartes marines autres que celles qui étaient dans le commerce. D'ailleurs, pour apprendre qu'il existait des terres à découvrir dans les parties non encore explorées de l'occident de la mer Océane, il n'était pas nécessaire d'être l'héritier des archives d'un grand navigateur. C'étaient des vérités mêlées de légendes qui couraient les rues de toutes les villes et bourgades des bords de l'océan en Espagne et en Portugal. La tradition, qui venait de la Grèce, remontait à l'antiquité et avait pour point de départ les voyages des Phéniciens qui, vraisemblablement, avaient franchi les colonnes d'Hercule, visité les terres dont l'imagination populaire fit les îles Fortunées, le dernier asile de Saturne, fait le périple de l'Afrique et doublé le cap de Bonne-Espérance.

Les mystiques et les poètes du moyen âge, à leur tour, firent des mêmes îles le refuge de saints persécutés qui y trouvèrent la paix et le bonheur. Quelques cartographes y placèrent même le paradis terrestre.

Puis, on entra dans la voie de la découverte de ces îles et de la terre ferme d'Afrique. Du haut du promontoire de Sagres où il attira, outre ses compatriotes, des navigateurs, des cosmographes et des savants italiens et espagnols, le prince portugais dom Henrique organisa et dirigea le mouvement vers les rivages africains. Les premiers résultats de cette entreprise méthodiquement conçue et mûrie suscitèrent, dès le milieu du quinzième siècle, un enthousiasme auquel prirent part toutes les populations portugaises des bords de l'océan. Il y eut une véritable fièvre de la découverte, comme il y a eu, à d'autres époques et en d'autres pays, une fièvre de l'or ou du diamant. La comparaison n'est pourtant pas entièrement juste : s'il est vrai que beaucoup de capitaines, d'aventuriers et surtout d'hommes d'affaires ne voulaient découvrir des terres que pour y trouver de l'or, des pierres précieuses et des épices, le mouvement initial et la pensée qui présidait aux voyages étaient d'un ordre beaucoup plus élevé et qui apparente cet enthousiasme à celui qui suscita les croisades. Dom Henrique résume dans son génie toutes les aspirations, matérielles et religieuses, individuelles et nationales, les coordonne toutes sans en sacrifier une seule et en fait une puissante harmonie, parce qu'il est à la fois un savant et un grand chrétien,

un homme d'action et un homme de rêve, un calculateur lucide et un prince. Et comme il est bien la synthèse vivante de son peuple, l'animateur que celui-ci attendait ! Sa fin n'est pas, comme le prétend l'histoire officielle, de parvenir aux Indes par la voie maritime du sud et de l'est pour y conquérir des richesses et des territoires, mais d'atteindre le royaume chrétien du Prêtre Jean, — qui, d'ailleurs, est compris, à cette époque, dans ces Indes vagues, immenses et mystérieuses, — de faire alliance avec lui et, à l'aide de ses armées et des trésors tirés des terres nouvelles, reconquérir le Saint-Sépulcre et délivrer le monde entier du péril musulman. Son projet n'était pas aussi chimérique qu'on pourrait le supposer. Ce royaume existait ; il existe encore et nous l'appelons Éthiopie. Quant au fabuleux Prêtre Jean, son souverain, dont la renommée emplit plus de trois siècles, s'il est un mythe, c'est à la manière de Pharaon dont on a fait longtemps le nom d'un roi d'Égypte alors que c'était celui de la dynastie.

Lorsque, en 1477, Christophe Colomb revient à Lisbonne, s'y installe et se marie, dom Henrique est mort depuis dix-sept ans, mais son œuvre n'est pas interrompue. L'épopée se poursuit et la fièvre de la découverte est à son plus haut degré. Le fils de l'humble tisserand génois qui a une âme de poète — de grand poète — et d'aventurier, s'exalte dans cette atmosphère, et le jour ne devait pas tarder à venir où il s'écriera : « Moi aussi, je découvrirai des îles ! »

Au cours de ses voyages sur des navires de com-

merce, il a acquis quelques notions de l'art de la mer. Il en sait assez pour s'engager en qualité de marin à bord d'un des navires portugais qui explorent la côte africaine et s'avancent vers le sud pour continuer la découverte du continent et la route vers les Indes du Prêtre Jean. Mais il ne peut se résoudre à servir, comme subalterne, même avec un grade auquel il ne peut encore aspirer, sous les ordres d'un chef qui retirerait la plus grande partie des bénéfices et toute la gloire de l'entreprise où il ne serait, lui, qu'un héros anonyme et pauvre. Il a toutes les ambitions. Il veut de l'or, beaucoup d'or, et il veut la gloire. Sans avoir les dons innés ni la compétence acquise — qu'il n'aura jamais — qui font les maîtres absolus et bienfaisants que des foules de serviteurs sont heureux de suivre, il veut s'imposer, commander et n'avoir personne au-dessus de lui. Ne pouvant ceindre une couronne et porter le titre de roi, il veut conquérir une royauté de fait et, en la rendant héréditaire, créer une dynastie. C'est dans l'atmosphère de Lisbonne que viennent de s'épanouir ces ambitions démesurées. Il va mettre à leur service la plus brillante des imaginations, mais aussi la plus désordonnée, une de ces imaginations qui peuvent conduire la raison humaine au bord d'un précipice qu'il n'évitera pas ; et aussi un don plus intellectuel que sensuel de séduction, une volonté inébranlable dans le mal comme dans le bien, la rouerie d'un homme d'affaires implacable, le génie du mensonge, de la dissimulation et de ce que nous appelons le bluff. Avec toutes ces qualités, Christophe Colomb est peut-être le personnage

le plus complexe, le plus difficile à comprendre de l'histoire du monde.

A Lisbonne, il retrouva son jeune frère Barthélemy qui avait quitté avant lui le foyer paternel, pris goût au métier de marin et fini par s'adonner à celui de cartographe alors très lucratif. Colomb s'instruisit auprès de lui, apprit à faire des copies de cartes pour les navigateurs, ce qui lui fournit des moyens de subsister jusqu'à son mariage. Felipa Moniz lui ayant apporté quelques biens, son existence était désormais assurée ; il pouvait se livrer à ses rêves et se préparer à les transformer en actes.

Il fit plusieurs voyages en mer, jusqu'en Guinée peut-être, et sûrement à Porto-Santo dont son beau-frère Pedro Correa était le gouverneur. C'est là que le hasard le mit en présence du pilote Alonso Sanchez, mourant sur la plage, auquel il donna l'hospitalité et de qui il apprit qu'Antilia, d'où revenait le naufragé, existait réellement. Ce fut un trait de lumière. Désormais Colomb a un but, une idée fixe : il découvrira Antilia, son archipel et d'autres terres dans les parages occidentaux de la mer Océane. Mais aussitôt interviennent l'orgueil et l'esprit de dissimulation : il ne veut pas qu'on puisse dire qu'il a suivi les traces des autres ni qu'au lieu de découvrir il n'a fait que retrouver. Donc, il ira à Antilia, sans prononcer son nom, sans dire qu'il veut renouveler l'exploit que d'autres ont tenté. D'où les termes vagues qu'il emploiera lorsqu'il présentera ses projets aux cours de Portugal et de Castille et lorsqu'il les développera devant

des commissions de savants. Ce qu'il y a d'étonnant dans son histoire, ce n'est pas qu'il ait mis si longtemps à convaincre un gouvernement, mais bien qu'il y soit parvenu en restant dans cette imprécision et en s'obstinant à exiger des privilèges inouïs. Sa réussite en Castille, dans des circonstances qui, par surcroît, étaient défavorables, ne peut s'expliquer que par une puissance de persuasion peu commune ; mais cette puissance, comme nous le verrons, ne peut agir sur l'esprit des hommes de métier les plus humbles.

Il commence par échouer, pour les raisons que nous venons de voir, auprès du roi de Portugal et, peu après, il se rend en Espagne. Son départ de Lisbonne n'avait-il pas une autre cause? Il y a là un des mystères de la vie de Christophe Colomb qui ne seront peut-être jamais élucidés ; mais il existe un document qui autorise les pires suppositions, car il accuse d'on ne sait quoi, mais il accuse nettement.

Au début de 1488, découragé par l'insuccès de ses premières démarches auprès d'Isabelle la Catholique, il songe à retourner en Portugal, renouveler ses offres au roi et il écrit à celui-ci pour solliciter un sauf-conduit. Or, le passage d'un pays à l'autre était libre ; nul n'avait besoin d'un passeport et, à plus forte raison, d'un sauf-conduit, à moins de risquer d'être emprisonné pour un délit ou un crime après avoir franchi la frontière. La réponse du roi, qui tenait à revoir Colomb parce qu'il le croyait capable de faire des découvertes, est un document très curieux. Après lui avoir promis de faire son possible pour le contenter, il ajoute :

« Et comme vous pourriez avoir quelque crainte de notre justice, en raison de certaines choses auxquelles vous êtes obligé, par la présente lettre nous vous garantissons que pour votre venue, votre séjour et votre retour, vous ne serez arrêté, retenu, accusé, cité, ni poursuivi pour aucune cause, soit civile, soit criminelle, de quelque nature qu'elle soit. Et par la même lettre nous ordonnons à tous nos tribunaux qu'ils se conforment à cela. En conséquence, nous vous prions et recommandons de venir immédiatement, et n'ayez aucune crainte à ce sujet. Nous vous en serons reconnaissant et tiendrons cela pour un grand service. — Écrit à Avis, le 20 mars 1488. *Le Roi.* »

L'homme à qui un roi adresse un pareil sauf-conduit est-il poursuivi pour un crime ou pour un simple délit? On ne peut que poser la question. Mais ce document montre d'une manière certaine que l'esprit du roi Jean II de Portugal n'était pas resté insensible au pouvoir de séduction de Christophe Colomb.

* * *

En tout cas, il est certain que Colomb s'est vu tout à coup dans l'obligation de quitter le Portugal, « le plus secrètement qu'il put », écrit Las Casas, mais non, comme il l'affirme, par peur que le roi ne le retînt pour obtenir de lui des indications précises sur la position de ses îles. Ce fut une véritable fuite qui ne peut avoir pour motifs que ceux auxquels le sauf-conduit royal fait allusion.

Dès l'échec de ses tentatives auprès du roi de

Portugal, il avait décidé d'offrir ses services au roi d'Angleterre et ensuite, s'ils n'étaient pas agréés, au roi de France. Ces nouvelles démarches devaient être faites, pendant qu'il poursuivrait ses études à Lisbonne, par son frère Barthélemy. Son instruction était rudimentaire, et elle le restera. Barthélemy était, au contraire, un homme instruit, connaissant le latin, que Christophe ignorait encore, et un cartographe et cosmographe de talent. Christophe avait exercé sur lui son don de persuasion et lui avait communiqué son enthousiasme et, jouant sur plusieurs tableaux à la fois, il lui demanda de partir pour l'Angleterre et la France pendant que lui irait en Espagne.

Barthélemy différa pourtant son départ. Il venait de contracter un engagement dans la marine portugaise. Il fit partie de l'équipage des trois caravelles de Diaz qui rentrèrent à Lisbonne en décembre 1487 après avoir découvert le cap de Bonne-Espérance. Il s'embarqua peu après pour l'Angleterre.

Tout ce qu'on sait de son séjour à Londres est qu'il fit des ouvertures à Henri VII, obtint une audience, lui présenta une mappemonde dont il était l'auteur, et que le roi déclina ses propositions.

Il passa trois ans à Londres où il vécut de son métier de cartographe. En 1491, nous le trouvons en France au service d'Anne de Beaujeu, fille aînée de Louis XI, laquelle avait été régente du royaume pendant les huit années précédentes. Fort de cette protection, il en était encore à multiplier les démarches pour faire agréer les propositions de son

frère par le jeune roi Charles VIII lorsqu'il apprit, en 1493, que la grande entreprise était réalisée : Christophe, de qui il était sans nouvelles depuis plusieurs années, venait de découvrir l'archipel d'Antilia.

CHAPITRE III

Les déboires et la réussite de l'homme d'une idée fixe.

— Je connais la dame Molyart, votre belle-sœur, dit le Père Antonio à Colomb. C'est une excellente personne, très dévote à Notre-Dame de la Rabida, aux pieds de laquelle je l'ai vue plusieurs fois agenouillée. Dans sa maison, votre petit Diego n'aurait que de bons exemples sous les yeux. Mais ne craignez-vous pas que cet enfant soit une charge un peu trop lourde pour elle? Vous allez le lui laisser pour quelques années peut-être, car qui sait combien de temps il vous faudra pour parvenir jusqu'à la reine! Et si elle vous accueille favorablement, combien en faudra-t-il pour que vos propositions soient examinées par ses conseillers et ses cosmographes! Enfin, si vous réussissez, ce sera le départ pour la lointaine aventure d'où vous reviendrez Dieu sait quand. En attendant, il faudra s'occuper de l'éducation de Diego qui a les meilleures dispositions du monde. Ce serait dommage de le laisser croître comme une herbe folle. Il est intelligent, ce petit. Ne le confiez pas à votre belle-sœur et à son mari qui est dans une situation un peu obérée; il a des difficultés d'argent. Laissez-le-nous. Je l'élèverai dans notre jardin et dans cette librai-

rie. Je lui apprendrai la cosmographie et le latin...

— Comment, mon Père ! Vous auriez tant de bonté pour un inconnu...

— Vous n'êtes plus un inconnu. Et nous avons déjà tant d'affection pour cet enfant que vous nous ferez plaisir en nous le confiant.

— Je ne trouve point de termes pour vous remercier.

— Remerciez Dieu et la mémoire d'Alonso Sanchez qui vous ont conduit à ce monastère. Vous aurez plus de chance que ce pauvre pilote...

Colomb eut un geste d'impatience qui n'échappa point au Père de Marchena.

— Oui, oui, reprit-il en souriant, c'est à la découverte d'Antilia que vous irez, bien que vous ne vouliez pas en convenir, et d'autres îles, bien entendu. Je comprends que vous teniez vos projets secrets...

— A Lisbonne on a voulu me voler mon idée, et c'est pour cela que j'ai quitté ce pays.

— Vous avez raison d'être discret. Pourtant, il faudra bien vous confier à quelques personnes qui intercéderont en votre faveur. Tenez ! le meilleur moyen, le seul, d'obtenir l'appui de notre prieur qui jouit de quelque influence à la cour et à qui je parlerai de vous si, comme je le crains, vous ne le rencontrez pas à Séville, sera de lui dévoiler votre plan franchement, tout entier, car il croit à Antilia, lui, comme vous, comme moi, et il ne veut pas que l'inscription : *Questo he mar de Spagna* soit remplacée par une autre sur la carte.

Colomb hésite un court instant, puis achève les confidences qu'il avait faites les jours précédents,

et, pour la première fois, laisse tomber ces mots :

— Oui, Antilia est une des îles que je veux découvrir ; elle est le but principal du grand voyage que je veux entreprendre.

Car, comme l'a écrit le chroniqueur Oviedo, « le Père de Marchena est la seule personne de ce monde à qui Colomb ait autant communiqué ses secrets, et l'on dit même aujourd'hui que de lui et de sa science il eut beaucoup d'aide et coopération, parce que ce religieux était un grand cosmographe ». Et d'autres historiens ont confirmé l'importance décisive des entretiens de la Rabida dans la petite librairie des moines savants en l'art de la mer.

* * *

Christophe Colomb arriva à Séville à la fin de janvier. Les Rois Catholiques en étaient partis quelques jours auparavant, le 20, pour aller mettre le siège devant Loja, et le Père Juan Pérez avait repris le chemin de la Rabida. Il se rendit chez Juanoto Berardi à qui il était recommandé par un de leurs compatriotes de Lisbonne. Le banquier, qui devait plus tard être l'un des bailleurs de fonds du Découvreur, l'écouta avec bienveillance, lui fit les mêmes objections que le Père de Marchena et le présenta à Don Enrique de Guzman, deuxième duc de Medina-Sidonia, propriétaire d'immenses domaines en Andalousie et du port de San-Lucar de Barrameda. C'était un homme vaillant, généreux et patriote. Il vint en aide à la reine à l'époque du siège de Malaga et en plusieurs autres occasions où

le Trésor royal ne pouvait faire face à tous les besoins de l'administration et de la guerre. Mais il estimait que rien des ressources de l'État et des siennes propres ne devait être employé à des explorations maritimes de grande envergure tant que l'Espagne entière ne serait pas délivrée du joug des musulmans. Il se borna à faire remettre un secours à Colomb.

L'autre grand et riche seigneur dont on lui avait parlé à la Rabida résidait à Séville à cette époque : Don Luis de la Cerda, cinquième comte de Medina-Celi, premier duc de ce nom, seigneur de Puerto de Santa-Maria et de Gogolludo, comte de Clermont et de Talmont en France, descendant du roi Alphonse le Savant. Chez lui, l'accueil fut meilleur. Dès le premier entretien, cet aristocrate fastueux qui aurait pu, non sans raison, prétendre à la couronne de Castille par un droit légitime que lui conférait l'hérédité, s'intéressa au pauvre étranger errant qui, devant lui, n'osa pas se targuer d'une glorieuse origine comme il l'avait fait à la Rabida. Il lui promit d'examiner attentivement ses propositions et, en attendant, il lui offrit l'hospitalité dans son palais. Colomb passa, en plusieurs séjours, près de deux ans chez le duc de Medina-Celi.

Il convient de repousser ici, sans plus tarder, les affirmations d'une histoire mensongère dont la responsabilité remonte à Colomb lui-même. Il a écrit que pendant sept ans, de 1485 à 1492, il a « souffert du froid et de la faim », que, « pendant sept ans tout le monde le repoussa », qu'il fut « la

risée de tous et qu'un pauvre moine seul eut pitié de lui ». Renchérissant là-dessus, le dix-neuvième siècle a fait de lui le type accompli du héros romantique supérieur à son temps de toute la hauteur de son génie et, à cause même de ce génie, vivant dans la misère, méconnu, bafoué, insulté par les foules. Cette légende veut aussi que Colomb, homme de science et de progrès, ait été persécuté par des moines plongés dans « les ténèbres du moyen âge », et effrayés par ses audaces. La vérité est qu'il n'y eut de la part des religieux, comme de celle des laïques, ni persécution, ni méchanceté, ni hostilité têtue. Il y eut exactement l'opposé. Ses protecteurs furent des moines aussi savants que pieux, auprès desquels il n'était qu'un pauvre ignorant.

Transposons à notre époque l'histoire de Christophe Colomb, en en excluant les aventures postérieures à ses premières démarches. Supposons qu'un étranger sans pièces d'identité et sans moyens d'existence arrive dans un pays où personne ne le connaît, au cours d'une longue période où une grande guerre nationale se complique de troubles civils. Il s'adresse à des personnages haut placés, puis au chef de l'État. Il offre de découvrir, pour le compte de ce pays, de lointaines terres sur lesquelles il ne donne aucune précision, et il affirme en même temps qu'il a déjà fait des découvertes (car Colomb commit ce mensonge). Il demande naturellement qu'on lui donne de l'argent et des navires pour l'expédition ; mais il exige, en outre, qu'on lui confère, avant son départ, et immédiatement, le grade d'amiral ! Il demande, en cas de réussite,

pour lui et ses héritiers, à perpétuité, des titres, des privilèges, des avantages pécuniaires et autres qui feront des nouveaux territoires un État dans l'État. Il est presque certain que le gouvernement ne répondra même pas à la requête ; et il est absolument certain que les conditions ne seront pas acceptées, surtout la nomination préalable d'un étranger inconnu au grade d'amiral. Il est possible que le gouvernement fasse prendre, par ses agents consulaires, des renseignements au pays d'origine de cet étranger. Oh ! alors, l'affaire sera vite réglée : la preuve sera faite que Christophe Colomb est un mystificateur ; il sera surveillé par la police et il y aura des chances pour que l'aventure se termine par son expulsion.

Pour que Colomb réussît, il fallut l'Espagne de la fin du quinzième siècle, cette Espagne courtoise, généreuse, ardente qui, l'année même où la reconquête sur les Maures est achevée, veut, elle aussi, s'élancer dans la voie des découvertes qui agrandissent le monde. Il fallut que Colomb rencontrât les Rois Catholiques, la reine surtout, cette Isabelle qui est une des plus nobles figures de l'histoire, génie pondéré de conquérant et d'administrateur, mais féminine quand même, sensible aux charmes de la poésie et un brin romanesque. En somme, comme le dit si bien M. Carlos Pereyra, l'Espagne adopta Christophe Colomb dans un élan de romantique générosité.

En attendant que la nation l'adopte et accepte inconsidérément d'être diffamée pour qu'il soit grandi, Colomb est adopté et choyé par l'un de ses

patriciens de sang royal. Le duc de Medina-Celi est enthousiasmé par les projets de son hôte au point de lui offrir de faire, à lui seul, tous les frais de l'entreprise, c'est-à-dire de mettre à sa disposition trois ou quatre caravelles avec leurs équipages et la somme d'argent nécessaire. Colomb a donc pleinement réussi dès sa seconde démarche, moins de deux mois après son débarquement dans un port espagnol ! Non ; par ses exigences il décourage la bonne volonté de Medina-Celi. Il veut être amiral et vice-roi, titres qu'un grand vassal ne peut conférer. Dans ces conditions, l'affaire ne peut être traitée qu'avec la reine.

Le duc ne congédie pourtant pas Colomb. Il continue de l'héberger dans son palais, jusqu'à ce que la reine, à qui il écrit pour le recommander, puisse le recevoir. Cet épisode se trouve confirmé par une lettre qu'il adressa au grand cardinal d'Espagne, archevêque de Tolède, le 14 mars 1493, après la découverte des Antilles :

« J'ignore si Votre Seigneurie sait que j'ai eu pendant longtemps chez moi Cristobal Colomo qui arrivait de Portugal et voulait se rendre auprès du roi de France dans le dessein d'entreprendre la découverte des Indes par sa faveur et avec son aide, et que j'ai voulu moi-même tenter la chose et l'envoyer d'El Puerto avec trois ou quatre caravelles bien appareillées que j'y avais, car il n'en demandait pas davantage. Mais comme je vis que cette entreprise était du ressort de la reine, notre Dame, j'en écrivis de Rota à Son Altesse. Elle me répondit de le lui envoyer... »

Il rappelle ensuite au cardinal que Son Altesse la reine lui a promis de l'autoriser à envoyer chaque année quelques caravelles dans le pays découvert par Colomb si celui-ci parvenait à ses fins. Et il conclut :

« Je supplie Votre Seigneurie de vouloir m'aider en cela, et qu'Elle l'en supplie de ma part, puisque c'est à cause de moi, et parce que je l'ai reçu en ma maison deux années et que je l'ai adressé à son service, qu'une aussi grande chose a été découverte... »

* * *

Au commencement de l'année 1486, on apprend que la Cour est à Cordoue. Colomb s'y rend aussitôt ; il y avait été précédé par la recommandation de Medina-Celi et par une lettre du prieur de la Rabida au confesseur de la reine. Loin d'avoir quitté Séville définitivement, il y a, pour ainsi dire, élu domicile chez le duc où il viendra, jusqu'en 1492, faire quelques séjours assez longs.

Les Rois Catholiques avaient quitté Cordoue la semaine précédente, mais comme ils devaient y retourner dans un assez bref délai, quelques grands personnages de leur suite y étaient restés, parmi lesquels Hernando de Talavera, prieur du monastère de Notre-Dame de Prado, confesseur de la reine, et Alonso de Quintanilla, trésorier de la Couronne, à qui la reine avait donné des instructions en lui transmettant la lettre de Medina-Celi. A peine a-t-il quitté le duc, que Colomb trouve d'autres protecteurs ; Quintanilla l'héberge en attendant

que le Trésor subvienne à ses besoins, si bien qu'il se considère comme au service des Rois Catholiques à partir du 20 janvier 1486, date de son arrivée à Cordoue, c'est-à-dire avant même de les avoir vus. Le voilà donc délivré de tout souci du pain quotidien à gagner, sans avoir aucun travail à fournir en retour, et cela jusqu'à la dernière semaine de 1489 ; ce qui fait déjà, en vérité, cinq années d'aisance et d'oisiveté sur les sept pendant lesquelles il prétend avoir été repoussé de tous et souffert de la faim et du froid.

Le futur Découvreur a changé encore une fois de nom. Craint-il d'être pris pour un Galicien, comme cela lui est arrivé à la Rabida? Dans la lettre du duc de Medina-Celi et dans les ordres de paiement sur le Trésor dont il est le bénéficiaire, il est appelé *Colomo*. Il reprendra définitivement celui de *Colon* dans son contrat avec les Rois Catholiques. Son véritable nom de *Colombo* est abandonné à jamais. Ni à Séville ni à Cordoue, il ne se vante d'une origine aristocratique et illustre ; il y reviendra beaucoup plus tard et par de vagues allusions. Les précisions ne seront formulées, pour l'histoire, que par son fils et Las Casas. Fréquentant de grands seigneurs, il craint, s'il se vantait comme dans la librairie du Père Antonio, que ses supercheries ne soient percées à jour. Au reste, avec son intelligence et son entregent, il s'adapte vite au nouveau milieu élégant et chevaleresque qu'il fréquente. Il s'est affiné ; il a belle prestance. L'humble froc monacal avec lequel il a débarqué à Palos en pèlerin est remplacé par un costume d'une coupe parfaite

que lui a fait le tailleur du duc de Medina-Celi aux frais de celui-ci. C'est un cavalier qui ne déplaît point aux femmes. Il séduit une jeune fille de bonne maison mais sans fortune, Beatriz Enriquez de Arana. Il voudrait bien l'épouser, mais hélas ! lui affirme-t-il, il a déjà une femme légitime de qui il est séparé, qu'il ne veut plus revoir et qui vit encore à Lisbonne. Beatriz devient sa maîtresse et lui donne un fils, Fernand. Colomb l'abandonne presque aussitôt. Il ne la reverra jamais plus, mais il prendra l'enfant.

Les jeux de l'amour sont d'agréables passe-temps qui ne lui font pas oublier ni même négliger un seul jour sa mission. Les femmes tiennent peu de place dans son existence. On ne lui en connaît que deux qui disparaissent, l'une morte et l'autre délaissée, peu après la naissance d'un enfant. Son échec en Portugal et les entretiens de la Rabida l'ont convaincu qu'il ne suffit pas, pour réussir, de se vanter de tout savoir et de répéter obstinément des affirmations sans base. Dès qu'il s'est aperçu que le Père Antonio de Marchena est un vrai et grand savant, il s'est tenu, en causant avec lui, dans une réserve prudente, il a cessé de mettre en avant sa prétendue science, afin de ne pas découvrir son ignorance. Mais il sait fort bien qu'un jour viendra où des cosmographes de Castille chargés d'examiner ses propositions lui poseront toute sorte de questions auxquelles, pour le moment, il ne pourrait répondre.

Aussi est-il pris d'un désir ardent de connaître à fond toutes les sciences utiles à l'art de la naviga-

tion et dont un découvreur ne peut se passer. Il veut apprendre dans le plus bref délai possible, en moins d'un an, ce que des savants comme les Pères de la Rabida ont étudié depuis leur adolescence, depuis trente ans et plus, et étudient encore. Après avoir appris un peu de latin, il va dévorer avec avidité tous les livres qui lui tomberont sous la main, sans jamais rien digérer complètement. Cet autodidacte accueille également, sans examen ni esprit critique, les thèses scientifiques les plus justes, celles qui méritent une sérieuse discussion et les fables les plus folles, les contes les plus absurdes. Nous l'avons vu rêver sur une page de Jean de Mandeville décrivant le paradis terrestre ; elle s'est incrustée dans sa mémoire et, son imagination aidant, il en tirera, lorsqu'il sera en vue du Nouveau Continent, le plus fantastique chapitre de géographie qu'on puisse concevoir.

De ses premières lectures, il ne lui reste pour ainsi dire rien ; elles ne servent guère, en somme, qu'à aggraver la confusion qui règne dans son esprit et à lui fournir des motifs de rêve. Il est assez intelligent pour se rendre compte que son bagage scientifique si mince ne s'accroît point. Et pourtant, le temps presse ; il lui faut une doctrine géographique et cosmographique vite, vite ! Une doctrine bien coordonnée, dont toutes les parties se tiennent, ne peut se tirer de la lecture rapide d'un grand nombre de livres dont les uns contredisent souvent les autres. Il vaut mieux s'assimiler la substance de deux ou trois auteurs qui, inconnus des gens du monde, fassent autorité chez les savants. Il retient

quelque chose — le pis, naturellement — du *Livre des merveilles* de Mandeville, s'arrête davantage à la *Relation* de Marco Polo, étudie longuement et annote l'*Historia rerum* de Pie II. Mais son livre de chevet, celui qu'il ne connaîtra que plus tard, après son premier voyage, et dont il couvrira les marges de notes, est l'*Imago mundi* du cardinal Pierre d'Ailly. Il faut y joindre la Bible, — sa Bible, bien entendu.

L'*Imago mundi* est un trésor pour un autodidacte pressé de réunir un fonds qui lui permette de jeter de la poudre aux yeux des personnes qui ne se sont pas spécialisées dans l'étude de l'histoire sainte, de la cosmographie et de la géographie, et même d'impressionner les hommes du métier au cours d'une conversation : ce livre abonde en citations d'auteurs de l'antiquité et de Pères de l'Église. Colomb les en extrait soigneusement, les catalogue, les cite à son tour, ou nomme leurs auteurs et les commente. Et il s'arrange pour faire croire qu'il a lu tous ces écrivains dont il parle, alors qu'il n'a jamais ouvert leurs livres. A ces noms, il ajoute ceux de voyageurs, de princes et autres personnages historiques desquels les mêmes ouvrages lui ont donné une connaissance sommaire. Et tous ces noms se retrouvent dans ses lettres, dans ses rapports, dans les relations de ses troisième et quatrième voyages. Il lui arrivera d'insérer dans un de ses écrits une page entière du cardinal d'Ailly.

Dans une seule page il cite, outre le nom du cardinal, ceux de Nicolas de Lyra, Aristote, Averrhoès, Sénèque, Alexandre le Grand, Néron, Pline, Pto-

lémée, Esdras, saint Augustin et saint Ambroise. A ces noms, il faut ajouter les suivants dont il encombre ses écrits : Strabon, Onésicrite, Néarque, Marin de Tyr, Alfragan, Jules Capitolin, Solin, Avicenne, Bède, Erathostène, Flavius Josèphe, saint Isidore, saint Thomas, et bon nombre d'autres, tous pris dans les œuvres de Pie II et de Pierre d'Ailly, sans compter ceux de la Bible. Avec tant de noms et de citations, surtout lorsqu'on prend celles-ci pour son propre compte, il est aisé de se faire, du moins dans certains milieux, une réputation de savant alors qu'on n'est qu'un primaire gonflé d'orgueil. Nul autre navigateur et découvreur des quinzième et seizième siècles espagnols et portugais n'a eu recours à de pareilles autorités et ne s'est imposé la tâche de ne pas contredire l'opinion que se faisaient du monde un Aristote ou un Erathostène. Colomb s'entête à ne pas les contredire, même lorsqu'il a sous les yeux les preuves de leurs erreurs. De son vivant, à partir de 1500, des cartes circuleront en Europe qui lui donneront un démenti. Il ne voudra pas en démordre, uniquement parce que de l'*Imago mundi* et du *Compendium cosmographiæ*, il aura tiré les enseignements suivants dont il a fait des dogmes :

Le monde est petit — il le réduit de moitié — et est composé de six parties de terre et d'une septième qui seule est couverte d'eau. Entre l'Espagne et les Indes d'Asie il y a une mer de peu de largeur. Entre l'Espagne et les Indes, il y a des îles à découvrir, auxquelles on peut parvenir en quelques jours de navigation.

Colomb nie, par conséquent, implicitement l'existence du Nouveau Monde et il persistera à la nier après l'avoir découvert. Il est, avec une obstination et une habileté qui vaincront tous les obstacles, l'homme d'un livre : l'*Imago mundi*, et d'une idée fixe : Antilia.

Mais, pendant quelques années encore, il n'aura aucune théorie scientifique, car il n'y en a point dans les récits de voyages de Marco Polo dont il se nourrit. Il n'aura que l'idée d'aller à Antilia parce qu'elle hante son imagination comme celle de beaucoup de marins et de gens du peuple et que le pilote Alonso Sanchez lui a appris qu'elle n'est qu'à sept cent cinquante lieues des îles Canaries.

* * *

Il fait des connaissances et se ménage des protecteurs, à Cordoue, qui lui seront très utiles. Avant ou peu après le retour des Rois Catholiques, il a trouvé le moyen d'entrer en relation non seulement avec Alonso de Quintanilla et Hernando de Talavera, mais aussi avec le cardinal-archevêque de Tolède Guzman de Mendoza, le dominicain Diego de Deza, doña Juana Velazquez, doña Beatriz Fernandez de Bobadilla, marquise de Moya, amie intime, depuis l'enfance, de la reine qui mettait en elle une confiance méritée ; et avec les grands *marranos* Juan Cabrera et Gabriel Sanchez, — tous personnages qui l'accueillirent bien et auprès desquels il sut se rendre sympathique.

Les Rois Catholiques arrivèrent à Cordoue le

26 mars. Colomb n'eut pas à attendre longtemps pour être reçu par la reine ; l'audience fut courte, de pure forme, mais c'était un premier pas et un premier succès qui permettaient d'espérer une heureuse issue. Isabelle avait trop de graves soucis et d'affaires urgentes à résoudre pour pouvoir étudier elle-même, sur-le-champ, un projet d'expédition maritime. Les opérations de guerre contre les Maures étaient poussées avec une activité croissante, à peine une campagne était-elle terminée que l'on en engageait une autre déjà préparée. Cinq semaines après le retour à Cordoue, le roi allait partir pour assiéger la ville andalouse de Ronda qui occupe une position stratégique d'une importance considérable, et s'en emparer. La reine se borna à charger Hernando de Talavera de soumettre les propositions à une commission composée par lui-même et de lui adresser un rapport.

C'est alors que commence, d'après la légende colombienne, le calvaire en Espagne du génie incompris, bafoué, persécuté par des moines fanatiques, prisonniers de la Bible, et par des courtisans ignorants et méchants. Talavera, président de cette commission qui repoussa les propositions du futur Découvreur, est particulièrement mis à mal par cette légende qui le présente sous les traits les plus noirs. Or, le prieur de Notre-Dame de Prado fut un des plus grands et plus nobles serviteurs de sa patrie et de l'Église, un des conseillers les plus écoutés de la reine qui n'aurait pas fait de lui son confesseur s'il avait eu le caractère vil et l'esprit borné qu'on lui prête. Quand Christophe Co-

lomb comparaît devant une junte de cosmographes et de marins et leur expose en termes vagues son projet de découvrir des îles, il n'y a d'autre prisonnier de fausses conceptions bibliques et d'autre ignorant que lui-même. Au reste, ce projet ne fut pas, cette fois, examiné à fond. Talavera, qui n'avait aucune animosité personnelle mais, au contraire, de la bienveillance à l'égard de l'étranger qui lui était recommandé par un moine érudit et respecté, et les autres membres de la commission furent d'avis qu'il ne fallait songer à aucune entreprise de découverte tant que la guerre contre les Maures ne serait pas terminée.

C'était si peu un refus et un congé définitifs que Colomb reste à la Cour et que nous le retrouvons avec elle à Salamanque, pendant l'hiver de 1486-87. C'est là que l'histoire place la fameuse conférence où Colomb présenta ses projets et soutint une âpre discussion avec des moines professeurs de mathématiques, d'astronomie et de cosmographie de l'université de cette ville. Colomb veut leur prouver d'abord que la terre est ronde. Et cela suffit pour provoquer un scandale. Il faut lire le récit de ces débats dans la *Vie et voyages de Christophe Colomb* par Roselly de Lorgues :

« ...Quelques membres de la junte objectèrent à ses déductions des passages des Saintes Écritures qu'ils appliquaient fort mal, et des fragments tronqués de quelques auteurs ecclésiastiques contraires à son système. Des professeurs « cathedraticos » établirent par majeure et mineure que la terre est plate comme un tapis, et ne saurait être

ronde, puisque le Psalmiste dit : « Étendant le ciel comme une peau », *extendens cœlum sicut pellem;* ce qui serait impossible si elle était sphérique. On lui opposait les paroles de saint Paul, comparant les cieux à une tente déployée au-dessus de la terre, ce qui exclut la rotondité de ce monde. D'autres, moins rigides ou moins étrangers à la cosmographie, soutenaient qu'en admettant la rotondité de la terre, le projet d'aller chercher des régions habitées dans l'hémisphère austral était chimérique, puisque l'autre moitié du monde restait occupée par la *Mer ténébreuse*, ce gouffre formidable et sans limite ; et si, par bonheur, un navire lancé dans cette direction parvenait à toucher aux Indes, jamais on n'en pourrait avoir de nouvelles, parce que cette prétendue rotondité de la terre formerait un obstacle insurmontable à son retour, quelque favorables qu'on supposât les vents.

« Quand il répliquait par des motifs tirés de l'expérience et de la nautique, on lui ripostait par l'autorité de Lactance et de saint Augustin, condamnant l'opinion absurde de ceux qui croient aux antipodes ; et l'on réconfortait les auteurs ecclésiastiques du témoignage des païens ; on objectait Épicure et le grave Sénèque.

« ...Colomb, sentant bien que, dans cette junte, où le nombre des théologiens l'emportait de beaucoup sur celui des marins et des cosmographes, les inductions purement scientifiques ne suffiraient point à ses juges, se décida, malgré le danger d'être soupçonné d'hérésie, à discuter enfin les textes mêmes des Écritures et l'opinion des commentateurs.

« L'ardeur de son apostolat parut alors le transfigurer aux yeux de son auditoire. La majesté de sa personne, l'éclat de son regard, l'illumination de son front, la pénétrante sonorité de sa voix donnaient à l'autorité de cette parole convaincue une persuasion irrésistible pour toute âme élevée. La poésie et la majesté des livres saints électrisaient son cœur ; l'énergie de son langage s'ennoblissait par la grandeur du sujet ; et il tournait contre ses adversaires, en les développant avec magnificence, ces mêmes textes sacrés dans lesquels ils avaient cru lui montrer sa condamnation.

« ...Les esprits méticuleux, les scolastiques opiniâtres trouvaient singulièrement présomptueux à un marin de contester, malgré l'opinion de saint Augustin et de Nicolas de Lyra. Et on répandait même une vague rumeur qui devenait dangereuse dans ce pays où l'Inquisition, établie depuis peu, déployait l'activité de ses nouveaux ressorts... »

Pendant que ce débat sur la rotondité de la terre se déroule dans une salle de l'illustre université de Salamanque, et que des moines fanatiques songent à dénoncer l'hérésie au tribunal du Saint-Office, le peuple, au dehors, se gausse de l'étranger.

« Les muletiers et les nourrices savaient au moins qu'un étranger prétendait prouver que la terre est ronde comme une orange, et qu'il y a des pays où les hommes marchent la tête en bas ; de plus, qu'en continuant de naviguer tout droit au couchant, on reviendrait par l'orient. Le public s'étonnait peut-être que l'on traitât si sérieusement une pareille facétie. »

Dans cette scène, qui est une des plus célèbres de l'histoire du monde, Christophe Colomb apparaît comme un des premiers génies de la Renaissance fermant les portes du moyen âge scolastique. Les historiens anticléricaux en ont tiré tout le parti qu'on peut imaginer. Les catholiques, comme Roselly de Lorgues, l'ont développée et ne se distinguent de leurs adversaires qu'en ce qu'ils plaident les circonstances atténuantes pour les moines ; quant au fond, ils sont tous d'accord.

Or, la conférence de Salamanque n'a pas eu lieu. Nul historien ou chroniqueur contemporain n'en fait la moindre mention, pas même ceux qui ont accueilli et popularisé tant d'autres épisodes de la légende colombienne. Christophe Colomb lui-même qui en a tant inventé n'a pas songé à celui-là. Il apparut pour la première fois, en 1619, dans une *Histoire de la province de San-Vicente de Chiapa* et fut aussitôt incorporé dans l'histoire du Découvreur.

Si cette conférence avait eu lieu, les rôles auraient été renversés. D'abord on n'aurait pas perdu plusieurs heures à discuter sur la rotondité de la terre ; la question n'aurait même pas été posée ou, du moins, pas une voix ne se serait élevée pour soutenir la négative, pas même celle d'un des théologiens de cette université qui a été un des foyers de la science les plus justement célèbres du moyen âge. *Mundi formam omnes fere consentiunt rotundam esse.* Si, en matière de science nautique et cosmographique, quelqu'un avait invoqué l'autorité de Lactance, de saint Augustin et de Nicolas de Lyra, c'eût été

Colomb, — et c'est ce qu'il s'entêtera à faire, plus tard — et non les marins et cosmographes, ni même les théologiens de Salamanque. Et si, chose invraisemblable, quelqu'un avait parlé du « gouffre formidable et sans limite » qu'est la Mer ténébreuse, des monstres effrayants qui la peuplaient « auprès desquels les cyclopes, les lestrigons, les griffons, les hippocentaures n'avaient que de bénignes physionomies », s'il avait parlé d' « une main crochue et noire, celle de Satan ! s'élevant de l'abîme à la surface et prête à entraîner sous les gouffres les navigateurs assez téméraires pour braver les eaux du *Bahr-al-Talmet* », — il aurait été accueilli par un éclat de rire de toute l'assistance. En l'an 1487, il y a longtemps que le Bahr-al-Talmet des Arabes, la Mer ténébreuse, c'est-à-dire l'océan Atlantique, n'est plus un épouvantail pour personne : les navires portugais et espagnols le sillonnent et le cap de Bonne-Espérance vient d'être atteint. Les Portugais entrent dans l'océan Indien aux cinq mille îles, sans se soucier des théories d'Erathostène, d'Onésicrite et d'Alfragan, et sans se demander s'ils ne tournent pas le dos au paradis de Mardeville et aux îles où Salomon trouva de l'or pour construire le temple de Jérusalem.

*
* *

En février 1487, Christophe Colomb est de nouveau à Cordoue avec la Cour. Tout est à la guerre de libération. L'armée s'empare de Vélez-Malaga le 27 avril et de Malaga le 18 août. Cette année et les suivantes, le solliciteur étranger a, moins que

jamais, des chances de parvenir à ses fins. Les Rois Catholiques n'ont plus d'autre but que d'encercler Grenade, assiéger et prendre l'orgueilleuse capitale musulmane, et détruire la dernière puissance maure qui reste encore sur la terre chrétienne d'Espagne. Colomb est bien oublié ; les ordres de paiements sur le Trésor en sa faveur s'espacent de plus en plus.

L'histoire perd ses traces pendant deux ans. Elle le retrouve en juin 1489, à la Cour, devant Baza assiégée. La ville ayant capitulé le 22 décembre, les Rois Catholiques se rendirent à Séville où furent célébrées par des réjouissances publiques la nouvelle victoire et les fiançailles de leur fille Isabelle avec l'infant de Portugal dom Alphonse. Dans ce milieu où tout était à la joie et à l'espoir et où le palais hospitalier du duc de Medina-Celi lui était de nouveau ouvert, Christophe Colomb reprit ses démarches auprès des grands personnages qui s'étaient intéressés à ses projets, et principalement auprès de Hernando de Talavera auquel il demanda de réunir encore la junte dont le prieur de Notre-Dame de Prado était le président. Après quelques séances, les commissaires royaux se prononcèrent pour un refus qui, malgré les phrases de courtoisie dont il était enveloppé et les vagues espérances qu'il laissait entrevoir pour une époque meilleure, parut à Colomb un congé définitif. Il prit alors la résolution d'aller présenter ses offres au roi de France. Il ne pouvait plus compter sur des subventions du Trésor castillan, mais le duc de Medina-Celi, toujours si généreux, lui fournirait les moyens de faire ce long voyage.

Auparavant, il lui restait encore une suprême démarche à tenter, auprès du plus puissant des sujets du roi d'Aragon, Luis de Santangel, qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer et qui était venu à Séville assister aux fêtes des fiançailles princières. Par l'intermédiaire de Juan de Coloma, coreligionnaire et compatriote du chancelier et contrôleur général d'Aragon, il lui fut aisé d'obtenir une audience de l'homme redoutable qui, plus fort que le tribunal de l'Inquisition, pouvait être plus fort qu'une junte présidée par un prieur de monastère fût-il confesseur de la reine.

Le grand *marrano* plongea un regard perçant et froid comme l'acier dans les yeux du solliciteur et lui dit brusquement .

— Ne seriez-vous pas, par hasard, juif et aragonais?

— Moi ! s'écria Colomb. Je suis un bon chrétien...

— Moi aussi, fit Santangel sur un ton sec.

— Je suis de vieux sang chrétien pur de tout mélange et Ligurien de nation, reprit Colomb à qui un pareil accueil faisait perdre toute sa souplesse d'esprit.

Le *marrano* laissa tomber ces deux mots .

— Tant pis !

Et il garda le silence. Colomb, de plus en plus gêné et troublé, allait se lever pour sortir lorsque Santangel se radoucissant lui dit .

— Écoutez : le secrétaire du roi m'a longuement parlé de vous. Il s'intéresse à vos projets bien que vous ayez manqué de confiance en lui et qu'il n'ait

même pas pu savoir de vous où se trouvent exactement vos îles...

— On a voulu me voler mon idée en Portugal !

— Mon ami Coloma et moi, nous ne sommes pas des Portugais. Moi aussi, je m'intéresse à vous. Vous avez des qualités qui me plaisent et qui ne sont peut-être pas celles qui vous ont valu la sympathie de quelques seigneurs castillans et l'admiration de deux ou trois dames de la Cour, la marquise de Moya, entre autres, qui, certainement, a fait de vous un éloge chaleureux à Son Altesse la reine...

— Sans résultat, hélas !

— Jusqu'à maintenant, du moins. Vous avez échoué pour deux raisons. D'abord, parce que devant la junte royale, comme dans une conversation privée avec le secrétaire du roi, vous vous êtes obstiné à faire un mystère du but du voyage pour lequel vous sollicitez des navires, des hommes et de l'argent — sans compter les titres et honneurs dont nous parlerons tout à l'heure. Il n'est pourtant pas difficile de deviner où vous voulez aller. Le Père Hernando de Talavera connaît assez bien l'histoire de notre temps et la géographie pour s'en douter. Quant à moi, je ne fais aucune supposition · j'ai la certitude.

Colomb eut un geste de surprise et d'inquiétude, mais n'osa ouvrir la bouche.

— Procédons par éliminations, reprit Santangel. Ce n'est pas à l'Est, c'est-à-dire en Méditerranée et en mer Noire, que vous voulez faire des découvertes ; tout y était découvert longtemps avant la

naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est pas au Nord. Avez-vous voyagé dans la mer du Nord?

— J'ai été en Angleterre, à Thulé et un peu plus loin encore au nord de cette île...

— Au delà de Thulé, il y a des mers glaciales et non des terres d'où l'on puisse rapporter de l'or, des épices et des aromates. Ce n'est pas au Sud en suivant la côte de Guinée pour trouver un passage qui vous conduirait au royaume indien du Prêtre Jean : les Portugais vous barreraient la route.

— La mer Océane est vaste...

— Notre Saint-Père le pape en est le souverain seigneur. Ignorez-vous qu'il y a moins de quarante ans le pape Nicolas V a sanctionné par une bulle non seulement les découvertes et les conquêtes faites par les Portugais sous la direction de l'infant dom Henrique, mais encore celles qu'ils feraient ultérieurement, celles qu'ils ont faites depuis et continuent de faire en Afrique? Ignorez-vous qu'il a fait donation au Portugal de toute la région qui s'étend depuis les caps Noun et Bojador jusqu'à la Guinée, jusqu'aux plages du sud, y compris les îles du voisinage qui ne sont pas encore découvertes, et que, par conséquent, les Portugais ont, seuls, le droit d'ouvrir la route maritime qui les mettra en communication avec le peuple de l'Inde qui passe pour honorer le Christ, le peuple du Prêtre Jean, et que, seuls, ils peuvent traiter avec ce souverain pour le porter à venir en aide aux chrétiens contre les Sarrasins et autres ennemis? La Castille n'a fait aucune opposition à cette donation. Bien mieux : par le traité de 1479, elle a reconnu la souveraineté

du Portugal sur toutes ces terres fermes et îles découvertes pour le compte de la sérénissime reine de Léon et Castille. La route du Sud vous est fermée. Rien à faire, non plus, je le répète, au Nord et à l'Est. Il ne vous reste donc que l'Occident. Or, qu'y a-t-il dans cette direction, au delà des Canaries?

Colomb ne répondant pas immédiatement à la question, le grand *marrano* le regarda bien en face et attendit. Le Ligurien, subjugué, finit par dire d'une voix hésitante .

— Il y a des îles.

— Justement. A tous les gens de Cour et d'Église dont vous avez demandé la protection, vous avez dit que vous vouliez découvrir des îles et pas un, peut-être, ne vous a demandé s'il s'agit du Brésil et de Saint-Brandan dont on ne sait pas trop où elles sont, ou d'Antilia qui est à peu près sur la même latitude qu'une des Canaries...

Colomb, qui n'aimait pas qu'on lui parlât de l'île des Sept-Cités, interrompit vivement Santangel.

— Plus à l'ouest encore, mais pas loin, il y a la terre ferme d'Asie...

— Qui n'est plus à découvrir. Il y a le Cathay, Cypango, le royaume du Grand Khan, et des Indes qui ne sont pas celles du Prêtre Jean. Avec ces pays on pourrait établir des relations commerciales profitables pour eux comme pour nous. Mais s'en emparer, les soumettre à la puissance de la Couronne de Castille pour les convertir à notre sainte foi et les exploiter, il ne faut pas y songer : ce sont des royaumes très peuplés, plus peuplés et plus riches que ceux d'Europe, bien organisés, puissants —

et trop loin pour qu'on puisse y envoyer de grandes armées. Nous savons tout cela par les moines et les laïcs italiens qui y ont été et ont écrit des relations de leurs voyages. Restent donc vos îles. Supposons que vous les découvriez et que vous n'y trouviez que des populations éparpillées de sauvages qui vous laisseront faire tout ce que vous voudrez, qu'en rapporterez-vous pour vous, pour la Couronne, pour nous tous?

— Des épices, des aromates, des pierres précieuses...

— Et, naturellement, de l'or?

A ce mot, les yeux de Colomb brillent ; il s'anime et s'écrie :

— L'or est ce qu'il y a de mieux. Avec de l'or, on constitue des trésors et celui qui les possède fait, par leur moyen, tout ce qu'il veut au monde. Il envoie même les âmes au paradis. Je veux trouver beaucoup d'or, assez pour que tous les sujets de Son Altesse soient riches et qu'on puisse reconquérir le royaume de Jérusalem.

— Bon ! voilà que vous reprenez l'idée de dom Henrique. Les Croisades ! Mais c'est fini, mon ami, depuis plus de deux siècles ; c'est un échec sur lequel il n'y a plus à revenir et. d'ailleurs, cela n'intéresse plus personne, pas même les Portugais. Vous avez assisté, avec la Cour, au siège de Baza. Avez-vous eu connaissance d'une ambassade du soudan d'Égypte que le roi Ferdinand y a reçue et que le pape avait recommandée à son bon accueil?

— Oui, c'étaient deux religieux franciscains de Jérusalem appartenant au couvent, dont l'un est

le prieur, qui a la garde du Saint-Sépulcre. Ils sont venus pour avertir Leurs Altesses que si Elles ne cessaient pas la guerre contre les Maures d'Espagne, le soudan exercerait des représailles contre les chrétiens d'Égypte et ferait raser les Lieux Saints...

— Le roi a comblé ces deux religieux de prévenances ; la reine, qu'ils sont allés voir ensuite à Jaen, leur a accordé une rente de mille ducats d'or pour leur couvent — je serais bien étonné si elle la leur servait plus de deux ans — et leur a fait cadeau d'un voile brodé par elle-même. Puis, pour bien montrer aux envoyés du soudan le cas qu'ils faisaient des menaces de celui-ci contre les chrétiens d'Orient et le Saint-Sépulcre, ils ont poussé avec une activité encore plus grande la guerre contre les infidèles. Cela n'empêche pas Leurs Altesses d'être aussi bons catholiques que vous et moi. Mais revenons aux produits de vos îles. De l'or, beaucoup d'or ! Supposons que vous en apportiez assez pour en couvrir les toits des maisons, comme au Cathay. Et après? En serons-nous plus riches?

Colomb écarquilla les yeux comme quelqu'un qui ne comprend pas et se demande si on ne se moque pas de lui. Le *marrano* reprit .

— Faut-il que ce soit moi, un néophyte en somme, qui mette de vieux chrétiens au sang pur comme vous en garde contre la superstition et la folie de l'or ! Vous êtes tous obsédés par les toits des maisons du Cathay. Vous voudriez que l'or fût aussi abondant chez nous que le fer. Si cela pouvait arriver, l'or ne vaudrait pas plus que le fer. C'est simple, c'est clair comme le jour.

Colomb considérait avec effroi cet homme qui remuait l'or à pelletées, affectait de le mépriser et même en niait la valeur.

— Les épices, c'est autre chose, reprit Santangel ; ça se mange. Mais il y a une marchandise encore plus précieuse, dont l'Espagne aurait le plus grand besoin. Les Portugais en ont ramené de Guinée, mais en quantités beaucoup trop petites. Ils n'en ont même pas assez pour eux, alors qu'ils pourraient en exporter dans l'Europe entière. Si j'étais sûr que vous en trouviez suffisamment dans vos îles, je serais capable, si toutefois vous vouliez organiser ce commerce en grand, de payer moi-même tous les frais de votre expédition.

Colomb sursauta en entendant cette proposition conditionnelle, mais que dans sa foi en sa destinée il entrevoyait déjà comme réalisable et que rien dans les débuts de la conversation, n'avait fait espérer. Il demanda :

— A quel commerce faites-vous allusion?

— A celui des esclaves.

— Je n'y avais pas pensé.

— J'aime le ton tranquille et posé avec lequel vous me dites cela. Tout ce que mon ami Coloma m'a raconté de vous m'a inspiré confiance. Je crois que nous nous entendrons. Nous reparlerons de cette grande affaire. Mais il faut tout d'abord que vous renonciez à vos prétentions ; elles sont inacceptables. Grand amiral de la mer Océane, vice-roi, et que sais-je encore ! Qu'est-ce que ça peut vous faire, des titres pareils? Est-ce que je suis amiral, moi? Si je voulais, je le serais demain. J'aime mieux

être trésorier de la Sainte-Hermandad, chancelier et contrôleur général du royaume d'Aragon.

— Je ne puis renoncer à aucune des conditions que j'ai posées.

— Alors, votre échec est définitif.

— J'irai voir les rois de France et d'Angleterre...

— Qui ne vous recevront pas mieux.

— Ce n'est pas sûr. En tout cas, je n'aurai pas à me reprocher d'avoir négligé quelque chance à courir.

— Réfléchissez encore. Et, tenez ! avant de partir pour la France, allez donc faire une visite à vos amis les franciscains de la Rabida. Je suis sûr qu'ils vous donneront de bons conseils. Mais, au nom de la Sainte-Trinité, n'allez pas leur parler de notre projet de commerce des esclaves ! C'est contraire aux principes qu'ils tiennent du saint fondateur de leur ordre. Puis, revenez me voir ; nous arrangerons cette affaire avec Juan de Coloma.

*
* *

Colomb qui s'est vanté trois fois, par lettres, d'avoir, par amour pour la Castille, repoussé les offres du roi de France, hésitait encore à traverser l'Espagne du sud au nord et à recommencer, après avoir perdu plus de cinq ans en Portugal et en Castille, une vie de solliciteur vagabond dans un autre pays étranger où il ne connaissait personne. En tout cas, il ne pouvait partir sans aller faire ses adieux au Père Antonio de Marchena. Il voulait, en outre, retirer de la Rabida son fils Diego et le confier à sa

maîtresse qui l'élèverait, à Cordoue, avec le petit Fernand. Et puis, cette fois, il trouverait, au monastère, le prieur Juan Pérez. Et qui sait... Colomb, en approchant du promontoire, se reprenait à espérer fortement.

Le Père Antonio avait mis son prieur au courant de l'aventure d'Alonso Sanchez, de sa mort chez le navigateur ligurien et de la décision qu'avait prise celui-ci de réaliser son projet pour le compte de la Couronne de Castille. Les deux moines, qui croyaient fermement à l'existence d'Antilia et même à celle d'un archipel — celui que, plus tard, on appellera les Antilles — ne voulaient pas que l'île découverte en 1414 par un Espagnol, qui avait fait de ses eaux une *mar de Spagna*, devînt une terre portugaise. Et que resterait-il pour les Espagnols si les Portugais étendaient leurs découvertes jusque dans les parages les plus lointains du ponant? Aussi désiraient-ils vivement que Colomb réussît dans son entreprise et étaient-ils prêts à l'aider de tout leur pouvoir. Mais si bienveillante que fût la reine à l'égard de son ancien confesseur, comment celui-ci pouvait-il rouvrir, par une démarche verbale ou par lettre, une affaire que venait de clore, par un refus, une junte officielle? Un fait nouveau venait de se produire, qui lui permettait de le tenter.

Il y avait à Palos une famille de navigateurs riches, experts dans leur art, respectés de toute la population sur laquelle ils exerçaient une grande influence, celle des trois frères Pinzon : Martin Alonso, Vicente Yañez et Francisco Martinez. Le

plus riche et le plus puissant des trois était Martin Alonso que des marins, déposant dans un procès longtemps après sa mort, ont qualifié ainsi : « Un des hommes les plus entendus de l'époque dans les choses de la mer... Un vaillant pilote et capitaine... Il n'y avait pas en ce temps un homme sur terre aussi déterminé pour n'importe quelle action de guerre. » Or, Martin Alonso était revenu d'un second voyage à Rome ; il y avait eu de longues conférences avec un cosmographe du Vatican sur les terres à découvrir à l'ouest de la mer Océane, il avait obtenu des copies de cartes marines où figuraient ces îles. Et maintenant, il rêvait lui aussi des pays des épices, de l'or et des pierres précieuses. Il parlait d'équiper deux caravelles pour aller à leur recherche. Les marins de Palos et de Moguer étaient dans l'enthousiasme ; il n'y en avait pas un qui eût refusé de le suivre.

Ces îles étaient justement celles que Christophe Colomb voulait découvrir. Mais pour Pinzon elles n'étaient qu'un but secondaire de son voyage projeté ; il les découvrirait par surcroît. C'est de Cypango — du Japon — qu'il avait entendu parler le plus, à Rome, par des lecteurs de Marco Polo, c'est à cette terre fabuleuse qu'il voulait surtout aller. Par contre, Cypango n'intéressait nullement Colomb qui ne pensait qu'à son Antilia. Mais les projets des deux navigateurs n'étaient pas en opposition. Au contraire : l'un complétait l'autre.

Il y eut alors, à la Rabida, des conférences auxquelles assistèrent les Pères Juan Pérez et Antonio de Marchena, Garcia Fernandez, médecin de Palos,

très entendu en l'art de la mer, Christophe Colomb et Martin Alonso Pinzon.

Nous savons ce qui se passa entre les deux découvreurs et les accords qu'ils prirent par la déposition que fit, en 1515, Arias Pérez Pinzon, fils de Martin Alonso, au cours d'un des procès auxquels donna lieu la succession de Colomb. Le juge demande aux témoins s'ils savent que Pinzon « avait des indications certaines et des documents relatifs à ces terres, qu'il avait trouvés à Rome dans la bilbiothèque du pape Innocent VIII ». Arias Pérez répond qu'il le sait « parce qu'il est fils du dit Martin Alonso Pinzon ; qu'il se trouvait à Rome avec des marchandises de son père, et que son père vint à Rome l'année avant qu'il partît pour le voyage de découverte, et que se trouvant un jour dans la bibliothèque du pape, où il allait fréquemment voir un serviteur du pape qu'il connaissait et qui était un grand cosmographe et avait à sa disposition de nombreux manuscrits, celui-ci, en causant avec lui et avec le témoin... l'informa de ces terres qu'il y avait à découvrir et, comme il était très industrieux et très habile dans les choses de la mer, il dit souvent au témoin qu'il se préparait et voulait équiper deux navires et aller découvrir ces terres. »

A une autre question, Arias Pérez répond qu'il le sait « parce que, à l'époque où le témoin se trouvait dans la bibliothèque du pape Innocent VIII, il lui donna un document dont le texte était conforme à celui qui est rapporté dans la présente question. Le père du témoin le prit et l'emporta

et, à son retour de Rome en Castille, il se décida à aller découvrir la dite terre et en parla souvent au témoin. Sur ces entrefaites, l'amiral (Christophe Colomb) arriva dans la ville de Palos avec son projet de découverte des dites terres. Le père du témoin, l'ayant appris, se mit en rapport avec lui et lui dit que son projet était bon, qu'il le savait bien et que s'il avait tardé à venir il l'aurait trouvé parti pour aller faire cette découverte avec deux caravelles. L'amiral voyant cela se lia si intimement avec le père du témoin qu'il se mit d'accord avec lui et l'engagea à l'accompagner. Le témoin le sait parce qu'il l'a vu.

« ...Il sait que le dit accord portait la moitié de tous les avantages que Son Altesse accorderait à cette occasion. Et le dit Martin Alonso lui montra le dit document qui fut un grand encouragement pour l'amiral. Ils se concertèrent et Martin Alonso donna de l'argent au dit amiral, et le fit partir à la Cour avec un religieux qui s'appelait Juan Pérez, et ils y allèrent. Le témoin le sait parce qu'il s'est trouvé présent à tout. »

Cette déposition est confirmée, dans ses parties essentielles, par celles d'autres témoins. C'est ainsi que le marin Alonso Gallego, de Huelva, qui a donné des détails au tribunal sur la préparation de l'expédition, déclare avoir entendu Colomb dire à Pinzon .

« Monsieur Martin Alonso, faisons ce voyage ; si nous réussissons et que Dieu nous fasse découvrir la terre, je vous promets, par la couronne royale, de partager avec vous comme avec mon frère. »

Donc, plutôt que de risquer de consumer quelques années encore en efforts inutiles auprès des cours de France et d'Angleterre, Christophe Colomb préfère s'associer avec Pinzon et lui promettre la moitié des bénéfices. Cette association permet au Père Juan Pérez de reprendre l'affaire en main ; Colomb lui inspire de la sympathie, mais la confiance qu'il a dans le talent de navigateur de cet étranger qui s'enveloppe de tant de mystères est assaillie parfois de quelques doutes. Avec Pinzon et toute sa famille qu'il connaît depuis longtemps, c'est la certitude complète : les trois frères sont capables d'égaler les plus grands navigateurs portugais.

Le prieur de la Rabida est parti pour la Cour. En attendant, Colomb, qui est toujours l'hôte du monastère, descend tous les jours vers le port. Il a des entretiens avec Martin Alonso et avec des marins de Palos et de Moguer. Il poursuit l'enquête commencée, il y a plus de dix ans, en Portugal ; tous les renseignements qu'il sollicite, toutes les questions qu'il pose tournent autour d'Antilia. Il est anxieux de nouvelles confirmations de son existence, il veut savoir si d'autres y sont allés ou en ont approché.

Pedro de Velasco, qui est revenu au port natal, lui raconte ses voyages dans le ponant à bord du navire de Teive et les découvertes de celui-ci.

D'après un témoin à l'un des procès de la succession, il s'entretint surtout avec le pilote Pero Vasquez de la Frontera, « qui était un homme très savant dans l'art de la mer et était parti une fois pour faire la dite découverte » — c'est-à dire la

découverte des Antilles — à bord d'un navire du roi de Portugal. L'expédition avait rebroussé chemin devant une région de la mer Océane couverte de fucus, d'algues et de varechs, dans laquelle le commandant n'avait pas osé s'engager. Pero Vasquez de la Frontera regrettait qu'on ne fût pas allé plus loin :

— Il fallait continuer, dit-il à Colomb, tout droit à travers les herbes, sans crainte, car il était impossible qu'on ne trouvât pas de terre ; de toute nécessité on devait en découvrir une.

Colomb, ayant Pero Vasquez à son bord, sera sans crainte et il franchira la mer des Sargasses.

Il reçoit enfin un message du prieur : il est rappelé à la Cour ! Le Père Juan Pérez parlant non seulement au nom du Ligurien, mais aussi en celui de Martin Alonso Pinzon et des marins mêmes des ports de Palos, de Moguer et de Huelva, invoquant tous les témoignages et voyages antérieurs par quoi l'existence d'îles au delà des Açores est certifiée, et ajoutant que c'était la seule région de la mer Océane où les traités permissent à la Couronne de Castille d'acquérir une gloire et des profits égaux à ceux des Portugais, — avait fini par convaincre la reine.

On était en octobre 1491. La Cour était campée devant Grenade assiégée. Isabelle et Ferdinand, à la tête de l'armée, faisaient le suprême effort par quoi ils allaient mériter pleinement le titre de Rois Catholiques qu'ils transmettraient à leurs successeurs.

La reine consentit à faire examiner les pro-

positions de Colomb par une nouvelle junte devant laquelle il comparaît. Il produit une mauvaise impression : il parle en termes trop vagues des découvertes qu'il veut faire et ne précise même pas celles qu'il prétend avoir déjà faites ; et il ne veut rien retrancher de ses prétentions exorbitantes. La conclusion est que ses offres sont repoussées. Pour la seconde fois le trop exigeant Colomb est congédié.

Il quitte la Cour et prend le chemin de Cordoue. Deux heures s'étaient à peine écoulées qu'un alguazil le rejoignait au galop de son cheval et le ramenait au camp : toutes ses conditions étaient acceptées. Que s'était-il donc passé en un si bref espace de temps? Luis de Santangel qui, décidément, s'intéressait à l'affaire autant que les franciscains de a Rabida, — mais pour d'autres motifs, — était allé voir la reine, avait développé devant elle les mêmes arguments que le Père Juan Pérez, et en avait ajouté d'autres, tout en gardant un silence prudent sur celui qu'il avait le plus à cœur.

— Tout cela est bel et bon, avait répondu la reine, et cet étranger est un homme bien persuasif puisqu'il trouve en peu de temps, pour défendre sa cause, des avocats comme le Père Juan Pérez, le duc de Medina-Celi, la marquise de Moya, le vénérable cardinal d'Espagne et vous-même. Mais enfin, ses exigences dépassent les bornes.

— Elles ne sont que conditionnelles, madame. S'il échoue, Votre Altesse ne lui devra rien. D'ailleurs, un contrat, si bien rédigé qu'il soit, peut toujours donner lieu à des contestations d'où résultent des remaniements...

— Non, non ! Je veux que tout soit clairement exprimé sans qu'aucun doute soit possible, et que toutes ses clauses soient loyalement exécutées... Enfin, trop de gens que j'estime pour leur intelligence et leur dévouement à la Couronne sont favorables à ce Colomb ! Les scrupules et le refus des membres de la junte portant principalement sur ses prétentions, je puis, sans toutefois les blâmer, ne pas tenir compte de leur avis. Dites à votre protégé que nous acceptons tout. Nous chargerons Juan de Coloma de rédiger le contrat et vous vous entendrez avec lui pour les détails.

* * *

Peu après, le 2 janvier 1492, Grenade capitulait. L'Espagne entière était délivrée du joug musulman. Christophe Colomb célébrait ce grand événement, en un style pompeux, dans le prologue de son journal de bord, — prologue rédigé après coup, plusieurs années après ; peut-être même n'en est-il pas l'auteur.

« Très chrétiens, très hauts, très excellents et très puissants princes, roi et reine des Espagnes et des îles de la mer, nos seigneurs, comme dans cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre avec les Maures qui régnaient en Europe et l'eurent terminée dans la très grande cité de Grenade où, le second jour de janvier de cette présente année, je vis arborer, par la force des armes, les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, qui est la forteresse de cette

ville, et où je vis le roi maure sortir des portes de la cité et baiser les royales mains de Vos Altesses et du prince mon seigneur... »

Le 17 avril, Christophe Colomb avait satisfaction complète. Les « capitulations » intervenues entre les Rois Catholiques et lui étaient signées à Santa-Fe, près de Grenade.

Par cet acte, pour récompenser don Cristobal Colon des découvertes qu'il a déjà faites et du voyage qu'il va entreprendre, Leurs Altesses le font, dès maintenant, « leur amiral en toutes îles et terres fermes qui, par son œuvre et industrie, seront découvertes ou acquises dans les mers océanes, pour sa vie durant et, après sa mort, ses héritiers et successeurs l'un après l'autre, perpétuellement ». Elles le nomment vice-roi et gouverneur général de toutes les îles et terres fermes qu'il découvrira et acquerra ; pour leur gouvernement, il fera choix de trois personnes et Leurs Altesses en choisiront une. Elles lui donnent la dixième partie des bénéfices du commerce avec les pays dont il sera le vice-roi et gouverneur ; les procès que le trafic pourra faire naître entre commerçants seront soumis à la juridiction de l'amiral seul ou de son lieutenant nommé par lui. Enfin, il pourra participer pour un huitième aux frais de toute expédition commerciale, en payant la huitième partie de tout ce qui sera dépensé dans l'armement et il prendra, en conséquence, sur le profit, la huitième partie de ce qui proviendra de cette flotte.

D'après ce document, l'objet du voyage de Colomb est de découvrir des îles et terres fermes et

d'établir avec elles des relations commerciales. Il n'y a pas autre chose.

Il n'est nullement question de la « recherche du Levant par le Ponant », ni des Indes. C'est après le voyage que ces buts seront inventés. Notons que l'expression « îles et terres fermes » est une clause de style : Colomb ne peut avoir promis de découvrir un continent auquel personne ne croyait, lui moins que d'autres, puisqu'il ne cessera d'affirmer contre toute évidence qu'il est parvenu aux Indes.

Par une lettre en date du même jour, 30 avril 1492, le roi et la reine ordonnent à la ville de Palos de mettre à la disposition de Christophe Colomb deux caravelles armées, en vertu d'une condamnation que les habitants de la ville avaient encourue :

« ...Vous savez bien comment pour certaines choses faites et commises par vous à notre desservice, vous avez été condamnés par ceux de notre Conseil à être obligés de nous servir douze mois avec deux caravelles armées à vos propres frais et dépens toutes les fois et en quelque lieu que par nous il vous sera commandé, sous certaines peines, selon que tout cela est contenu plus longuement dans la dite sentence qui a été rendue contre vous... »

Le nombre des caravelles fut ensuite porté à trois.

* * *

Lorsque Juan de Coloma donna connaissance du texte des capitulations à Luis de Santangel celui-ci s'écria :

— Comment ! Tu n'as rien pu lui faire abandonner de ses exigences ! Et tu lui as donné un titre et un grade, sans condition de réussite ! Dès maintenant, avant même de partir pour ses découvertes, il est *don* Christophe et amiral !

— Il fallait lui donner cette satisfaction. Et il a été transporté d'une telle joie qu'il ne s'est pas aperçu qu'il est tombé dans un piège. J'ai introduit une réserve une restriction dans un paragraphe, — et je m'étonne que, comme lui, tu ne te sois pas aperçu de sa portée. On accorde à notre don Christophe ce qu'il demande, pourvu que ce soit conforme aux précédents et que les autres amiraux de Castille aient joui des mêmes droits et privilèges. Un tribunal suprême, un conseil royal pourraient, et peut-être même devraient-ils annuler une partie de ce qui est donné à l'amiral Colomb et que les autres amiraux, ses prédécesseurs, n'ont jamais eu. Ces capitulations sont une mine de procès.

— Cette restriction, dit Santangel après avoir parcouru les capitulations une seconde fois, est très ingénieusement intercalée dans le texte ; elle fait l'effet d'y avoir été introduite sur l'ordre exprès de Leurs Altesses. Tous mes compliments, mon cher Juan. Au reste, don Christophe n'aura pas à se plaindre, s'il réussit. Même si la réserve joue, il lui restera assez d'honneurs et de profits, sans avoir rien risqué...

— Si ; la vie de l'équipage et la sienne.

— Tous les navigateurs courent constamment ce risque sans espoir de devenir amiraux ni vice-rois. Enfin, il a ce qu'il voulait. Cet homme est d'une

habileté qui fait mon admiration. Maintenant qu'il a le patronage royal, le grade d'amiral et deux caravelles, le reste va venir forcément d'un côté ou de l'autre. Outre les navires, il faut de l'argent pour payer l'équipage, les vivres et autres dépenses. Il a calculé qu'il lui fallait deux millions de maravédis. Il voulait que la reine en payât la moitié. Mais Son Altesse ne pouvait pas disposer de cette somme sur sa cassette personnelle qu'elle a à peu près vidée à Grenade. Elle n'a jamais été si pauvre. Son collier de perles est chez un usurier de Valence, en garantie d'un emprunt. Sa couronne est je ne sais où ; c'est la troisième ou la quatrième fois qu'elle l'engage. Elle ferait mieux de la vendre. Alors, j'ai avancé la somme.

— Quelle générosité, mon ami ! As-tu bien spécifié que c'est à Son Altesse que tu prêtes la somme, et non à Colomb ; car si celui-ci échoue dans son entreprise...

— Oh ! j'ai déjà pris mes dispositions pour me rembourser, presque immédiatement, sur le trésor de la Sainte-Hermandad.

— Donc, la Sainte-Hermandad étant une institution d'État, l'opération se résume en ceci : la reine s'est prêtée un million à elle-même.

— Oui, par mon intermédiaire. Et j'ai touché dix-sept mille maravédis d'intérêts.

— Intérêts, pour combien de temps?

— J'ai remis le million et même un peu plus à don Christophe le 1er mai ; j'ai été remboursé hier.

— Dix-sept mille maravédis d'intérêt pour quatre

jours, cela fait plus du 100 pour 100 ; c'est magnifique. Et l'autre million?

— Colomb s'est engagé à participer pour deux cent cinquante mille maravédis à l'affaire dont il prend la direction.

— Il n'a pas le sou !

— Il les trouvera. Son ami Juanoto Berardi met deux cent mille maravédis à sa disposition. Le reste est ou sera, dit-il, fourni par quatre autres banquiers génois et, vraisemblablement, par Martin Alonso Pinzon Dans toute cette histoire, il y a une dupe, ce Pinzon qui est, paraît-il, un navigateur de première force, mais n'entend rien aux affaires. D'après ce que m'a dit le Père Juan Pérez, il est l'associé de Colomb et celui-ci lui a promis — verbalement — de partager avec lui, en frère, les bénéfices de l'entreprise. Il a eu le tort de laisser son associé partir seul pour la Vega de Grenade et traiter seul avec la Couronne. Aussi, son nom ne figure même pas dans les capitulations. Quel malin, quel entêté, et quel diable d'homme que ce Génois ! Mais, au fait, est-il bien Génois?

— Il le dit... Nous n'avons aucun intérêt à ne pas le croire. J'aimerais pourtant savoir pourquoi c'est toujours en langue castillane qu'il parle et écrit à ses compatriotes les banquiers italiens de Séville.

CHAPITRE IV

Le premier voyage, la poesie de la mer Océane et le mystère de l'île San-Salvador.

Reprenons la déposition d'Arias Pérez Pinzon, confirmée par celles de plusieurs marins qui prirent part au premier voyage de découvertes :

« Il dit qu'en revenant de la Cour, l'amiral apporta un ordre de Son Altesse et une certaine somme d'argent pour aller découvrir ces terres avec trois navires et, en arrivant dans cette ville de Palos, l'amiral ne trouva personne qui osât aller avec lui, ni même qui voulût donner ses navires, car on disait que s'il allait, il ne trouverait jamais la terre. De telle façon qu'il resta deux mois sans trouver un remède quelconque ; et quand il vit qu'il n'arrivait à rien, qu'il ne trouvait ni marins ni matelots, il se mit à insister auprès de Martin Alonso et lui indiqua les avantages que lui faisaient Leurs Altesses s'il découvrait la terre, et il lui dit et lui promit de partager avec lui s'il consentait à l'accompagner ; qu'il serait le principal capitaine des navires, qu'il devait l'aider à faire ses préparatifs de départ avec ses parents et amis, puisque c'était pour le service de Leurs Altesses. Martin Alonso, voyant que l'amiral n'aboutissait à rien, encouragé par les avantages

qu'il lui promettait et par le désir de servir Leurs Altesses, consentit à partir avec lui et lui donna l'original d'un document qu'il avait apporté de Rome. En même temps, il mit à sa disposition ses navires, ses parents et ses amis et en un mois la flotte fut prête. Cela, il le sait parce qu'il l'a vu, et ils partirent pour le dit voyage. »

Cette page est un résumé exact et discret des difficultés inattendues auxquelles se heurte Colomb et qui, sans l'intervention de Pinzon, auraient rendu impossible son départ pour la découverte des Antilles.

« Après qu'il eut expédié toutes ses affaires à la Cour, dit Las Casas, et qu'à sa grande satisfaction il se vit pourvu de toutes les provisions de chancellerie, brevets, lettres et faveurs royales qu'il avait demandées, il prit congé des Rois Catholiques et leur baisa les mains. Ceux-ci lui dirent adieu de la façon la plus aimable en faisant des vœux pour l'heureux succès de son voyage. Il partit de Grenade au nom de la Très Sainte Trinité — c'est sous cette invocation qu'il avait l'habitude de commencer tout ce qu'il faisait — le samedi 12 mai de la susdite année 1492. »

Il partit aussitôt pour le monastère de la Rabida dont il fut l'hôte jusqu'au jour du départ de l'expédition. Il voulait d'abord conduire son fils Diego à Cordoue, mais il put se dispenser de faire ce voyage en acceptant l'offre que lui fit un franciscain, qui allait en cette ville, d'y accompagner l'enfant.

Nommé amiral et muni des réquisitions et ordres royaux, il crut pouvoir se passer de la collaboration

de Martin Alonso Pinzon. Le 23 mai, il se rendit à l'église de Saint-Georges de Palos, avec un notaire qui, en présence des autorités, des notables et du peuple, lut la lettre des Rois Catholiques ordonnant à la ville de mettre à la disposition de Colomb, dans les dix jours, deux caravelles armées et équipées. Cette cérémonie resta sans effet. Personne ne refusa d'obéir, mais personne, ni parmi les autorités ni dans le monde des armateurs, des officiers et hommes d'équipage, ne se présenta ni ne fit le moindre mouvement pour exécuter l'ordre royal. Un mois se passa, au bout duquel les Rois Catholiques rendirent une nouvelle ordonnance qui eut pour résultat la saisie d'une caravelle. Deux autres eussent-elles été remises à Colomb et pourvues de vivres et d'armes en même temps, que la situation fût restée la même ; on assista à ce que nous appellerions une grève des inscrits maritimes, une grève des bras croisés.

Le nouvel amiral si bien reçu partout jusqu'à maintenant est antipathique aux gens de l'art de la mer de Palos, de Moguer et des autres ports andalous du voisinage. C'est un étranger, qui vient d'être élevé au plus haut grade auquel n'ont pas atteint les capitaines les plus expérimentés du pays. A leurs yeux, rien ne justifie une pareille faveur. Ils se sont rendu compte de ce que n'ont pas compris les savants, les hommes de Cour et ceux d'Église : l'étranger, qui veut les conduire dans les parages les plus lointains de la mer Océane, n'est pas un navigateur habile. Est-il même du métier? Et quel est le but de son voyage? Ce ne

peut être que la terre ferme d'Asie, l'île de Cypango ou celle d'Antilia ; mais il n'en parle qu'à mots couverts. Martin Alonso, qui n'est plus du voyage et avec qui on serait parti volontiers, a dit qu'on irait à Antilia, puis à Cypango. Or une expédition portugaise à laquelle prit part le pilote Pero Vasquez s'est trouvée arrêtée par une mer couverte d'algues et de varechs.

— Je suis prêt à repartir et à affronter cette mer, dit Pero Vasquez à ses camarades qui tiennent des réunions sur les quais et dans les tavernes, mais pas avec l'étranger qui s'y empêtrerait et ne pourrait nous en faire sortir. Nous avons d'excellents navigateurs, en qui nous mettons une confiance et un dévouement qu'ils méritent. Nous irons où l'on voudra, jusqu'à Cypango, jusqu'au Cathay qui sont plus loin qu'Antilia et Saint-Brandan, avec les frères Pinzon et avec Juan de la Cosa, ce fameux Biscayen ami de Martin Alonso et copropriétaire avec lui d'un des plus beaux navires qui soient dans nos ports. Nous les connaissons et ils nous connaissent. Quant à ce Ligurien qui n'est ni notre compatriote, ni un homme de l'art, qui a débarqué ici il y a six ou sept ans, vêtu d'un froc, et dont on ne sait ni d'où il vient ni comment il a gagné son titre d'amiral de Castille — non, non et non !

— Oui, fait un autre, comment a-t-il pu devenir amiral sans naviguer? Depuis le jour de son débarquement à Palos, dont je me souviens, il n'a fait que suivre la Cour dans tous ses déplacements. C'est un intrigant. Il a dû séduire quelque grande

dame qui lui a fait obtenir tout ce qu'il voulait.

— Il n'entend rien à notre art, s'écrie Francisco Vallejo. Il ne sait même pas se servir du quadrant. Et puis, c'est un homme singulier. il a des visions, il a rencontré des sirènes sur la côte de Guinée, et il veut aller en chercher d'autres à Cypango ou à Antilia. Si encore c'étaient de belles femmes... Mais non ! Ses sirènes, dit-il, sont des hommes.

Et tous de s'esclaffer de rire.

Tout s'écroule, tout est perdu : pour une lointaine expédition de découverte qui, beaucoup plus qu'un voyage de commerce à des ports connus et proches, exige des marins courageux et dévoués, on ne peut embarquer par force une centaine d'hommes. Colomb, pour la première fois, s'abandonne au désespoir ; il parle encore d'aller voir le roi de France de qui, ne cesse-t-il de répéter, il a reçu des offres. Le Père Juan Pérez, le réconforte et finit par trouver le moyen de sauver la situation. Il va faire une visite à Pinzon.

— Martin Alonso, lui dit-il, oubliez vos griefs contre don Christophe, et partez avec lui. Il le faut, dans votre propre intérêt et dans celui de tous.

— Comment ! s'écrie Martin Alonso. N'est-ce pas lui qui, violant ses engagements, veut partir sans moi !

— Il le regrette. Il reprend, si vous y consentez, les accords déjà passés avec vous. Il tiendra toutes ses promesses...

— Un homme incapable de diriger un navire ! Et dire qu'à mon retour de Rome, après avoir vu les cartes du Vatican, causé avec le cosmographe

de Sa Sainteté et obtenu de lui des renseignements qui m'ont convaincu, j'allais partir avec mes caravelles, ma famille, mes hommes, mon argent, pour découvrir Antilia et son archipel — car il y a d'autres îles — sans demander à Leurs Altesses autre chose que leur autorisation, leur patronage et une juste part des bénéfices !

— Mais aujourd'hui, vous ne le pouvez pas. Il est impossible à Leurs Altesses de vous donner ce qu'elles ont déjà octroyé à don Christophe et pour les mêmes parages de la mer Océane. Partez avec lui ! S'il n'est pas un bon navigateur, c'est vous qui serez le véritable commandant de l'expédition, et vous serez récompensé à votre retour. Enfin, il ne faut pas qu'Antilia devienne portugaise. N'oubliez pas qu'il y a six ans le roi de Portugal autorisa Fernand Dulmo à aller à la découverte des terres fermes et îles, y compris Antilia, qui sont à l'ouest et au delà de Madère et des Canaries. Le projet de ce Portugais est exactement le vôtre et celui de Colomb. Si Fernand Dulmo a échoué, comme ses prédécesseurs, d'autres pourraient réussir.

Pinzon se laissa convaincre et eut une entrevue avec l'amiral qui lui renouvela ses promesses, en présence du Père Juan Pérez.

— Une des raisons, lui dit-il, qui font que les marins n'ont pas confiance en vous est que vous n'avez pas confiance en eux. Vous ne leur dites pas franchement où vous voulez les conduire.

— Est-il besoin, répliqua Colomb sur un ton hautain, de dire aux hommes d'équipage où on va? Ils n'ont qu'à obéir et si, en cours de route, ils sont

mécontents, il y a toujours un moyen de les tranquilliser en leur faisant croire qu'on leur donne satisfaction. Il m'est arrivé que le roi René — que Dieu ait reçu dans son sein ! — m'envoya à Tunis pour m'emparer de la galéasse *Fernandina*, et comme j'étais déjà par le travers de l'île Saint-Pierre en Sardaigne, une saïque m'apprit que cette galéasse était accompagnée de deux navires et d'une carraque. A cette nouvelle les gens qui m'accompagnaient prirent peur et ne voulurent plus continuer le voyage, à moins que nous n'allassions à Marseille prendre un autre navire et des hommes de renfort. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour les engager à me suivre, j'eus l'air de consentir à ce qu'ils demandaient et, changeant la direction de l'aiguille aimantée, je fis voile à la tombée de la nuit. Le jour suivant, au lever du soleil, nous nous trouvâmes en face de Carthage ; mon équipage croyait fermement que nous allions à Marseille. Donc, si comme on me l'a assuré, les marins de Palos ont peur d'aller à Antilia à cause d'une mer de varechs et d'algues qui, d'après Pero Vasquez de la Frontera, obstrue le passage, vous pouvez leur dire que nous allons autre part. Et ils nous suivront.

Pinzon eut un léger haussement d'épaule et ne répondit rien. Après cette première conversation, il dit au Père Juan Pérez qui l'accompagnait hors du monastère :

— Je crois bien, ma foi, que la mauvaise opinion de Francisco Vallejo est justifiée. L'amiral est un menteur. A qui fera-t-il croire que tout un équipage

est tombé dans ce piège, que, naviguant du nord au sud, il a été convaincu qu'on allait du sud au nord et qu'en face de Carthage il a été persuadé qu'on était près de Marseille ! Et il a des idées qui ne peuvent pas naître dans l'esprit d'un marin ; par exemple, celle de recruter un équipage dans les prisons. On dit qu'il en a demandé l'autorisation à la reine. Des forçats ! c'est bon pour ramer sur des galères en Méditerranée, mais pas pour une grande entreprise de découvertes.

Malgré ses mauvaises impressions et ses ressentiments, Martin Alonso fut beau joueur et généreux. Il accorda à Christophe Colomb plus que celui-ci n'attendait de lui. Le navire réquisitionné, la *Pinta*, lui appartenait en partie. Le gouvernement allait en faire saisir encore deux appartenant à d'autres armateurs.

— Inutile de recourir à la force, dit-il. Pour une entreprise comme la nôtre, nous devons mettre de notre côté toutes les chances de succès. Il nous faut donc les meilleurs navires du pays. Or, il n'en est point qui soient supérieurs à la *Santa Maria* et à la *Niña*, qui sont la propriété de ma famille et de quelques amis. Nous les donnons volontiers d'accord avec Juan de la Cosa qui a le plus d'intérêts dans la *Santa Maria* et est décidé à partir avec nous. En outre, don Christophe n'a plus à se préoccuper de la question d'argent : je fournis la somme nécessaire pour parfaire celle de deux millions de maravédis nécessaires à l'expédition.

Ainsi, non seulement l'expédition de 1492 ne serait pas partie sans Martin Alonso Pinzon, mais

encore il est le principal bailleur de fonds de l'affaire ; sa participation est supérieure à celle du gouvernement. L'entreprise ainsi conçue et réalisée n'est pas une exception dans l'épopée formidable et magnifique de la découverte, de la conquête et de l'organisation d'un immense continent ; elle va devenir la règle normale, avec cette différence qu'il y aura d'autres entreprises dans lesquelles le Trésor public ne sera pour rien. La découverte du Nouveau Monde n'a pas été accomplie théâtralement en une belle matinée du mois d'octobre 1492 ; elle a exigé un demi-siècle d'efforts inouïs, de souffrances, de patience, de courage, d'héroïsme et de génie. Les découvreurs et les conquistadors n'étaient pas des meurt-de-faim, des routiers, des bandits de grande route « fatigués de porter leur misère hautaine », fuyant, « comme un vol de gerfauts hors du charnier natal » leur pays pauvre et allant, équipés, nourris et payés par l'État, « conquérir le fabuleux métal ». L'État n'a fait que présider à la découverte et à la conquête. Il aurait été dans l'impossibilité de les financer.

Supposons qu'un général millionnaire, après accord avec les Messageries maritimes, ait passé avec l'État français et par-devant notaire, un contrat par lequel il s'engage à équiper à ses frais un corps expéditionnaire et à faire, à ses risques et périls et à ceux de la compagnie de navigation, la conquête du Maroc ; que l'État s'engage, en cas de réussite, à le nommer gouverneur général et à lui accorder certains bénéfices ; mais qu'en cas d'échec le général, ayant perdu ses millions, n'ait droit à

aucune indemnité. Supposons que des contrats du même genre (avec des variantes ; par exemple, l'État pourrait donner une subvention ou fournir un navire) soient passés avec d'autres généraux riches, avec d'autres armateurs ou capitaines de la marine marchande, pour la conquête d'autres grands territoires africains. Et voilà un immense empire conquis et organisé sans frais, ou à très peu de frais, pour le budget de la République.

C'est de cette manière que les découvertes et conquêtes espagnoles ont été faites par des entreprises privées, par des armateurs et de riches seigneurs. Les archives américaines et celles de Séville fourmillent d'exemples et de preuves. Ainsi, dans la généalogie d'un seul Américain du premier quart du dix-neuvième siècle, Bolivar, on trouve dix capitaines conquistadors qui sont allés en Amérique à leurs frais, ont recruté, équipé des soldats et fait la guerre à leurs frais, construit des ports et des routes, fondé des villes à leurs frais. Les uns ont conquis la gloire et accru leur fortune, d'autres se sont superbement ruinés. Naturellement, à leur suite, il y avait, comme dans toute entreprise coloniale, des aventuriers de la mauvaise espèce, des gens sans aveu, des mercantis.

La découverte et la conquête furent des œuvres essentiellement nationales et populaires parce que le peuple y prit part, volontairement, sans qu'on eût besoin de recourir à nos méthodes d'enrôlement forcé, de service militaire et maritime obligatoire. C'est pourquoi un historien a cru pouvoir les qualifier d'entreprises démocratiques.

Le malheureux Pinzon — que l'histoire a impitoyablement dénigré et outragé afin d'élever jusqu'aux nues le piédestal de Colomb — est le premier en date des grands patriciens de la mer qui donnèrent l'élan.

A peine le Père Juan Pérez l'eut-il remis d'accord avec l'amiral qu'il se rendit aux ports de Palos et de Moguer, puis à Huelva, parcourut les groupes de marins, alla les chercher jusque dans les tavernes et leur tint les propos qui, avec l'autorité et le prestige dont il jouissait auprès d'eux, auraient achevé de les décider s'il y avait eu encore quelque hésitation :

— Amis, leur disait-il, d'après l'un d'eux qui répéta ses paroles au cours d'un des procès de la succession, amis, venez çà, partez avec nous pour ce voyage ; ici vous êtes dans la misère. Partez pour ce voyage, car d'après la renommée nous trouverons les maisons avec les tuiles d'or et, tous, vous reviendrez riches.

Il leur promettait donc de les conduire jusqu'au fabuleux Cypango. C'est ainsi que l'amiral Christophe Colomb obtint en quelques jours ce qui avait été refusé à lui et à la reine de Castille pendant plus d'un mois, et qu'il n'aurait jamais obtenu.

Les trois caravelles, qui appartenaient aux Pinzon ou dont ils étaient de gros actionnaires (ou participants, comme on disait alors) étaient la *Santa Maria* qui mesurait 34 m. 10, la *Pinta* 17 m. 80 et la *Niña* 17 m. 10. Toutes étaient pontées, avaient trois mâts et une voilure latine carrée, et étaient armées. L'équipage total était de quatre-vingt-dix

hommes. Il y avait, en outre, à bord un personnel comprenant le docteur Garcia Hernandez, médecin des marins, et des moines de Palos, un chirurgien, un charpentier, un tonnelier, un métallurgiste, un interprète, le juif Luis de Torrez, qui savait l'hébreu, le grec, le latin, l'arabe, le copte et l'arménien, engagé pour le cas où on aborderait à Cypango ou au royaume du Grand Khan, un comptable de la Couronne, un notaire royal, etc., et des serviteurs : en tout, une trentaine de personnes.

L'amiral monta la *Santa Maria* dont le navigateur et cosmographe Juan de la Cosa fut le capitaine. La *Pinta* fut commandée par Martin Alonso Pinzon qui prit pour premier pilote son frère Francisco Martin, et la *Niña* eut pour capitaine Vicente Yañez Pinzon, le plus jeune des trois frères. Trois autres membres de la famille Pinzon s'embarquent aussi : Diego Martin, le vieux, son fils Bartolomé Martin, Francisco Martin et Arias Martin, et, avec eux, Diego de Arana, parent de Beatriz Enriquez, Juan Bermudez, et huit membres de la grande famille des Niño, navigateurs de Moguer. Officiers et marins formaient un personnel d'élite. Quatre des chefs, Juan Bermudez, Juan de la Cosa et les deux frères de Martin Alonso, s'illustrèrent plus tard par leurs propres voyages de découvertes et leurs noms figureront dans le Panthéon de l'Espagne. Sacrifié par le destin, sacrifié par la postérité trompée, Martin Alonso, leur animateur, qui les aurait égalés ou surpassés, mourra au retour de la première expédition.

Parmi ces quatre-vingt-dix hommes de l'art de

la mer, simples marins ou chefs, pas un seul des forçats, pas un seul des condamnés de droit commun, pas un seul des hommes poursuivis par la justice dont l'histoire et la poésie ont formé l'équipage de l'amiral découvreur afin de dresser romantiquement la face immaculée de celui-ci, son pur génie et sa gloire sur un calvaire au bas duquel grouille et hurle la plus vile des chiourmes.

Quatre-vingts au total. Encore sur ce nombre,
Beaucoup furent tirés par contrainte de l'ombre ;
Et conduits, fers aux pieds, à leur glorieux sort.
...Les honnêtes marins refusaient de partir.
Alors, nous avions pris des compagnons de bagne.

La même histoire et la même poésie embarquent le Découvreur et son équipage de forçats sur de mauvais navires qui ne tiennent la mer que par miracle. Ce ne sont que des « barques côtières », ou des « barques légères », ou de « grandes chaloupes », la *Santa Maria* est « vieille », la petite *Niña* n'est pas « pontée au milieu » et la pauvre *Pinta* est « sans tillac à l'arrière », dit-on. Et cela, à cause de l'antithèse, qu'on croit poétique, entre la pauvreté des moyens et la grandeur des résultats ; et pour exalter Colomb, car la conception romantique du héros veut que celui-ci soit toujours entouré de difficultés et d'obstacles suscités par ses contemporains imbéciles ou méchants. Et l'on ne s'aperçoit pas qu'au lieu de grandir Colomb on le déshonore, — et il ne mérite pas, alors, une telle injure, — car un amiral qui partirait avec ces mauvaises barques pour un pareil voyage dont les périls avaient fait reculer

d'autres, serait un criminel ou un fou. Folle ou criminelle aussi, la reine qui aurait voué l'entreprise à un échec certain et les hommes à la mort.

Or, au retour de l'expédition, Colomb lui-même écrivit que les navires étaient bons, « très convenables pour une pareille entreprise », et un spécialiste de l'art nautique, A. Jal, a déduit de l'étude des documents de l'époque :

« On peut conclure que ces navires étaient à peu près de l'importance d'un brick de guerre moderne de douze à seize canons, qu'ils étaient bons, solides et propres à l'entreprise que le pieux Génois voulait mener à fin ; qu'ils n'étaient pas mauvais voiliers ; enfin qu'ils ne ressemblaient en rien à ces barques infimes, non pontées, délabrées et pour ainsi dire dépourvues de tout, que l'imagination de quelques biographes a créées. »

* * *

A la fin du mois de juillet, la flotte était prête à partir pour la belle aventure.

Du 3 août 1492, date du départ des trois caravelles du port de Palos jusqu'au débarquement, le 12 octobre, sur une île inconnue, l'amiral Christophe Colomb a tenu son journal de bord régulier. Malheureusement, le texte intégral en est perdu ; nous n'en avons qu'un résumé rédigé par Las Casas, qui contient l'essentiel, est assez détaillé et donne de nombreuses citations textuelles. Singulier journal, unique dans les annales de la navigation, non seulement parce qu'il est le récit d'un des plus grands événements de l'histoire universelle, mais aussi

parce que le Découvreur y a mis, à côté de quelques bonnes observations de professionnel, des maladresses d'amateur, une imagination de rêveur, des exagérations, des mensonges, du bluff, et une sobre, charmante et émouvante poésie.

Car ce décevant et mystérieux Christophe Colomb, si antipathique par endroits, est un admirable poète qui, après avoir mis sa poésie dans un journal de bord, fera du récit de ses explorations qui y est incorporé et qui est, en somme, un rapport officiel à son gouvernement, une merveilleuse épopée d'aventures, dont maintes pages supportent la comparaison avec l'*Odyssée*. D'abord classique par la sobriété et l'élégance, il devient ensuite un préromantique, sans cesser d'être admirable, un précurseur de Jean-Jacques Rousseau et de Chateaubriand, jusqu'au jour où, succombant sous le poids des désillusions dont son orgueil est blessé, il agira et écrira comme un possédé, tombera dans l'extravagance d'un crieur hébreu qui adapterait la Bible à ses passions personnelles ; mais ses cris seront toujours d'un poète.

Chose curieuse : il n'est guère que deux écrivains, mais tous deux d'une très haute autorité, qui se soient aperçus que les qualités qui dominent dans le Découvreur et commandent sa vie et ses actes, sont celles de l'imagination et de la poésie : Alexandre de Humboldt et Carlos Pereyra ; devant ce dernier, qui a le plus profondément pénétré dans sa psychologie et qui se montre d'une implacable sévérité pour l'homme et le navigateur, le poète trouve grâce et admiration. Pourtant, avant eux,

Lope de Vega avait projeté un trait de lumière sur les ombres de cette âme tourmentée lorsque, dans son drame de la *Découverte du Nouveau Monde*, il avait extériorisé et mis sur la scène l'Imagination de Colomb :

« L'Imagination. — A quoi penses-tu, Colomb? Pourquoi promener ainsi ton compas sur ces cartes?

« Colomb. — Qui es-tu, toi qui m'interroges?

« L'Imagination. — Ta propre Imagination... J'entends d'ici retentir la trompette de la Renommée qui t'appelle.

« Colomb. — Laisse-moi aller enfin goûter quelque repos.

« L'Imagination. — Je ne puis te laisser. Il faut que je t'emmène avec moi.

« Colomb. — Où veux-tu me conduire?

« L'Imagination. — Attache-toi fortement à moi. »

Ces derniers mots résument tout : Colomb est l'homme qui s'attache fortement, non à la raison ni à la vérité, mais à son imagination débridée et souveraine.

A l'aube de ce beau jour de l'été d'Andalousie où les trois élégantes et robustes caravelles vont porter vers les îles paradisiaques rêvées par le moyen âge chrétien le destin de l'Espagne et du tisserand génois, l'imagination de celui-ci est toute à la joie et aux espoirs illimités.

« Nous partîmes, dit le Journal, le vendredi 3 août 1492, de la barre de Saltes, à huit heures, et nous fîmes, jusqu'au coucher du soleil, poussés vers le sud par une forte brise, soixante milles qui

font quinze lieues ; nous filâmes ensuite au sud-ouest, puis au sud-quart-sud-ouest, qui était le chemin pour se rendre aux Canaries. »

En effet, au lieu de prendre immédiatement la voie de l'ouest comme il devait le faire si, comme le veut la légende, son but était de « chercher le levant par la voie du ponant », il va d'abord aux Canaries, c'est-à-dire au sud, pour y prendre, à l'île de Gomera, le 28e degré parallèle nord dont il évitera de s'écarter sensiblement jusqu'au 25 septembre, car c'est sous ce degré de latitude que se trouve — il en est sûr — l'île qu'il veut découvrir. Or, sur les portulans de l'époque, Antilia est indiquée vers le 40e degré. Mais elle se trouvait au 28e degré sur la carte de Colomb qui avait été dressée à la Rabida d'après les indications qu'il tenait d'Alonso Sanchez et qui étaient inexactes quant au parallèle et à la distance.

Peu avant le départ de l'expédition, le cosmographe Martin de Behaim avait rectifié les portulans et placé Antilia vers le 23e degré de latitude nord ; il était donc le plus près de la vérité si, comme c'est probable, Antilia est Haïti. La carte que Pinzon avait apportée du Vatican était certainement plus exacte que celle de Colomb et peut-être même que celle de Behaim, car c'est lui qui, se fiant à elle, mettra, comme nous le verrons, la petite flotte sur le chemin des Antilles lorsque Colomb aura perdu l'espoir de les trouver.

D'autre part, l'amiral sait si bien où il va qu'il fixe d'avance le but de son voyage à une distance de sept cents à sept cent cinquante lieues. Il le dit

à son équipage dans les instructions qu'il lui donna avant le départ des Canaries ; le document a été perdu, mais nous savons par son fils Fernand qu'il pria ses marins de veiller avec soin à l'exécution de ses ordres à ce sujet et qu' « il leur rappela qu'ils savaient bien que, dans le premier article des instructions qu'il avait données à chaque navire, aux Canaries, il leur recommandait d'avoir, après qu'ils auraient navigué au ponant sept cents lieues sans trouver la terre, à s'abstenir de naviguer la nuit entre minuit et le jour ». Recommandation incompréhensible si les Indes asiatiques avaient été le but du voyage.

On reste trois semaines aux Canaries où l'on répare le gouvernail de la *Pinta* qui s'était brisé, et on change les voiles triangulaires de la *Niña* en voiles carrées. La flotte appareille de la Gomera le 6 septembre : c'est la véritable date du départ vers l'inconnu ; de Palos aux Canaries on avait navigué dans des eaux sillonnées de navires espagnols. Trois jours après, le résumé du Journal dit :

« L'amiral fit, ce jour-là, dix-neuf lieues et il se décida à en compter moins qu'il n'en faisait afin que les gens de son équipage ne s'effrayassent pas et ne perdissent pas courage si le voyage venait à être de long cours. » Et, désormais, presque chaque jour, il diminuera, sur le registre du bord, le nombre des lieues parcourues.

Jusque vers la fin du dix-neuvième siècle les historien ont noté cette supercherie sans la commenter ou ont exprimé une admiration naïve : ce fut une « prudence ». Mais était-elle possible? D'abord,

il n'est pas coutume que ce soit l'amiral qui fasse le point tous les jours ; et Colomb ne pouvait songer à faire une exception, car il n'était pas un technicien de l'art de la mer et ne pouvait ignorer son propre manque d'habileté. En outre, il n'aurait pu tromper ainsi, chaque jour, ses officiers. D'autre part, il est difficile de croire que les capitaines de la *Pinta* et de la *Nina* se soient livrés à la même supercherie. Enfin ces chiffres faux auraient empêché les pilotes d'obéir aux instructions d'après lesquelles ils devaient s'abstenir de naviguer la nuit au delà de sept cents lieues. La « prudence » de l'amiral ne serait-elle qu'une inconséquence et une inutile rouerie de plus d'un homme inexpert qui a toujours cru pouvoir tromper facilement les gens du métier et n'y est jamais parvenu?

Le jeudi 13 du même mois est une date dans la science nautique : le premier, Colomb observe la variation magnétique. Au lieu de se diriger vers l'étoile polaire, l'aiguille de la boussole incline au nord-ouest. « Au commencement de la nuit les boussoles nord-ouestaient et, le lendemain, au point du jour, elles nord-ouestaient encore un peu ». Quelques jours après, le phénomène se renouvelle et il'en donne une explication : « Les pilotes prirent la direction du nord qu'ils marquèrent et ils trouvèrent que les aiguilles nord-ouestaient un grand quart. Les marins étaient craintifs et chagrins et ne disaient pas pourquoi : l'amiral s'en étant aperçu leur ordonna de marquer de nouveau le nord dès l'aube du jour, et ils trouvèrent que les aiguilles étaient bonnes. La cause de ce phénomène prove-

nait de ce que l'étoile qui paraît se meut, tandis que les aiguilles restent fixes. »

On est dans la mer des Tropiques. On vogue en pleine poésie. Le soir du 15 septembre une étoile filante traverse le ciel et disparaît à l'horizon. Phénomène fréquent et sans aucune importance en navigation, que nul journal de bord n'a jamais mentionné ni ne mentionnera jamais. Mais l'amiral déjà en extase devant la beauté des matins aspire à des splendeurs vespérales ; son imagination transforme l'étoile, agrandit sa mince ligne de lumière et il écrit avec une magnifique et poétique imprécision :

« Au commencement de cette nuit, on vit tomber du ciel, à quatre ou cinq lieues des navires, une merveilleuse branche de feu. »

Quel dommage que Las Casas, qui n'était nullement poète, ne nous ait laissé que des bribes des fantaisies colombiennes !

Et comment l'amiral serait-il resté insensible à cette poésie, comment l'aurait-il passée sous silence dans ce journal que la reine lira en compagnie de sa charmante amie la marquise de Moya !

« 16 *septembre.* — L'amiral dit ici que ce jour-là et tous les suivants l'air fut extrêmement tempéré, qu'on éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, et qu'il n'y manquait que le chant des rossignols. Il ajoute que le temps était là, à cette époque, comme au mois d'avril en Andalousie.

« 18 *septembre.* — Tous ces jours-ci la mer fut aussi tranquille et aussi calme que dans le fleuve de Séville.

« 29 *septembre.* — L'air était doux et très agréable ; il ne manquait que d'entendre le chant du rossignol ; et la mer était unie comme une rivière.

« 8 *octobre.* — Ils eurent une mer semblable au fleuve de Séville. « Grâces soient rendues à « Dieu ! » dit l'amiral.

L'air était si embaumé que c'était un délice de le respirer. »

Ce n'est que de la poésie résumée par un moine prosaïque qui n'a jamais contemplé la nature ni écouté un rossignol ; et, quand même, on est tout pénétré du peu qu'il nous en laisse deviner. Le chant des rossignols dont l'amiral a la nostalgie, l'air embaumé, Séville et l'Andalousie sont des refrains qui, comme on le voit reviennent plusieurs fois dans le Journal.

Ce qui ajoute quelque chose d'émouvant au charme de cette poésie, c'est qu'elle est l'expression même des sentiments des gens de l'équipage. Ces hommes robustes, ces réalistes, ces réalisateurs puissants qui ne sont pas des lettrés et dont la plupart ne savent même pas lire, approchent du but ; des messagers que nous allons voir planer au-dessus d'eux disent que la terre inconnue n'est plus lointaine. A quoi pensent-ils.? Qu'est-ce qui enchante le sommeil des conquérants de l'or qui savent — ou croient — que la terre de l'or est tout près? Ils s'attendrissent sur la douceur et les parfums de l'air, sur le calme de la mer Océane qui leur rappellent l'atmosphère de l'Andalousie et l'embou-

chure du Guadalquivir. Il n'y manque que le chant du rossignol ! Qui oserait prétendre que Colomb, dans l'expression si simple, sans recherche d'effets de style, sans cliquetis de mots rares, de son émotion et de celle de l'équipage, n'est pas plus humain, plus universel que le poète parnassien? Leurs rêves, dit celui-ci, étaient hantés par l'éclat des phosphorescences qui leur rappelaient le fabuleux métal convoité. — Non ! dit l'amiral, nous rêvions d'un rossignol chantant.

A cette époque, vivait à la cour de Castille un humaniste italien, Pierre Martyr d'Anghiera, dont les lettres à ses amis d'Italie forment un véritable « journal d'informations » des événements grands et petits dont il était témoin ou dont il entendait parler. Il était l'ami de Colomb, de Cortès et de quelques autres découvreurs ou conquistadors ; mais il ne se contentait pas seulement des renseignements qu'il obtenait d'eux ; il questionnait aussi les marins. Il était ce qu'on nomme aujourd'hui un bon reporter ; et aussi un historien. Les uns et les autres lui font part de leur nostalgique désir, en plein océan, d'un chant d'oiseau, de leur joie lorsqu'ils l'entendent sur un rivage, et il écrit : « En longeant la côte de quelques îles, ils entendirent, en novembre, des rossignols chanter dans des bois touffus. »

Mais le souvenir de l'Andalousie et du Guadalquivir, enveloppé d'un regret dont l'expression est contenue, ne suffit pas à nous ouvrir l'âme à la fois tendre et virile des découvreurs. C'est un regard en arrière. Il nous faut le regard et la marche en

avant des hommes intrépides qui ont bravé toute sorte de souffrances et la mort. Après le souvenir donné à la terre, aux eaux et à l'air de la patrie, il faut un signe qui mène au but ou en montre le chemin. Colomb a d'abord un signe qui le trompe : la végétation de la mer des Sargasses, qu'il franchit ; ces plantes, qui n'existent pas dans les autres mers, il croit qu'elles viennent d'une terre voisine, emportées par le courant d'un fleuve ; d'où des déceptions. Mais voici la messagère qui ne trompe pas. Une blanche colombe — ô *Colon* fils de Colombo ! — plane au dessus du navire. D'où peut-elle venir sinon d'un rivage proche? A mesure qu'on avance, les colombes, d'autres oiseaux viennent par bandes au-devant des caravelles ; ils les entourent, ils y pénètrent, des marins et des officiers en saisissent au vol et constatent — car ils s'y connaissent — que ce sont oiseaux de rivières. « Grâces soient rendues à Dieu ! » dit l'amiral.

Les caravelles vont, plus légères, plus rapides, comme si les ailes des colombes gonflaient et poussaient les voiles ou comme si celles-ci étaient elles-mêmes les ailes de grands êtres vivants. Les trois capitaines luttent de vitesse. Le mouvement, la joie frémissante qui est dans l'air se perçoivent jusque dans le sec résumé de Las Casas :

« 18 *septembre*. — Tous ces jours-ci, la mer fut aussi tranquille et aussi calme que dans le fleuve de Séville. Aujourd'hui, Martin Alonso, avec son bâtiment qui était bon voilier, prit les devants. Il dit à l'amiral, de sa caravelle, qu'il allait si vite

parce qu'il avait aperçu une grande multitude d'oiseaux voler vers le couchant et qu'il espérait voir la terre cette nuit même. »

La veille, Colomb avait écrit : « J'espère que ce Dieu puissant, entre les mains de qui sont toutes les victoires, nous fera bientôt voir la terre. »

Le 9 octobre, il écrit :

« Toute la nuit on entendit passer des oiseaux. »

Quel soir « favorisé de colombes sublimes », et quelle fin pour un sonnet sur les conquistadors qui ne serait point parnassien !

Revenons aux journées antérieures qui furent fertiles en incidents.

Le 19 septembre, des signes de plus en plus nombreux font croire qu'on est à proximité de terres. Mais, comme on n'est qu'à quatre cents lieues des Canaries, elles ne peuvent être celles que cherche Colomb. Il les néglige :

— Le temps est bon, dit-il ; tout se verra au retour.

Au retour d'Antilia. Pour Martin Alonso ce sera au retour de Cypango. Ces terres sont des brisants qui ne furent découverts qu'en 1802.

Le 23 septembre, « on vit une tourterelle, un moineau de rivière et d'autres oiseaux blancs. Les herbes paraissaient en quantité et on y trouvait des écrevisses ». Depuis deux jours, le calme persistant de la mer inquiète l'équipage.

« Comme la mer était calme et unie, l'équipage murmurait et disait que puisqu'il n'y avait pas de grosse mer dans ces parages il n'y aurait jamais de vents pour retourner en Espagne ; mais bientôt

la mer s'éleva sans que le vent soufflât, et devint si grosse que tous en étaient très étonnés ; par ce motif, l'amiral dit ici : « Ainsi la grosse mer me fut très nécessaire, ce qui n'était pas encore arrivé, si ce n'est du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse qui délivrait les Hébreux de l'esclavage. »

Las Casas cite textuellement ces paroles de l'amiral. L'orgueil biblique vient de faire son apparition. Dans l'histoire du monde, la mer ne s'est élevée de cette sorte providentielle que deux fois : pour Moïse et pour Colomb ! Mais ce n'est rien encore.

Le 25, « l'amiral s'entretenait avec Martin Alonso Pinzon au sujet d'une carte qu'il avait envoyée depuis trois jours à ce dernier, à sa caravelle, et sur laquelle il paraît qu'il avait représenté certaines îles dans cette mer. Martin Alonso disait qu'ils étaient dans ces parages, et l'amiral répondait qu'il le croyait aussi, mais que puisqu'ils n'avaient pas encore trouvé ces îles, c'était sans doute parce que les courants avaient toujours repoussé leurs vaisseaux au nord-est, et qu'ils n'avaient pas fait autant de chemin que le disaient les pilotes ; et là-dessus l'amiral lui dit de lui renvoyer ladite carte ; et après que Pinzon la lui eut jetée avec une corde, il se mit à la pointer avec son pilote et quelques-uns de ses marins ».

Comme ce menu incident prouve, après tant d'autres faits, que Colomb cherchait des îles — conformément, d'ailleurs, à son contrat avec les Rois Catholiques — et non les Indes d'Asie, « le

levant par le ponant ! » Le même jour, une fausse alerte, une fausse joie : on croit découvrir la terre.

« Quand le soleil fut couché, Martin Alonso monta à la poupe de son navire et, avec un grand mouvement de joie, il appela l'amiral, lui criant la bonne nouvelle et lui disant de partager son allégresse parce qu'il voyait la terre. Lorsque l'amiral l'entendit répéter cette nouvelle d'un ton affirmatif, il dit lui-même qu'il se jeta à genoux pour remercier le Seigneur. Martin Alonso chantait le *Gloria in excelsis Deo* avec son équipage ; celui de l'amiral en fit autant, et les gens de la *Niña* montèrent tous sur le mât de hune et dans les cordages, et tous assurèrent que c'était la terre. »

Le 1er octobre on est à sept cent sept lieues des Canaries ; mais le pilote de l'amiral dit, « avec l'accent de la crainte, » qu'on n'en est qu'à cinq cent soixante-dix-huit ; et Colomb fait croire à son équipage que la distance parcourue est de cinq cent quatre-vingt-quatre lieues. Quelle invraisemblance !

A plusieurs reprises, Colomb parle de l'inquiétude, des murmures et du mécontentement de son équipage. Cet état d'esprit existait depuis les premiers jours du voyage, mais seulement à bord de la *Santa Maria*. Sur les deux autres caravelles une discipline parfaite ne cessa de régner depuis l'instant du départ jusqu'à l'heure du débarquement sur un rivage inconnu. C'est que les gens de mer avaient une parfaite confiance en Martin Alonso et son frère et persistaient à n'en avoir aucune en Christophe Colomb qui manquait d'autorité parce qu'il manquait d'expérience et de science

nautique et, qu'en outre, il n'avait pas le don du commandement. C'est grâce à Martin Alonso que l'expédition est partie ; et, sans lui, l'amiral aurait été forcé de rebrousser chemin. Il est le véritable maître de la flotte, sans en avoir le titre, et il va le faire voir quand l'équipage de la *Santa Maria* sera sur le point de se révolter, tandis que ceux de la *Niña* et de la *Pinta* continueront d'obéir sans le moindre murmure.

Cet événement eut lieu le 6 octobre. A cette date, le Journal n'en dit pas un seul mot. A celle du 10 se trouvent ces lignes : « Ici les gens de l'équipage se plaignaient de la longueur du voyage, et ne voulaient pas aller plus loin. Mais l'amiral les ranima du mieux qu'il put en leur donnant bonne espérance des profits qu'ils pourraient faire. » C'est de ces deux phrases qu'est née la légende de Colomb apaisant les marins, qui voulaient le jeter à la mer, par la promesse de découvrir l'Amérique dans les trois jours :

Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde !

En somme, l'amiral atténue la gravité de cet épisode parce que, limité à son propre navire, il ne lui fait pas honneur.

La date du 6 octobre a été fixée, au cours d'un des procès de la succession, par Francisco Vallejo — celui qui dès le matin de l'arrivée de Colomb à Palos avait eu des raisons de se méfier de lui et avait consenti, comme les autres, à s'embarquer pour suivre Martin Alonso. D'autres marins firent une déposition analogue à la sienne. Il en résulte

que les hommes de la *Santa Maria* voulaient obliger Colomb à retourner en Espagne et que les murmures grandissants se transformaient en menaces. On avait dépassé, la veille, la limite de sept cent cinquante lieues en deçà de laquelle il devait trouver des îles. Colomb, déconcerté d'autant plus qu'il n'avait eu aucun doute sur l'exactitude du chiffre donné par Alonso Sanchez, et effrayé par l'état d'esprit des marins, a une défaillance de volonté : faut-il abandonner la belle aventure, et revenir en arrière comme tant d'autres qui ont cherché l'île décevante des Sept-Cités et ne l'ont pas trouvée? Il consulte Martin Alonso avec qui il peut s'entretenir en enflant la voix, les trois navires étant aussi proches que possible l'un de l'autre.

— Voilà ce qui se passe, lui dit-il. Que vous semble-t-il que nous devions faire? Nous avons beaucoup marché et nous ne trouvons aucune terre.

— Monsieur, répondit Martin Alonso, nous sommes venus ici pour servir Dieu et la reine. Nous ne reviendrons pas en arrière tant que nous n'aurons pas trouvé la terre. Plutôt mourir !

— Mes hommes m'inquiètent, vous dis-je ; et nous avons dépassé les sept cent cinquante lieues.

— Eh ! Cypango est beaucoup plus loin.

Colomb prend alors conseil de Vicente Yañez Pinzon.

— Allons jusqu'à deux mille lieues, lui répond celui-ci, et si nous ne trouvons pas terre, nous pourrons alors revenir sur nos pas.

L'amiral se retourne du côté de la *Pinta* et reprend l'entretien avec Martin Alonso.

— Comment, monsieur, lui dit celui-ci, nous sortons à peine de Palos et déjà vous êtes découragé ! En avant, monsieur, et Dieu nous donnera la victoire et nous fera découvrir la terre. A Dieu ne plaise que nous ayons la honte de retourner !

— Mais si l'équipage ne veut pas poursuivre le voyage?

— Ici et sur la *Niña*, tout va bien ; nos hommes sont obéissants, comme de coutume. S'il n'en est pas de même chez vous, pendez-en, je vous prie, une demi-douzaine et jetez-les à l'eau ; et si vous n'osez pas le faire, nous passerons, moi et mes frères, sur votre bord et nous le ferons. Une flotte qui est partie avec une mission de grands rois comme les nôtres ne retournera pas sans rapporter de bonnes nouvelles.

Martin Alonso avait prononcé ces menaces sur le ton ironique et plaisant qui est un des traits du caractère andalou et auquel Colomb, qui ne savait plus sourire, dut se méprendre. Le grand armateur de Palos savait qu'il n'aurait besoin de jeter personne à l'eau. Les marins de la *Santa Maria* ont entendu la voix du vrai maître au sort duquel ils ont lié le leur. Ils obéissent ; tout rentre dans l'ordre. « Et ainsi, dit Francisco Vallejo, à cause de Martin Alonso, ils poursuivirent le voyage. »

Un fait considérable se produit dans la nuit de la même journée si accidentée. Littéralement, Colomb déçu ne sait plus où aller. Il consulte Martin Alonso : faut-il continuer de suivre le 28e degré parallèle?

— Non, répond Pinzon, mon avis est que nous

nous dirigions vers le sud-ouest parce que nous trouverons une terre plus voisine. Fions-nous à la carte du cosmographe du Saint-Père.

— Soit, faisons-le, dit Colomb.

Mais il hésita encore toute la nuit ; car il était d'avis que s'ils s'écartaient de la route ils ne pourraient de sitôt prendre terre. Il ne se décida que dans la soirée du lendemain lorsqu'il vit une grande multitude d'oiseaux volant du nord au sud-ouest, ce qui pouvait faire croire qu'ils allaient passer la nuit à terre. Il s'engage dans la voie que Martin Alonso et les oiseaux viennent de lui indiquer et où, dans quatre jours, il trouvera la terre. La déposition de Francisco Vallejo donne les détails suivants sur ces dernières journées :

Après qu'on eut pris la décision de changer de route, on vit passer des geais et des perroquets, et Martin Alonso fit cette réflexion que les caravelles naviguaient entre des terres et que ces oiseaux ne passaient pas sans motif. Le 10 octobre, le pilote Pedro Niño parla à l'amiral et lui dit :

— Il serait bon de ralentir la marche cette nuit, parce que, suivant les indications de votre livre, je me trouve à seize lieues de la terre, à vingt lieues au plus.

Quel livre? Sans doute un portulan de Martin Alonso, puisque c'est lui qui est dans le vrai et qu'on suit ses indications depuis la matinée du 7.

Cela fit grand plaisir à l'amiral, qui lui dit d'en faire part au pilote de la *Pinta*.

« Dans la nuit du même jour, il fit clair de lune et un marin qui s'appelait Juan Rodrigo Bermejo,

habitant de Molinos, dans la campagne de Séville, et qui faisait partie de l'équipage du navire de Martin Alonso Pinzon, aperçut à la clarté de la lune une langue blanche de sable et, levant les yeux, il vit la terre. Il tira aussitôt un coup de bombarde en criant : « Terre ! Terre ! » Deux heures après minuit, la flotte n'en était plus qu'à deux lieues ; on ferla les voiles et on mit en panne pour attendre jusqu'au jour. Les découvreurs étaient en présence d'une petite île de l'archipel des Lucayes, à laquelle les indigènes donnaient le nom de Guanahani et que Colomb appela San-Salvador ; ils y débarquèrent le vendredi matin 12 octobre 1492.

L'amiral, dit le résumé de Las Casas, se rendit à terre dans la barque armée, avec Martin Alonso Pinzon et Vicente Yañez. Il prit en main la bannière royale, et les deux capitaines chacun une bannière de la croix verte que l'amiral avait dans chaque bâtiment comme signe de reconnaissance. Arrivés à terre ils virent des arbres très verts, beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces. L'amiral appela les deux capitaines et les autres qui avaient mis pied à terre, et Rodrigo Descovedo, écrivain de toute la flotte, et Rodrigo Sanchez de Ségovie, et il leur dit qu'il les appelait en foi et en témoignage de ce que par-devant eux tous il prenait possession de la dite île, comme de fait il prit possession, au nom du roi et de la reine leurs seigneurs, faisant les protestations que de droit, suivant le détail contenu dans les actes qui se dressèrent par écrit.

Dans la suite de son Journal qui est beaucoup

plus le récit de l'exploration — le mot « visite » conviendrait mieux — des îles découvertes que celui de la navigation de Palos à San-Salvador, puis d'une île à l'autre, Colomb s'adresse directement aux Rois Catholiques ; les citations textuelles que Las Casas en donne sont, heureusement, plus nombreuses et beaucoup plus longues ; c'est ainsi qu'il a conservé la plupart des pages consacrées aux indigènes. Le premier contact eut lieu aussitôt après le débarquement. Des habitants, qui avaient assisté de loin à la cérémonie de la prise de possession, s'enhardirent et vinrent plus proche.

« Afin qu'ils nous prissent en amitié, écrit Colomb, et parce que je connus que c'étaient des gens qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à notre sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion que par la violence, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de couleur et des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur qui leur firent grand plaisir et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille...

« ...Ils doivent être bons serviteurs et de bon caractère. Je m'aperçois qu'ils répètent promptement tout ce qu'on leur dit et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, car il me parut qu'ils n'appartiennent à aucune secte. S'il plaît à Notre-Seigneur, lors de mon départ, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent à parler. »

Nous reviendrons tout à l'heure sur le portrait qu'il trace de ces sauvages et sur le tableau de leurs

mœurs. En échange des cadeaux qu'on leur fait, ils ne peuvent offrir que des perroquets et des pelotons de coton filé. Mais un ornement dont quelques-uns sont parés lui donne une minute d'émotion : un petit morceau d'or suspendu à un trou qu'ils se font au nez. Y aurait-il des mines d'or dans l'île? Il les interroge ; il ne comprend pas un mot de leur langue, mais leurs signes sont assez éloquents, et son imagination fait le reste. « J'apprends, écrit-il, qu'en naviguant au sud je trouverais un pays dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. » Il tressaille. Ce pays de l'or, cette île voisine, ne serait-ce pas Cypango? Car maintenant qu'il croit avoir dépassé Antilia de deux ou trois cents lieues, il fait sien le projet de Martin Alonso et il prétend aussitôt être arrivé au but : Cypango, le Cathay et le royaume du Grand Khan ne peuvent plus être éloignés ; la mer Océane, qui sépare l'Europe de l'Asie, n'est pas très large, en effet. Les eaux ne couvrent qu'une septième partie du monde ; ce n'est pas l'opinion de tous les savants ses contemporains, ni celle de Martin Alonso et de Juan de la Cosa, mais on ne la lui enlèvera jamais de l'idée. Sa géographie est immuable comme un dogme de l'Église, comme un théorème de géométrie, et nulle leçon, pas même de sa propre expérience, ne le forcera à la modifier. Il faut quitter au plus tôt cette petite île habitée par des sauvages tout nus, vivant dans de pauvres cahutes, et qui ne produit que du coton et des perroquets. Il ne dédaigne pas cet animal : c'est du pittoresque, il en emportera quelques-uns pour

amuser la reine, les dames et les seigneurs de la Cour. Mais il veut surtout de l'or, beaucoup d'or, des pierres précieuses, des épices, des aromates.

Avant de quitter San-Salvador, il en fait le tour, en barque. Et tout à coup son imagination se cabre, et il s'attache fortement à elle. Non ! il ne peut être venu de si loin pour avoir un début si décevant. Toutes les îles de l'Occident sont des terres fortunées ; il y a des siècles que les poètes le disent. Colomb, qui est poète, ne peut leur donner un démenti. Du rivage il aperçoit des jardins, et il écrit : « Ces jardins, les plus beaux que j'aie vus de ma vie, ont des sources d'eau douce en abondance. »

C'est déjà quelque chose. Mais il importe de préciser la position de l'île. Le découvreur d'une terre, un simple navigateur trouvant une île inconnue, détermine, à l'aide de ses instruments, sa longitude et sa latitude, et marque sa place exacte sur une carte. Or, l'amateur qu'est Colomb ne sait pas. Les frères Pinzon, et Juan de la Cosa qui est un grand professionnel, savent. Il pourrait demander à l'un d'eux de faire cette opération ; mais il n'y pense pas, ou il ne veut pas. D'ailleurs, à quoi bon? Rien ne vaut une de ces descriptions poétiques où il excelle. L'île qu'il a découverte ne peut être une île comme les autres, ni même comparable à celles des Canaries et des Açores ; déjà ses jardins sont les plus beaux du monde ; voilà un point acquis. Il faut encore lui donner une physionomie originale, pour le plaisir du poète, pour le plaisir de la reine. Et il écrit :

« Je craignais d'aborder parce que j'avais sous les yeux un immense rocher de pierres qui borde cette île tout autour. Il forme néanmoins une cavité et un port capable de contenir tous les vaisseaux de la chrétienté ; mais l'entrée en est fort étroite. Il est certain qu'il y a plusieurs bas-fonds dans cette enceinte, mais la mer ne s'y meut pas plus que l'eau au fond d'un puits. »

Et maintenant, savants scrupuleux, spécialistes méticuleux de la science nautique et de la géographie, marins, cartographes, cosmographes et professeurs, tous gens de prose, vous pouvez pendant plus de quatre cents ans — et c'est ce que vous allez faire — vous pouvez, jusqu'à la fin des siècles, étudier, des semaines et des mois durant, sur place, la topographie des Lucayes, l'une après l'autre. Vous n'en trouverez pas une qui possède ce port grandiose, pas une qui soit entourée entièrement d'une immense — ni même d'une petite ceinture de récifs. San-Salvador est à jamais un des mystères de l'histoire. Pour célébrer dignement le quatrième centenaire de la découverte et se faire une publicité profitable, un journal de Chicago a fait ériger, en grande cérémonie, un monument commémoratif dans l'une des îles prise au hasard. Dix autres ont protesté, dont chacune avait des partisans en Europe et en Amérique. Elles n'ont pas plus de raisons les unes que les autres. San-Salvador n'existe que dans l'imagination de Colomb ; son nom n'a pu être inscrit sur les cartes. Les contemporains et la postérité sont bernés.

Après avoir ainsi créé sa première île, le poète

embrasse d'un regard la vaste étendue de l'Océan et écrit à la reine :

« Je vis bientôt une si grande étendue d'îles que j'étais fort embarrassé du choix de la première où j'irais. »

Les Lucayes sont au nombre d'une trentaine. L'amiral en embrasse cent d'un seul regard. Ce serait bien le diable si l'une d'elles n'était pas Cypango. Il trouvera, il créera Cypango, puisque son imagination et sa volonté l'exigent.

CHAPITRE V

Christophe Colomb découvre Antilia, l'homme de la nature et la poésie des terres tropicales.

Les caravelles appareillent, parcourent la mer aux îles innombrables et, partout où l'on débarque, l'amiral trouve à la fois des sujets d'émerveillement pour son imagination de poète et des motifs de déception pour ses âpres désirs d'homme d'affaires.

Le jour même où il a mis les pieds sur la terre inconnue de la pauvre Guanahani, Christophe Colomb a accompli la prodigieuse découverte que nul autre que lui, peut-être, n'aurait faite et par laquelle il jette parmi les hommes d'Europe, puis du monde entier, de nouveaux éléments de rêves, de déclamations philosophiques et sociales, de discorde et de révolution. Ce n'est pas de l'Amérique qu'il s'agit. Sans lui, la découverte aurait été faite par un autre : ce n'était plus qu'une question de quelques années, peut-être de quelques mois. Antilia était presque une obsession pour les Portugais qui avaient envoyé déjà plusieurs expéditions à sa recherche. Si Colomb avait échoué auprès des Rois Catholiques, Martin Alonso Pinzon aurait fait voile vers l'Occident avant la fin de cette même année 1492 et, à défaut de l'île fabuleuse, il aurait trouvé le

continent. N'est-ce qu'une supposition? Voici des faits certains. En 1497, Cabot qui, lui aussi, cherche Antilia, aborde au Nouveau Monde ; il est le découvreur de l'Amérique continentale où Colomb arrivera un an après lui. En 1500, Cabral, entraîné par des courants, découvre par hasard le Brésil. Mais ni Cabral, ni Cabot, ni Pinzon n'ont découvert l'homme de la nature. C'est la grande découverte de Colomb ; elle enthousiasmera immédiatement l'Espagne, puis tout l'Ancien Monde et, avant qu'un demi-siècle soit passé, elle fera couler des torrents de sang.

A vrai dire, les sauvages vertueux n'étaient pas tout à fait inconnus. Dans sa *Description de l'Afrique*, Brunetto Latini parle de peuplades chez qui la pureté des mœurs est si grande que « nul n'y peut manoir (rester) longuement si castité et foi et innocence n'est en lui ». Il y a des sauvages qui sont des gens bons, loyaux, riches de toutes vertus, dénués de tous vices et tous péchés, dans les récits de Marco Polo et de Mandeville ; et Christine de Pisan avait fait, à la suite de ce dernier, un voyage imaginaire :

> Je fus au pays de Brachine
> Où les gens sont bons par nature
> Et ne font pechié ne laidure.

Mais le type n'était pas encore popularisé et, surtout, nul n'avait songé à en tirer des doctrines religieuses et politiques, ni à mettre en évidence sa supériorité morale sur l'homme civilisé. Le mouvement commence avec Colomb.

Dès le début, il trouve les phrases qui vont impressionner ses contemporains :

« Hommes et femmes vont tout nus comme lorsqu'ils sortent du sein de leur mère. » Pendant quatre siècles on va s'extasier sur cette nudité, signe de la candeur originelle. N'oublions pas que des légendes du moyen âge, dont Colomb s'est nourri, plaçaient le paradis terrestre dans une des îles où il vient d'aborder et que le Découvreur est, et ne cessera d'être impressionné par la lecture du *Livre des merveilles* de Mandeville.

Les sauvages de Colomb sont très bien faits, ils ont de beaux corps, de jolies figures, des mouvements gracieux. Ils sont candides, naïfs, naturellement bons, toujours prêts à donner tout ce qu'ils possèdent. Les Espagnols leur offrent des grelots, des morceaux d'écuelles et de verre cassé ; ils répondent à ces politesses en donnant à leurs visiteurs ce qu'ils ont de plus précieux : les petits morceaux d'or qui leur pendent du nez, du coton et des perroquets. Ils ignorent l'usage du fer. « Ils ne portent pas d'armes et ne les connaissent pas, car je leur montrai des sabres et ils les prenaient par le tranchant et se coupaient par ignorance. » Leurs maisons, construites en forme de tente, sont bien balayées et bien propres. Leurs lits, des hamacs, « sont à peu près semblables à des filets de coton ». Ils n'appartiennent à aucune secte religieuse, ils n'ont aucun culte, mais ils sont si bons, si doux qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté.

On voit déjà l'une des conséquences qui seront tirées de ce tableau de mœurs paradisiaques : si, à l'état sauvage, l'homme est naturellement bon, s'il est un modèle de toutes les vertus, pourquoi

chercher à le convertir? pourquoi envoyer des missionnaires chez lui? Autre déduction : c'est la société qui pervertit l'homme.

Une ombre légère au tableau : l'homme de la nature à l'état parfait ne se rencontre pas dans toutes les îles. Il en est où les sauvages « sont plus alertes, mieux ajustés. Les femmes portent sur le devant du corps une petite pièce d'étoffe ». Dans d'autres, les femmes mariées portent « de petites braies de coton »; les filles n'ont rien; quelques-unes, à l'âge de dix-huit ans, ont des pudeurs de femmes mariées et portent aussi des braies. Ceux de l'île Fernandine, écrit Colomb, « sont plus civilisés et plus rusés parce que je vois qu'ils ont apporté à mon vaisseau du coton et d'autres petites choses pour le paiement desquelles ils savent beaucoup mieux marchander que les autres ». L'amiral n'aime pas les gens qui marchandent avec lui; il les traite de civilisés.

Ombre beaucoup plus lourde et qui risque de démolir la légende qu'il est en train d'édifier : quelques-uns de ces hommes qui ne savent pas ce que c'est qu'une arme portent au visage des traces de blessures : elles leur ont été faites par des sauvages d'îles voisines qui ont envahi la leur. Un peu plus tard, Colomb apprend que dans plusieurs des îles paradisiaques, il y a des guerriers féroces qui enlèvent les autres pour en faire des esclaves ou les tuent pour les manger. Les découvreurs auront affaire à ces cannibales; et ce sera une guerre terrible. Il ne suffit donc pas d'être un sauvage pour être paré de toutes les vertus d'un ange? L'objec-

tion n'arrête ni les poètes, ni les rêveurs, ni les doctrinaires. L'élan est donné ; rien ne le brisera.

A son retour du premier et du second voyage, Colomb expose et raconte ses souvenirs à Pierre Martyr d'Anghiera. Plus tard, son confident, le vrai dépositaire de sa pensée, sera Las Casas. Il y a une part de vérité dans les premiers récits de son Journal. Les indigènes de San-Salvador et de quelques autres petites îles sont vraiment des êtres inoffensifs qui ne savent pas se battre et se laissent asservir et manger sans faire un geste de résistance. Ils appartiennent à une race, physiquement déchue, débilitée par les maladies et vouée à une prompte disparition ; ces hommes de la nature sont des mourants. Colomb se garde bien de l'écrire. En Espagne, quand il cause avec ceux qui se feront ses chroniqueurs, il ne le dit pas non plus. Il fait le portrait moral du sauvage qui deviendra classique ; son imagination l'emporte dans un paradis terrestre qu'elle invente ; elle y entraîne ses auditeurs qui n'auront plus qu'à écrire ce qu'il leur a dit et ne s'en feront pas faute. Son chef-d'œuvre dans ce genre est le récit suivant qui fut recueilli par son fils et par Pierre Martyr :

« Un jour, dit ce dernier, que, sur le rivage, Colomb assistait à la messe, il vit venir à lui un octogénaire, homme respectable bien que sans vêtements, accompagné de beaucoup des siens. Ce vieillard, tant que la cérémonie ne fut pas terminée, y assista avec admiration. Il était tout yeux et tout oreilles. Puis il donna à l'amiral une corbeille qu'il tenait à la main, remplie de fruits indigènes.

Enfin, s'asseyant auprès de lui, il lui tint ce discours :

« — Toutes ces terres qui, jusqu'alors vous étaient inconnues, vous les avez parcourues, on nous l'a annoncé, et partout vous avez inspiré aux habitants une grande frayeur. Or, je vous avertis et vous préviens que les âmes, quand elles sortent du corps, suivent deux voies : il faut que vous le sachiez. La première est ténébreuse et repoussante ; elle est pour ceux qui sont les ennemis et les tyrans du genre humain. La seconde est agréable et charmante : elle est réservée à ceux qui dans leur vie ont aimé la paix et le repos d'autrui. Si donc vous êtes mortels et si vous vous souvenez que chacun n'aura que le sort qu'il mérite, vous ne ferez de tort à personne.

« L'amiral qui, grâce à son interprète indigène, comprenait ce discours et s'étonnait de rencontrer dans un homme un jugement aussi sain, lui répondit :

« — J'ai connaissance de ce que vous m'avez dit sur les différents chemins et les futures destinées des âmes à la sortie du corps. J'avais cru jusqu'alors que ces mystères n'étaient connus ni de vous ni de vos compatriotes, puisque vous vivez à l'état de nature. »

Colomb promet au vénérable indigène de ne combattre que les cannibales. Quant aux innocents, il les protégera et les honorera à cause de leurs vertus. Aussi, ni l'octogénaire ni aucun de ceux dont les intentions sont pures ne doivent éprouver des craintes.

Pierre Martyr apprend encore ceci de Colomb :

« Il est prouvé que chez eux la terre appartient à tout le monde, comme le soleil ou l'eau. Ils ne connaissent ni le mien, ni le tien, sources de tous les maux. Ils se contentent, en effet, de si peu que dans cette vaste région il reste toujours plus de champs à cultiver qu'on en a besoin. C'est l'âge d'or. Ni fossés, ni murs, ni haies pour enclore leurs domaines. Ils vivent dans des jardins ouverts à tous. Sans lois, sans codes, sans juges, ils agissent naturellement d'après l'équité. Ils estiment méchant et scélérat quiconque se plaît à faire du mal à son prochain. »

Pierre Martyr d'Anghiera, lettré, savant, épistolier spirituel, diplomate rusé, esprit de finesse, d'onctueuse ironie et de pénétration, Italien de la Renaissance, n'est pas dupe de Colomb ; il le fait entendre parfois à demi-mot ; il a une manière d'intercaler entre parenthèses dans la phrase un « à ce qu'il dit » qui signifie : « j'en doute. » Mais comment résister au plaisir de raconter une si charmante fable à son correspondant, le cardinal Ludovic d'Aragon, neveu du roi Ferdinand?

Ce récit de l'an 1493 nous transporte en pleine littérature sentimentale et politique du dix-huitième siècle. La phrase sur « les ennemis et les tyrans du genre humain » sera, exactement trois cents ans plus tard, sur les lèvres des conventionnels. Au « sans lois, sans codes, sans juges » de l'amiral, il n'y aura qu'à ajouter « sans Dieu » pour avoir la devise de l'anarchie. Fatalement, la poésie colombienne de l'homme de la nature conduit à tout cela. Elle déclanche le mouvement. Aussitôt, Las Casas l'accélère.

Celui-ci ne doute jamais ; il n'a ni finesse d'esprit ni ironie. Il a de l'imagination, mais c'est celle d'un doctrinaire buté, fanatique, chez qui l'amour du sauvage aura pour conséquence une haine farouche contre les découvreurs — à l'exception de Colomb — et contre les conquistadors, contre ses compatriotes, et fera de lui un des hommes les plus funestes de l'histoire d'Espagne. Il n'a pas les dons du poète qui rendent parfois Christophe Colomb aimable. Il pousse jusqu'à leur limite extrême les fantaisies de l'amiral et en fait des dogmes. Il en tire des conséquences logiques qui font de lui un précurseur des philosophes du dix-huitième siècle dont quelques-unes l'ont lu ; la principale est le droit des peuples sauvages à disposer d'eux-mêmes, droit d'autant plus sacré qu'ils sont moralement supérieurs. L'anthropophagie même n'ébranlera pas ses convictions : il en expliquera les causes fortuites, c'est-à-dire qu'il l'excusera.

Mais, étant bon chrétien et moine, il estime que, pour atteindre à la perfection, il manque aux sauvages la foi en Jésus-Christ. Donc, la conquête et la colonisation du Nouveau Monde doivent être une œuvre exclusivement pacifique.

La doctrine s'élargit, s'épanouit. Un mouvement inouï d' « antimilitarisme » et d' « anticolonialisme » se propage dans le monde intellectuel de l'Espagne, et l'on voit, en Amérique, des moines démagogues pénétrer dans les camps et menacer les soldats des flammes de l'enfer s'ils ne désertent pas : seuls peuvent pénétrer dans l'Éden qu'est le Nouveau Monde des religieux portant pour toute arme un

crucifix, et cela, même dans les parages de cet Éden peuplés de cannibales. Le pacifisme et l'évangélisme de Las Casas, poussés au paroxysme, mettent en péril l'œuvre des conquérants et des civilisateurs, après avoir ralenti le mouvement des découvertes, et suscitent des guerres civiles en Amérique.

Cependant, la légende paradisiaque de l'homme innocent et pur et sa littérature se répandent dans l'Europe entière. Le grand chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, invente son *Utopie*. Et Montaigne, s'inspirant du pasteur protestant Jean Léry, lequel s'était inspiré de Colomb, de Las Casas et de Pierre Martyr, écrit :

« Les bestes nous monstrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Brésil qu'ils ne mouraient que de vieillesse, on l'attribue à la sérénité et tranquillité de leur air ; je l'attribue plutost à la sérénité et tranquillité de leur âme déchargée de toute passion, pensée ou occupation tendue ou déplaisante ; comme gens qui passaient leur vie en une admirable simplicité et ignorance sans lettres et sans loy, sans roy, sans religion quelconque... »

« Sans religion » : la devise de l'anarchie est déjà complétée. L'idée fait un chemin rapide. « Sans lettres » : Rousseau se chargera du développement.

En attendant, l'enthousiasme pour les hommes de la nature est accompagné d'un regret : l'Europe n'en a point ! Mais n'en a-t-elle pas eu dans l'histoire de son passé? Qu'à cela ne tienne ! Pour donner une pâture aux âmes sensibles, un Espagnol en crée un, en 1529, du vivant de Las Casas et vingt-trois

ans après la mort de Colomb : le Paysan du Danube, épisode de l'histoire romaine, que Guevara introduit dans son *Horloge des princes* en le mettant dans la bouche de Marc-Aurèle. Cette légende a aussitôt un succès prodigieux. On la porte jusque sur les scènes de théâtre ; elle trouvera son expression littéraire parfaite dans une fable française. Certes, La Fontaine ne pensait pas à mal en écrivant :

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage ;
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.

L'humaniste Pierre Martyr ne pensait pas à mal, non plus. Ni l'un ni l'autre ne pouvait prévoir que la légende du Germain candide et pur donnerait naissance à celle de l'Allemand moderne doué des mêmes vertus. Or, sans Pierre Martyr et surtout sans Las Casas, chez qui Guevara a puisé directement — c'est-à-dire sans Christophe Colomb — le Paysan du Danube n'aurait pas été inventé.

En somme, Colomb, créateur de cet homme de la nature, est le premier anneau d'une longue chaîne dont les autres sont : Las Casas, Pierre Martyr d'Anghiera, Guevara, Thomas Morus, Fénelon, Jean-Jacques Rousseau, et les « philosophes » ses contemporains, Mme de Staël, Tolstoï.

On comprendra aisément pourquoi le nom de La Fontaine ne figure pas sur cette liste. Si celui de l'Italien diplomate et lettré s'y trouve, c'est parce qu'il a été le confident et l'interprète de Colomb et qu'il a écrit des formules qui seront celles de la Révolution et de l'anarchie.

* * *

En même temps que l'homme de la nature, Colomb découvre la poésie des terres tropicales. Du 15 au 20 octobre, il trouve des îles et en parcourt trois auxquelles il donne les noms de Santa Maria de la Concepcion, Fernandine et Isabelle ; elles sont plus grandes que San-Salvador, mais ne présentent guère plus de ressources : ni mines d'or, ni pierres précieuses ; les indigènes sont presque aussi pauvres que ceux qu'il a vus le premier jour, et, presque toujours, prennent la fuite en voyant les Espagnols. Pourtant, aux signes que lui ont faits ceux de la Fernandine il a cru comprendre que dans une autre île, l'Isabelle où il s'empresse d'aller, il y a un roi puissant qui tient toutes les îles voisines sous sa domination ; il porte des vêtements et est tout couvert d'or. A Isabelle, il attend tout un jour que le roi ou d'autres personnes lui apportent de l'or. Il ne voit que des sauvages qui lui offrent, comme ceux des jours antérieurs, des pelotes de coton et les petits ornements d'or — « si petits que ce n'est rien » — de leurs narines. Il n'y a ni mines d'or, ni aromates, ni pierres précieuses. Mais la nature est admirable ! C'est toujours une consola-

tion. Ses yeux ne peuvent se lasser de voir une verdure si belle. Il entonne des hymnes à la louange des parfums si délectables que, lorsqu'il côtoie le rivage, les arbres et les fleurs envoient à son odorat subtil. A Isabelle, il y a des troupes de perroquets si nombreux qu'ils obscurcissent l'air ; les oiseaux chantent dans les bois. « La diversité des arbres et des fruits dont ils sont chargés et les parfums dont l'air est embaumé, tous ces objets me remplissaient d'étonnement et d'admiration et semblaient devoir retenir dans ce séjour l'homme qui les a vus une fois... »

L'amiral ne se laisse pas retenir parce qu'il espère trouver une autre île plus belle encore et qui contiendra, en outre, les trésors qu'il a promis aux Rois Catholiques. Cette île est Cypango. Les indigènes qu'il interroge l'appellent Cuba et lui montrent dans quelle direction elle se trouve ; et ils lui disent qu'elle est très grande, qu'on y fait un commerce fort étendu et qu'il y a de l'or, des épiceries, de grands navires et des marchands.

Colomb débarqua à Cuba le 28 octobre. Cette fois, il était vraiment dans une très grande île et dans des paysages qui comptent parmi les plus merveilleux du monde. C'est le cas de ne pas se lasser d'admirer, et il ne s'en prive point. Malheureusement, ici, Las Casas résume :

« Le fleuve présentait sur ses bords et dans toute la longueur de son cours des arbres très beaux, très verts, très différents des nôtres, chargés de fleurs et de fruits variés, et sur lesquels on apercevait des oiseaux et de petits moineaux qui chantaient très agréablement. »

Le chant des petits moineaux suffit à l'arracher un moment à l'obsession de l'or. Et il y a tant d'autres merveilles ! « L'amiral dit que c'était grand plaisir de voir ces verdures, ces futaies, et il ajoute, en parlant du chant des oiseaux, qu'il ne pouvait s'en éloigner sans être tenté d'y revenir. Il dit aussi que cette île est la plus belle qu'aient jamais vue les yeux humains ; qu'elle est pleine de bons ports, de fleuves profonds, et qu'il paraissait que les eaux de la mer ne devaient jamais s'élever et s'étendre sur la plage parce que l'herbe, qui ne vient pas où la mer est houleuse, y croissait presque jusqu'au bord de l'eau.

« ...Les montagnes qu'il aperçut sont belles et hautes comme la Roche des Amoureux ; l'une d'elles est surmontée d'un monticule qui ressemble de loin à une belle mosquée.

« Il monta sur un monticule pour découvrir un peu le pays, mais il ne put rien voir à cause des grandes futaies qui étaient très fraîches et très odoriférantes, et c'est ce qui lui fait dire qu'il y a sans doute ici des plantes aromatiques. »

Il entra dans un port où une belle rivière avait son embouchure et parsemé de tant d'îles qu'il ne put les compter toutes : « Elles étaient assez grandes, très élevées et couvertes d'une multitude d'arbres de mille espèces différentes et d'une quantité infinie de palmiers. Il fut grandement émerveillé de voir tant d'îles si belles et si élevées, et il assure au roi et à la reine que les montagnes qu'il a vues depuis avant-hier sur ces côtes, et celles de ces îles sont telles qu'il ne croit pas qu'il y en ait

dans le monde de plus hautes ni d'aussi belles sous un ciel si pur, et dont le sommet soit plus dépouillé de brouillards et de neige... Quelques-unes de ces îles paraissent toucher au ciel et se terminer en pointe de diamant. Il semble que d'autres aient sur leur cime une grande hauteur pareille à une table... »

Las Casas, qui résume, n'arrive pas à supprimer dans sa prose la poésie tropicale de Colomb et il transcrit quelques-unes des belles images auxquelles la fantaisie du Découvreur se complaît : ce monticule qui ressemble à une mosquée, et cette île qui monte vers le ciel et se termine en pointe de diamant. Ces flâneries poétiques impatientent quelque peu le chroniqueur qui écrit : « Il s'arrêtait toujours plus qu'il ne voulait, entraîné par le désir de contempler et la jouissance d'admirer la beauté et la fraîcheur de ce pays, de quelque côté qu'il y pénétrât. »

Or Colomb n'oublie pas le côté pratique de son entreprise. La belle nature, dit-il, est celle d'où l'on peut retirer le plus de bénéfices : « Il est certain que là où sont des terres pareilles, il doit y avoir des choses profitables. » Mais en quels parages du monde se trouve-t-il exactement? Sa conception géographique veut que Cuba soit Cypango. Pourtant il hésite : et si c'était Cathay et le pays du Grand Khan? Ses idées s'embrouillent tellement que l'île de Cuba devient dans son esprit à la fois le Japon et le continent asiatique : « Je crois, écrit-il, que tous ces pays ne sont que des îles dont les habitants sont en guerre avec le Grand Khan qu'ils

appellent *Cavila;* ils donnent à son royaume le nom de *Bafan*... Il est certain que c'est là la terre ferme et que je suis ici (à Cuba) devant Zayto et Quinsay (en Chine), éloigné de cent lieues plus ou moins de l'une et de l'autre de ces deux cités, et ceci est bien démontré par la mer qui vient d'une autre manière qu'elle n'est venue jusqu'à présent... »

Ici, le chroniqueur apologiste encore plus impatienté par la géographie de Colomb que par sa poésie, ne peut s'empêcher d'écrire : « Je ne comprends pas ce baragouinage. »

Près du rivage, le Découvreur n'a vu que des sauvages guère moins misérables que ceux des autres îles. Où sont les princes d'Asie couverts d'or et de pierres précieuses, où sont les villes décrites par Marco Polo, où sont les maisons aux portes, aux parquets et aux toits d'or?

— Avez-vous lu Marco Polo? demande-t-il à Juan de la Cosa après avoir écrit la phrase sur Zayto et Quinsay dans son Journal.

— Non, monsieur, répond le cosmographe qui n'a aucun goût pour la fable.

— Si vous aviez lu la relation de ses voyages et celle du franciscain Odoric de Pordenone, vous sauriez que Quinsay est la plus grande cité qui soit en tout le monde. Elle est peuplée de plusieurs millions d'habitants. Ses maisons sont si grandes qu'il y a de quinze à vingt familles dans chacune. Elle a douze portes principales ; à côté de chacune commence une autre ville plus grande que Rome, de sorte qu'un homme peut marcher six ou sept jours dans des rues, entre des maisons, avant de

parvenir à la campagne. Quinsay est bâtie en bas terroir, entre mares, lacs et étangs, comme Venise. On y compte plus de douze mille ponts. Dans son territoire, il y a de l'aloès, de l'encens, du benjoin, du camphre, du girofle, du poivre, de la cannelle, du cubèbe, de la noix muscade, du gingembre, de la rhubarbe, des arbres qui portent de la farine, d'autres qui produisent du miel ou du vin. On n'a qu'à gratter la terre pour y trouver des diamants, des perles, des rubis, des saphirs et des émeraudes. A cause de l'abondance, tout y est d'un bon marché extraordinaire ; on y a, par exemple, quatre livres et sept onces de sucre pour un demi-gros italien.

— Grand dommage que nous ne soyons pas allés dans ce pays !

— Nous y sommes, fait le grand rêveur.

— Il n'y paraît guère !

— Oui, c'est ici même, tout près. Les merveilles sont dans l'intérieur du pays, à quelques journées de marche. Tout me le prouve, et principalement les courants de la mer. Les îles des Indes décrites par Odoric de Pordenone ne doivent pas être loin non plus. Le livre de ce moine, qui parcourut toutes les Indes, y compris celle du Prêtre Jean, il y a plus d'un siècle, n'a pas été imprimé, mais le Père Antonio de Marchena s'est procuré une copie des chapitres les plus intéressants. Écoutez la description de l'île de Fana que j'ai prise dans ce manuscrit.

Colomb ouvrit une boîte, en tira une liasse de papiers qu'il feuilleta ; et il lut :

« L'île de Fana a bien trois mille milles de tour.

Elle est très habitée et c'est une des meilleures qui soient en tout le monde. On y trouve les clous de girofle, les cubèbes, les noix muscades et plusieurs autres épices qui y croissent et toutes manières de vivres en très grande abondance, fors le vin. Le roi de cette île demeure en un palais merveilleux et très grand. Les escaliers sont d'or et d'argent, le pavement aussi. Dans ses parois sont sculptés des hommes à cheval, tout en or fin. Ces chevaliers ont autour de leur chef des cercles d'or comme les saints de nos églises. Les couvertures de ce palais sont toutes d'or pur. Brièvement, c'est le plus riche palais qui soit et le plus beau. En tout le monde, il n'a pas son pareil. »

Colomb remit le manuscrit dans sa boîte et conclut tranquillement :

— Nous verrons tout cela, s'il plaît à Dieu.

— S'il plaît à Dieu ! répéta Juan de la Cosa avec un sourire.

C'est ainsi que le visionnaire tournait le dos à la réalité et s'en consolait par des espérances que rien n'abattra. Le 2 novembre, il envoie à la recherche du Grand Khan pour qui les Rois Catholiques lui avaient remis, à tout hasard, une lettre, le juif Luis de Torres, interprète pour les langues orientales, l'Espagnol Rodrigo de Jérez et deux indigènes. Ils reviennent quatre jours après ; ils n'avaient trouvé ni la capitale du Grand Khan, ni aucune autre cité de moindre importance, mais seulement un village d'une cinquantaine de cabanes. « Ils dirent que les habitants les avaient reçus, selon leur habitude, avec la plus grande solennité, et que tous les

hommes et toutes les femmes étaient venus les voir ; qu'on les avait logés dans les meilleures maisons ; que les Indiens leur baisaient les pieds et les mains, qu'ils semblaient frappés d'admiration, et qu'ils leur faisaient comprendre qu'ils les croyaient descendus du ciel ; ils leur offraient en même temps à manger ce qu'ils avaient. » Des hommes de la nature comme les autres, quoi ! mais aucune des merveilles décrites par Marco Polo. C'est tout au plus si Luis de Torres et Rodrigo ont appris qu'en des parages qu'ils n'ont point visités l'île produit de la cannelle et du poivre ; mais ils n'en sont pas bien sûrs.

« Je me dépêche pour partir, écrit l'amiral, au nom de Dieu, pour le sud-est, où je vais chercher de l'or et des épiceries et découvrir des terres. »

Il va à la recherche d'une autre île qui, suivant les Indiens qui l'accompagnaient, s'appelait Babeque « et où, d'après leurs signes, les habitants ramassaient la nuit, sur la plage, de l'or, avec des chandelles allumées, et en faisaient ensuite des lingots avec un marteau ». Car, partout où il passe, il croit comprendre, aux signes que lui font les indigènes, qu'il n'y a pas d'or chez eux mais qu'on en trouve chez leurs voisins. Il croira même, à ces signes, qu'il existe une île « toute en or ».

A la date du 21 novembre, le résumé du Journal dit :

« Martin Alonso Pinzon avec la caravelle *Pinta*, qu'il commandait, se sépara ce jour-là des deux autres bâtiments, non seulement sans en avoir reçu l'ordre, mais même contre la volonté de l'amiral. Suivant ce dernier, Pinzon agit ainsi par avarice

et parce qu'il avait conçu l'espoir de trouver une grande quantité d'or, avec l'assistance d'un Indien que l'amiral avait fait embarquer à bord de la *Pinta*. Il partit ainsi sans attendre, sans être forcé de s'éloigner, mais seulement parce qu'il le voulut bien, et de propos délibéré. De plus, l'amiral dit ici : « Pinzon m'a dit et fait bien d'autres choses. »

Quelles choses? Colomb ne le dit pas. Jusqu'à cette date, Martin Alonso lui a rendu les plus grands services ; il est, en fait, le chef de l'expédition ; c'est grâce à lui qu'elle a pu partir, que les caravelles ont fait un bon voyage, que le mécontentement de l'équipage de la *Santa Maria* n'a pas dégénéré en une révolte qui aurait pu avoir pour conclusion l'abandon de l'entreprise ; c'est grâce à lui, grâce au conseil qu'il a donné à Colomb de prendre la route du sud qu'on a trouvé la terre. Mais l'amiral qui, les années suivantes, lorsque Pinzon ne sera plus auprès de lui, multipliera les erreurs et les fautes, l'orgueilleux Colomb a pris en haine le navigateur avisé qui le sauve et le conduit au but.

D'autre part, il ne sait trop si Pinzon l'a quitté pour aller faire des découvertes et amasser de l'or pour son propre compte, ou s'il vogue vers l'Espagne. Cette seconde perspective l'effraye : que dira Pinzon dans le rapport qu'il ne manquera pas de faire aux Rois Catholiques et que tous les officiers et hommes d'équipage ne feront que confirmer? L'amiral se sent écrasé d'avance et, à la fin de décembre, il songe à hâter son retour pour aller se défendre et prendre l'offensive contre Martin Alonso. A la date du 3 janvier le Journal donne cette page

singulière où l'on voit qu'étant privé de la présence du commandant de la *Pinta* il se considère comme seul — bien qu'il ait avec lui la *Niña* avec les deux tiers de l'équipage total, y compris les officiers — et a peur d'un accident.

« L'amiral ne put partir aujourd'hui, parce qu'il dit que, dans la nuit, trois des Indiens qu'il avait emmenés des premières îles et qui étaient restés à terre, vinrent lui annoncer que les autres Indiens et leurs femmes se rendraient à bord ce matin au lever du soleil. La mer étant agitée, la chaloupe ne put aller le prendre et il résolut de partir le lendemain avec la grâce de Dieu. Il dit que s'il avait eu avec lui la caravelle *Pinta*, il aurait été certainement recueillir un tonneau d'or, parce qu'il se hasarderait à côtoyer ces îles, ce qu'il n'osait pas faire étant seul, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident qui pût l'empêcher de retourner en Castille et de rendre compte de toutes ses découvertes au roi et à la reine. S'il était certain que la *Pinta* arrivât heureusement en Espagne avec ce Martin Alonso Pinzon, il prendrait encore ce parti, dit-il ; mais comme il ne savait pas de ses nouvelles et que Pinzon pourrait, d'ailleurs, tromper le roi et la reine par des mensonges, afin d'éviter le châtiment qu'il méritait par sa mauvaise action, en se séparant de lui sans permission, et en empêchant ainsi tout le bien qu'on pouvait se promettre de cette expédition, il fallait qu'il partît tout de suite pour la Castille, et il espérait que Notre-Seigneur favoriserait son voyage et qu'on pourrait remédier à tout. »

Trois jours après, on aperçoit la *Pinta* courant,

vent d'est en poupe, et arrivant sur le navire amiral. Comme on ne pouvait mouiller à l'endroit où on se trouvait, Colomb « rétrograda de dix lieues, et la *Pinta* le suivit ». Pinzon ne nourrissait donc pas des projets ténébreux. Il lui aurait été d'autant plus facile de s'enfuir que, des trois caravelles, la *Pinta* était la meilleure marcheuse et précédait, presque toujours, les deux autres. Donc, de l'aveu même de Colomb, la *Pinta* va au-devant du navire amiral, puis, comme celui-ci rétrograde, elle le suit pendant dix lieues. Lorsque les deux navires purent s'arrêter, Pinzon monta au bord du navire amiral « et s'excusa, dit le Journal, en disant qu'il s'était involontairement séparé de lui, et il en donna les raisons ; mais l'amiral dit qu'elles étaient toutes fausses... » Mais pourquoi Colomb, qui est en train de rédiger un réquisitoire contenant les plus graves des accusations contre Martin Alonso, qu'il qualifie de déserteur et de traître, ne donne-t-il pas et ne réfute-t-il pas ces raisons? « L'amiral dit qu'elles étaient toutes fausses, qu'il s'était écarté par entêtement et par cupidité, et qu'il ne connaissait pas les motifs qui l'avaient porté à en agir ainsi envers lui, pendant tout le voyage, avec tant d'orgueil et de grossièreté. Cependant l'amiral voulut bien dissimuler, afin de ne pas donner lieu aux tentatives de Satan qui cherchait à empêcher ce voyage ainsi qu'il l'avait fait dès le commencement. »

En effet, trois jours après le départ de Palos, la *Pinta* avait subi un grave accident. Colomb, dit le Journal, s'était vu en grand embarras parce qu'il ne pouvait la secourir sans se mettre lui-même en

danger ; « mais il avoue qu'il sentait son inquiétude diminuer un peu en pensant que Martin Alonso était un homme plein de courage et de ressources ». La *Pinta* fut radoubée le 9 août, « après beaucoup de travail et par les soins de l'amiral, de Martin Alonso et des autres ». En août Pinzon n'était donc pas un complice de Satan. Il ne l'est pas non plus quatre mois après, puisqu'il fait tous ses efforts pour rejoindre l'amiral et monter à son bord.

Colomb ne se plaint pas seulement de Martin Alonso ; il accuse aussi Vicente Yañez et des gens de l'équipage. C'est une habitude. Par la suite, dans ses déboires, ses échecs et ses malheurs qui n'auront pas d'autre cause que son impéritie et sa folle imagination, il s'en prendra à tout et à tous. Pour le moment, il accomplit « en mauvaise compagnie » le premier et le plus heureux de ses quatre voyages.

« L'amiral avait souffert en silence toutes ces choses pour mettre heureusement fin à son voyage ; il désirait, d'ailleurs, sortir de si mauvaise compagnie avec laquelle il fallait, dit-il, dissimuler, malgré son insubordination, au lieu de s'occuper du châtiment des coupables... Il ne veut plus avoir de nouveaux différends avec ce Martin Alonso jusqu'à ce que Leurs Altesses sachent des nouvelles de son voyage et de ce qu'il a fait. « Et ensuite, dit-il, je ne souffrirai pas les méfaits d'hommes sans délicatesse et sans vertu qui prétendent insolemment faire prévaloir leur volonté contre celui qui leur fit tant d'honneur. »

On peut se demander si de pareilles phrases et d'autres qui sont pires n'ont pas été inscrites dans

le Journal de bord après la mort de Martin Alonso Pinzon.

Un élément de plus vient d'être introduit dans la légende colombienne, mélodrame admirablement monté par celui qui en est le héros. Dans tout mélodrame, il y a un traître. Dans celui de Colomb, il y en a une multitude ; mais le grand traître, le traître satanique est Pinzon : un traître de tout repos car il mourra — châtié, écrira-t-on, par la Divine Providence — avant d'avoir pu présenter sa défense et il ne laissera pas un mot d'écrit, tandis que le héros composera des volumes. Il sera le traître qu'on livre, sur la scène, aux huées du public. Dans la pièce de Lope de Vega, c'est Martin Alonso qui excite les marins et leur propose d'assassiner Colomb, contre lequel il crie ces insultes et ces menaces :

« Maudites soient, mathématicien imposteur, tes mappemondes qui, avec ton compas, te servent à couvrir tes mauvais desseins ! Nous allons voir par quels diaboliques stratagèmes tu échapperas à notre juste fureur. Tu auras le sort de Jonas ; et comme celui qui, le premier, imagina les courses de taureaux, tu périras de ta propre invention. Allons, amis, saisissons-le ! »

* * *

Après avoir quitté l'amiral, Pinzon a découvert une île, que les indigènes appellent Haïti, qui paraît aussi étendue que celle de Cuba et lui dispute la palme pour la douceur de son climat, la beauté de

son ciel, de ses eaux, de ses montagnes, et la splendeur de sa végétation. Colomb, qui n'y parvint qu'après lui, l'appela l'île Espagnole (Española ou Hispaniola). Or, Haïti n'est autre que la fabuleuse Antilia ; par la configuration de ses côtes, elle répond mieux que l'autre grande Antille à l'idée qu'on se faisait de l'île des Sept-Cités. Colomb a atteint son but ; il a découvert ce qu'il voulait découvrir. Mais il ne le sait pas. Il a donné à l'archipel le nom le plus vague de l'époque : les Indes, parce qu'il ne sait pas exactement où il se trouve, et c'est plus tard que d'autres reprendront le nom d'*Antilles* qui est resté.

Auparavant, pendant plus de deux semaines, il navigua le long de la côte de Cuba, puis parmi de petites îles et débarqua dans quelques-unes. Des indigènes lui parlent d'une île qu'ils nomment Bohio, et qui est Haïti, et il croit comprendre à leurs signes qu'elle est habitée par des cannibales.

« Ils disaient que les anthropophages n'avaient qu'un œil et une figure de chien, et l'amiral croyait qu'ils mentaient et que ces prétendus cannibales devaient être des sujets du Grand Khan qui venaient prendre les insulaires pour les réduire en captivité. »

Ce ne sont pas les indigènes des Antilles — dont il n'entend pas le langage — qui lui ont parlé des hommes à tête de chien ; ce sont Marco Polo, Mandeville et Odoric de Pordenone. Il n'a pas perdu l'espoir de rencontrer le fastueux empereur asiatique. Et il est tout près d'Antilia !

Il continue de s'extasier devant des lieux enchanteurs, desquels, dit-il, il éprouve toute sorte de peines

à s'arracher : « Il disait aux hommes qui l'accompagnaient que, pour faire au roi et à la reine le récit de ce qu'ils voyaient, mille langues ne suffiraient pas plus pour le raconter que sa main pour l'écrire, car il lui semblait qu'il se trouvait au milieu d'illusions et de prestiges. Il exprimait le désir que beaucoup d'autres personnes prudentes et de considération vissent toutes ces merveilles sur lesquelles il est certain, dit-il, qu'elles porteraient un jugement aussi avantageux que lui. »

Colomb débarqua à Hispaniola le 6 décembre. L'île lui parut très grande et il reconnut aussitôt qu'elle était toute cultivée et couverte de plaines, « les plus belles du monde et presque semblables aux terres de Castille sur lesquelles elles l'emportent encore ». Il envoya en avant quelques-uns de ses hommes qui, à leur retour, dirent qu'ils n'avaient trouvé ni maisons ni habitants ; seulement quelques cabanes. Nouvelles déceptions que la poésie de la nature ne suffit pas à effacer !

Poursuivant l'exploration vers les montagnes, les découvreurs aperçurent des troupes d'Indiens qui s'enfuirent en les voyant. Le lendemain ils arrivèrent dans une vallée où se trouvait un bourg de mille maisons dispersées, dont les habitants, qui les prirent pour des êtres surnaturels descendus du ciel, leur offrirent à manger. Le même jour, l'amiral reprit la mer et navigua entre Hispaniola et l'île de la Tortue. Un vieil indigène, monté sur un canot, suivait son navire malgré la tempête qui s'était élevée. Colomb le recueillit à son bord et le ramena à Hispaniola. Une foule d'Indiens ins-

truits de cette aventure accoururent sur la plage, entourèrent les Espagnols qui apprirent d'eux qu'il y avait beaucoup d'or dans d'autres îles, du côté du levant ; il y en avait plus dans l'île de la Tortue que dans Hispaniola. Mais l'amiral dit qu'il n'y a de mines d'or ni dans l'une ni dans l'autre. Ce n'est donc, en somme, qu'une île comme les autres : « Le sol est si fertile que les habitants n'ont pas besoin de beaucoup travailler la terre pour la faire produire ce qui est nécessaire à leur nourriture, et moins encore pour ce qui serait nécessaire à leur habillement, puisqu'ils vont tout nus. »

Quelle monotonie et quelle pitié ! Si encore il y avait un roi avec qui on puisse s'aboucher ! A peine Colomb a-t-il formulé ce désir que, son imagination aidant, il est exaucé. Il remarque sur la plage un jeune homme de vingt et un ans au plus que les autres indigènes traitent avec déférence et respect : un des nombreux caciques à l'autorité desquels sont soumises les peuplades de l'île. Cela ne suffit pas à Colomb ; il en fait un roi, mieux encore : le roi, l'unique roi d'Hispaniola, et il lui improvise une cour. Le roi s'appelle Guacanagari.

Des personnages âgés qui sont auprès de lui, l'un est son gouverneur, les autres ses conseillers ; puis viennent les officiers et les dames de la Cour. Mais ce n'est pas une Cour pervertie comme celles des pays civilisés : « Ce roi et tous les officiers de sa suite, ainsi que tous les autres Indiens, allaient nus comme leurs mères les avaient mis au monde. Les femmes n'étaient pas plus couvertes, et n'en montraient ni plus d'embarras ni plus de honte.

C'étaient les plus beaux hommes et les plus belles femmes que les chrétiens eussent trouvés jusque-là. » Le roi se rendit à bord du navire de l'amiral « qui le reçut avec les honneurs dus à son rang ».

Cette rencontre inopinée ne suffit pas. Il en faut une autre qui, ayant été préparée, permettra à l'amiral de faire admirer aux Rois Catholiques le cérémonial des hommes de la nature qui ont un roi. Quelques jours après, le roi, porté sur un palanquin soutenu par quatre hommes, arrive avec une suite de deux cents personnes à l'heure où l'amiral était à dîner sous le château de son bâtiment. Enfin, la monotonie de l'existence dans l'archipel est rompue, et Colomb introduit dans son Journal, pour son plaisir et celui de la reine, une nouveauté somptueuse :

« Vos Altesses seraient sans doute satisfaites de la pompe de leur cortège et du respect que tout le monde leur témoigne, quoiqu'ils aillent entièrement nus. Au moment où le roi entra dans le bâtiment, il me trouva à table sous le château de la poupe. Il vint droit à moi, s'assit à mes côtés, et il ne me permit pas de me déranger, ni de me lever de table avant que j'eusse terminé mon repas. Présumant qu'il aurait du plaisir à goûter de nos viandes, j'ordonnai qu'on lui en servît tout de suite. Lorsqu'il entra sous le château, il fit un signe de la main pour que tous ses gens restassent en dehors ; ils s'empressèrent d'obéir à cet ordre, qu'ils exécutèrent avec les plus grandes marques de respect, et ils allèrent tous s'asseoir sur le pont, à l'exception de deux hommes d'un âge mûr que je jugeai être,

l'un son conseiller, et l'autre son précepteur, et qui vinrent s'asseoir à ses pieds. Le roi ne prenait de toutes les viandes que je lui présentais que ce qui était nécessaire pour me faire honnêteté et les goûter ; il les envoyait ensuite à ses gens qui en mangeaient tous. Il en fit autant des boissons : il se contentait d'en mouiller ses lèvres, et il les donnait ensuite à ses gens. Il faisait tout cela avec un air de dignité bien remarquable ; il parlait peu ; le petit nombre de paroles qu'il proférait étaient, autant que je pouvais le comprendre, toutes bien judicieuses et bien réfléchies. Les deux personnages qui étaient à ses pieds examinaient le mouvement de ses lèvres, parlaient pour lui, s'entretenaient aussi avec lui, et toujours avec le plus grand respect. Le repas terminé, un écuyer apporta une ceinture en tout semblable, pour la forme, à celles dont on se sert en Castille, excepté que le travail n'en est pas le même. Le roi la prit et me la remit, ainsi que deux morceaux d'or ouvré, qui étaient très minces : je crois qu'ils recueillent très peu de ce métal, quoiqu'ils soient si voisins des lieux qui le produisent et dans lesquels il se trouve en si grande abondance... »

En si grande abondance ! Partout où il passe, la réponse à ses questions sur les mines d'or est la même : « Ici, lui disent les hommes de la nature, nous trouvons dans le sable des rivières à peine assez d'or pour faire quelques petits colifichets. Les mines d'or, les rois couverts d'or sont là-bas, pas très loin. » Ou, du moins, c'est ainsi que l'amiral interprète leurs signes. On le renvoie du nord au sud et

de l'est à l'ouest. Enfin, il rencontre un roi, mais c'est un parfait homme de la nature : tout nu. Il lui fait des cadeaux : une chemise, des souliers, des grains d'ambre et une fiole d'eau de fleur d'oranger. Il lui montre les portraits des Rois Catholiques, de très grands rois, dit-il, qui gouvernent la plus grande partie du monde. Ces souverains, dit le roi d'Hispaniola en se tournant vers son précepteur et son conseiller, doivent être vraiment de bien grands seigneurs, puisqu'ils ont pu envoyer leur amiral de si loin, du ciel !

L'amiral poursuit son exploration des côtes d'Hispaniola et des autres îles de l'archipel ; on vient de lui dire qu'il en existe une qui contient plus d'or que de terre. Il faudra bien la trouver ! Il ne la trouve point. Ses rapports avec les indigènes et les cadeaux échangés sont toujours les mêmes. Il essaye de se consoler en contemplant les merveilles de la création et les hommes de la nature que sont les habitants d'Hispaniola, bien qu'ils aient un roi, des caciques, des seigneurs, des juges et qu'ils obéissent à des lois : « Tous sont d'un commerce singulièrement affable et tendre, écrit-il... Les bourgades et les maisons sont fort jolies, et ils sont gouvernés par des seigneurs ou des juges auxquels ils obéissent que c'est merveille ; et tous ces seigneurs parlent peu, et ils ont des mœurs très pures... »

Dans la nuit du 25 décembre, comme il faisait calme, le marin qui tenait le gouvernail crut pouvoir aller dormir et confier la barre à un novice, ce qui était interdit par le règlement. Tous les autres

hommes d'équipage, les officiers et l'amiral étaient couchés. Conduite par une main inexperte, la *Santa Maria* alla s'échouer sur un banc de sable, d'une manière si malheureuse qu'il fut impossible de la remettre à flot. Là-dessus, Colomb accuse, comme il fait toujours lorsqu'un malheur arrive, que ce soit ou non par sa faute. Il accuse Juan de la Cosa — un des héros les plus admirables de l'épopée des découvertes — et les hommes d'équipage d'avoir refusé de jeter une ancre au large afin de remettre le navire à flot, ainsi que l'amiral le leur avait commandé, ce qui eût sauvé le bâtiment. Il les accuse d'avoir pris la fuite sans même sauver les vivres. Il a dit et il répétera par écrit que la *Santa Maria*, la *Niña* et la *Pinta* étaient de solides navires en excellent état de navigabilité. Maintenant, dans sa rage d'accuser, il écrit le contraire : « Le vaisseau était très lourd et peu propre aux découvertes, ce qu'il attribue à ceux de Palos qui ne tinrent pas la promesse qu'ils avaient faite au roi et à la reine, de fournir des bâtiments convenables pour une semblable expédition. » L'amiral trouve trois causes au malheur qui l'atteint : mauvais état du navire ; trahison de l'équipage ; lâcheté. C'est trop : une seule aurait suffi si elle avait été bonne.

Mais les hommes de la nature viennent vite le consoler de tant de scélératesse. Leur roi, homme sensible, qui a pleuré en apprenant l'accident, « lui envoya aussitôt tous ses sujets avec de très grands canots pour décharger le vaisseau ; cela se fit avec beaucoup de célérité, par suite du zèle et des bonnes dispositions que le prince y apporta ».

Cette opposition, qu'il crée, entre son équipage de malfaiteurs et les sauvages sensibles et serviables, lui donne l'occasion d'écrire un nouveau couplet pour la légende de l'homme de la nature :

« Le roi et tout le peuple ne cessaient de verser des larmes. Ce sont des gens aimants et sans cupidité, et tellement bons à tout que je certifie à Vos Altesses que je ne crois pas qu'il y ait dans le monde entier de meilleures personnes ni un meilleur pays. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes ; ils ont une manière de parler la plus douce et la plus affable du monde, toujours avec un sourire aimable. Hommes et femmes sont nus comme leurs mères les ont mis au monde ; mais Vos Altesses peuvent croire qu'ils ont d'excellentes mœurs. »

Mais pourquoi a-t-il donné des souliers, une chemise et des gants au roi qui s'en est paré aussitôt? N'a-t-il pas craint de le pervertir?

L'amiral se trouve dans une situation critique : deux navires sur trois sont perdus pour lui, la *Santa Maria* échouée, et la *Pinta* qu'il croit en route pour l'Espagne. Rapprochant les deux événements, il crie de plus en plus à la conspiration et à la trahison comme s'il était possible que Juan de la Cosa eût fait anéantir un des plus beaux navires de l'Espagne dont il était le principal propriétaire — et qui n'était pas couvert par une assurance — comme si les six Pinzon qui avaient engagé dans l'affaire une partie de leur fortune, et si les autres officiers et les marins eussent voulu, pour ruiner l'entreprise de Colomb, se ruiner eux-mêmes et risquer de ne plus pouvoir retourner chez eux !

L'amiral est plus décidé que jamais à rentrer en Espagne avec la *Niña* pour rendre compte aux Rois Catholiques de ses découvertes et leur demander d'organiser une nouvelle expédition afin de poursuivre ses explorations dans des conditions meilleures et d'arriver jusqu'à la capitale et à la cour du Grand Khan.

Il décide aussi de construire « une tour et un fort bien solides » avec les bois de la *Santa Maria* et d'y laisser une quarantaine d'hommes de l'équipage et du personnel civil qui, en attendant qu'il revienne avec les nouveaux navires que Leurs Altesses ne manqueront pas de lui donner, continueront d'explorer Hispaniola.

— Oh ! dit-il, si nous édifions cette tour et ce fort, ce n'est pas pour prendre des précautions contre une attaque des indigènes. Cela ne peut même pas leur venir à la pensée. Ce sont des gens très doux, leur roi est le plus vertueux des hommes. Ils sont tout nus, sans armes et d'une timidité insurmontable. Dix Espagnols suffiraient à mettre en fuite trente mille de ces gens. Pourtant il est nécessaire de construire la tour et le fort afin que les Indiens connaissent ce que les sujets des Rois Catholiques peuvent faire et afin qu'ils obéissent avec crainte et amour.

Il donne à ce fort en bois le nom de Nativité et en confie la commandement à Diego de Arana. Il abandonnera donc, dans cette île lointaine une partie de ses marins et de ses fonctionnaires. Il les remet à l'amitié fraternelle des hommes de la nature. Mais ceux-ci sont-ils aussi inoffensifs qu'il le croit,

ou le dit? Et les autres, ceux des régions encore inexplorées de l'île qu'il estime plus grande que le Portugal? En tout cas, il est certain que les quarante Espagnols ne pourraient mettre en fuite une troupe de ces guerriers féroces, les cannibales, qui ne sont pas loin, et de l'existence desquels Colomb ne doute pas, car partout où il passe on se plaint d'eux et on les redoute. Il pouvait laisser une petite garnison dans une « forteresse » en planches, au bord de la mer, mais à la condition qu'il y eût dans le port un navire qui servît de refuge en cas de péril. L'amiral ne songe pas à cela, ou, s'il y songe, il passe outre. La garantie du jeune roi vertueux lui suffit.

L'année suivante, à son retour à Hispaniola, il trouvera la forteresse démolie. Les compagnons de son premier voyage auront été massacrés par les gens vertueux et doux. C'est le premier sacrifice sanglant à l'Utopie.

L'amiral persista dans sa résolution après avoir retrouvé la *Pinta*. Il persista encore après avoir appris, par sa propre expérience, que les Indiens n'étaient pas tous des hommes inoffensifs et sans armes. « Le dimanche treizième de janvier, écrit Fernand Colomb résumant le Journal de son père, l'amiral étant au cap d'Amour, au golfe de Samana près de l'île Espagnole, envoya à terre quelques-uns de ses gens; ils trouvèrent sur la plage des hommes d'un regard féroce, portant un arc et des flèches et témoignant à leur mine qu'ils étaient prêts à se battre... Nos gens les approchèrent et achetèrent de leurs armes par le commandement de l'amiral. Quand les Indiens leur en eurent vendu,

non seulement ils refusèrent de les livrer, mais reprenant leur furie coururent à leurs cabanes quérir des cordes pour les lier et les mener en prison. Nos soldats, qui n'étaient que sept, les attendirent et, les voyant venir en désordre, ils les repoussèrent vigoureusement et les mirent en fuite... »

Ce « combat » et cette « victoire » réjouissent Colomb. Les Espagnols qu'il laisse à Hispaniola n'ont rien à craindre, dit-il. On n'osera pas les attaquer, car la nouvelle va se répandre dans tout l'archipel que sept de ses hommes ont battu six cents Indiens. Il avait donc envisagé la possibilité d'une attaque et cet incident suffit à le rassurer ! Or ces Indiens ne sont pas de la race redoutable des Caribes anthropophages.

Cependant, Colomb continue d'admirer les merveilles et les curiosités de la terre et des eaux. Le 8 janvier, il a vu des sirènes. « L'amiral dit qu'en allant à la Rivière d'Or il avait vu trois sirènes qui s'élevèrent beaucoup au-dessus de l'eau de la mer, mais qu'elles n'étaient pas aussi belles qu'on les représente, et qu'il leur avait trouvé presque les traits d'un homme ; il ajoute qu'il en avait vu autrefois en Guinée sur la côte de Malaguette. »

Bientôt il n'a plus l'esprit ni les sens à la poésie. Il veut retourner en Castille le plus vite possible. Il a retrouvé Martin Alonso Pinzon dans des circonstances telles que les soupçons de trahison et de désertion conçus contre lui sont dissipés. Mais non ! la présence de celui à qui il doit tant lui est de plus en plus odieuse.

Il étend de nouveau sa colère et ses accusations

aux autres officiers et aux hommes d'équipage :

« Les frères Martin Alonso Pinzon et Vicente Yañez, placés par lui sur les deux caravelles en qualité de capitaines, et plusieurs de ses gens qui s'étaient rangés de leur côté par orgueil et par cupidité, dans la persuasion que tout devait être pour eux, oubliant l'honneur que l'amiral leur avait fait, avaient non seulement refusé d'obéir à ses ordres et ne les exécutaient plus, mais ils faisaient et disaient contre lui des choses inconvenantes. »

Son intention, écrit-il encore, était de venir à toutes voiles apporter à Leurs Altesses des nouvelles de son voyage, et « se séparer de la mauvaise compagnie des bandits au milieu desquels il se trouvait ».

Et ce n'est pas encore assez ! On lit les lignes suivantes dans le Journal à la date du 14 janvier 1493 :

« L'amiral espérait que Notre-Seigneur, qui l'avait amené, daignerait le ramener dans sa bonté et sa miséricorde, car sa divine Majesté n'ignorait pas combien de contrariétés et de désagréments il eut à essuyer avant d'être expédié de Castille, où personne ne lui fut favorable, à l'exception de Dieu, parce qu'il connaissait son cœur, et, après Dieu, de Leurs Altesses, tout le reste lui ayant été contraire sans aucune raison. Il ajoute : « Et ils ont été cause que la couronne royale de Vos Altesses ne possède pas cent millions de revenus de plus qu'elle n'a depuis que je suis à leur service, c'est-à-dire depuis sept ans, qui seront accomplis le 20 du présent mois de janvier, sans compter l'accroissement

et les augmentations de toute espèce auxquels ils auraient donné lieu, et tout ce qu'ils auraient produit depuis lors ; mais le Dieu tout-puissant remédiera à tout. »

De nouveaux éléments, les principaux, viennent d'enrichir la légende colombienne. L'amiral est entouré de bandits. Les patriciens de l'art de la mer qui, devenant des chefs, seront au nombre des héros les plus admirables de la découverte, sont des bandits. Les marins espagnols, collaborateurs volontaires de ces chefs et des autres, travailleurs anonymes, sans gloire, mais non moins admirables, car sans leur courage et leurs qualités d'endurance la découverte eût été impossible, — ces marins sont des bandits. Les fonctionnaires civils de l'expédition qui, par devoir et pour obéir à leur reine, ont renoncé à l'existence douce, paisible, sans périls qu'ils menaient dans les villes de Castille et d'Andalousie, — ces fonctionnaires sont des bandits. La légende est lancée. Elle va faire rapidement son chemin, et l'Histoire que Christophe Colomb, son fils et Las Casas préparent traitera de bandits tous les découvreurs, à l'exception de Colomb, et tous les conquistadors. Enfin, cette Histoire, à laquelle des Espagnols aveuglés ont collaboré, vouera toute l'Espagne « sanguinaire » au mépris de l'Humanité civilisée.

Et cela, parce que l'amiral n'a pas découvert ce qu'il cherchait et qu'il avait promis : il devait rentrer avec des monceaux d'or et il retourne, des Antilles, les mains vides. Son ambition et son orgueil démesurés sont déçus ; il ne faut pas que

ce soit par sa faute, mais par celle des autres, et il trouve cette explication fantastique : si on l'avait écouté sept ans plutôt, il aurait procuré plus de cent millions de revenus au Trésor royal. A qui la faute? Au royaume de Castille, « où personne ne lui fut favorable » ! Jamais, au contraire, un étranger inconnu n'a été si bien accueilli. Mais non, il nie tout, il maudit tout le monde, y compris ce généreux duc de Medina-Celi dont il a été l'hôte pendant deux ans, et le Père Antonio de Marchena. Dans un autre document il dira que, seul, ce dernier lui fut secourable. Mais lorsqu'il prend le chemin du retour, il n'y a au monde que quatre personnes dont il ne se plaigne pas : Dieu, lui-même et Leurs Altesses auprès desquelles il va se proclamer l'Ambassadeur de Dieu.

CHAPITRE VI

Parti pour Antilia, Colombre vient des Indes, organise sa publicité et prépare un nouveau voyage.

Christophe Colomb est décidé à retourner en Castille pour y préparer une nouvelle expédition avec un plus grand nombre de navires et de meilleurs équipages. Mais pendant la première quinzaine de janvier 1493, il hésite encore. A défaut de la capitale du Grand Khan, de l'île toute en or et de celle où il y a plus d'or que de terre, il voudrait voir, du moins, — pour rien, pour l'amour du pittoresque et de la poésie, — une autre île dont les hommes de la nature lui ont parlé par signes : elle est habitée seulement par des femmes guerrières qui, une fois l'an, reçoivent la visite de jeunes mâles des pays voisins. On lui avait parlé précédemment d'une autre habitée par des anthropophages qui n'ont qu'un œil. Et il avait vu des sirènes. Des sirènes, des amazones, des cyclopes ! L'imagination de l'amiral vagabonde des merveilles de Marco Polo et de Mandeville à celles du monde de l'*Odyssée*. Ne les trouvant pas, il donne enfin, le 16 janvier, l'ordre de cingler droit vers l'Europe.

De cette date jusqu'au 10 février où il essuiera une terrible tempête près des Açores, le voyage se

fait sans incident : quatre semaines de calme et de loisirs favorables aux méditations et aux calculs de l'homme de négoce que ne sollicitent plus la beauté des paysages tropicaux ni les rêveries mythologiques. Mais il ne congédie pas son imagination ; il a besoin, plus que jamais, de s'attacher fortement à elle pour l'examen auquel il se livre et le plan qu'il prépare.

Au point de vue pratique et commercial, qui était l'unique fin de son voyage, que rapporte-t-il? Une ou deux poignées d'or de rivière — une misère pour qui avait promis une cargaison de pépites, de perles et d'objets précieux ; il rapporte la peau d'un gros lézard à la capture duquel il a présidé et qu'il appelle serpent, des peaux d'oiseaux, des poissons salés, des échantillons de coton brut et filé, des fruits secs, des herbes dont il croit, sans en être bien sûr, que ce sont des épices, et qui n'en sont pas. Comment oser espérer que les Rois Catholiques déçus vont lui donner la grande flotte et les mille marins qu'il veut leur demander pour retourner aux îles d'où il revient sans même avoir gagné les frais du voyage ! Il a bien laissé à Hispaniola une bonne partie de ses gens aux tendres soins du roi Guacanagari ; il faudra aller les prendre pour les ramener en Espagne, car ils ne sont pas outillés pour construire une caravelle. En somme, l'amiral les y a laissés en otage. Mais si un autre que lui était chargé d'aller les retrouver? Il sent un frisson de froid le traverser ; mais il se ressaisit vite :

— J'entends d'ici la trompette de la Renommée qui t'appelle ! lui crie son Imagination.

— Qu'est ceci, Imagination? Ne m'abuses-tu pas?

Non, elle ne l'abuse pas. Elle lui dit qu'un homme comme lui arrive toujours à ses fins quand il procède par affirmations catégoriques et répétées dix fois, cent fois, mille fois s'il le faut. Elle lui dit que si le don de la poésie lui a été donné, c'est pour qu'il puisse créer dans le cœur et l'esprit des autres une foi et un enthousiasme égaux aux siens. Elle lui dit qu'avec une publicité bien organisée et habilement conduite on fait croire tout ce qu'on veut aux princes et aux peuples. Il a déjà pensé à cette publicité : il emmène en Castille cent perroquets et dix hommes de la nature, non point tout nus comme leurs mères les mirent au monde, — la pudeur des gens civilisés ne le permettrait pas, — mais les reins entourés d'une étoffe et le chef coiffé de plumes. Il est sûr que ces tableaux vivants produiront un effet extraordinaire. Et il ne se trompe pas.

Puisqu'il suffit d'affirmer, il affirmera donc qu'il revient en triomphateur, que Dieu l'a exaucé, a rempli tous ses désirs, a opéré des merveilles en sa faveur, et l'a soutenu seul contre tous, c'est-à-dire contre un équipage de bandits poussés par Satan. De l'or? Il y en a des mines d'une richesse inouïe à Hispaniola et à Cuba. Des épices? Il n'y a qu'à se baisser pour en cueillir des brassées sur toute l'étendue des centaines d'îles dont il a commencé l'exploration. Il importe que tout cela se sache avant même qu'il paraisse devant le roi et la reine, afin que sa poignée d'or et son paquet de

mauvaises plantes ne fassent pas une impression désastreuse ; il importe que tout le monde s'apprête à le fêter comme un messie. A qui s'adresser? Aucune hésitation : aux juifs, aux tout-puissants *marranos* auxquels il doit déjà tant. A bord, il écrit donc une longue lettre à Gabriel Sanchez, trésorier de la Couronne, et une autre à Luis de Santangel, accompagnée d'une copie de la première. Les deux plis seront envoyés dès son débarquement aux destinataires, qui ne manqueront pas de les communiquer aux souverains ; et il attendra les réponses pour se présenter à la Cour. Il écrit donc :

« Monsieur, sachant le plaisir que vous causera la grande victoire que Notre-Seigneur m'a donnée dans mon voyage, je vous écris cette lettre par laquelle vous apprendrez comment, en trente-trois jours, j'ai passé aux Indes avec la flotte que les illustrissimes roi et reine, nos souverains, me donnèrent.

« J'y ai trouvé un grand nombre d'îles peuplées d'innombrables habitants. J'ai pris possession de toutes pour Leurs Altesses avec proclamation et bannière royale déployée, sans rencontrer d'opposition. »

Il y a de tout dans cette lettre, même de la poésie, bien que ce soit le dernier des soucis des deux *marranos*. « Le rossignol et d'autres petits oiseaux de mille espèces chantaient au mois de novembre quand j'arrivai... » Mais voici la partie substantielle :

« Leurs Altesses peuvent voir que je leur donnerai tout l'or dont elles auront besoin, et avec peu d'aide de leur part, ainsi que des épices, du coton

et du mastic : ce dernier article n'ayant pas encore été trouvé ailleurs qu'en Grèce et dans l'île de Chio, la Seigneurie de Gênes le vend au prix qu'elle veut. De même de l'aloès, et autant d'esclaves idolâtres qu'on commandera d'en expédier.

« Je crois avoir trouvé de la rhubarbe, de la cannelle, et les gens que j'ai laissés là-bas trouveront mille autres produits, car moi je ne me suis arrêté nulle part tant que le vent me permettait de naviguer, excepté à la ville de Nativité où j'ai tout laissé bien assuré et réglé ». Nativité, dit-il, est une « grande ville » indigène dont il a pris possession : elle est située « dans un lieu le plus convenable et le meilleur pour l'exploitation des mines d'or et pour le commerce, avec la terre ferme, soit celle qui est située de ce côté, soit celle qui l'est de l'autre et où se trouvent les États du Grand Khan ».

Or, cette ville n'existe pas ; il n'y a pas une seule ville, grande ou petite, dans les îles qu il a visitées ; il n'y a vu que de misérables hameaux de cabanes et de huttes. Mais il a besoin d'une capitale à proximité de mines d'or et qui soit le centre du commerce qu'il compte établir avec le pays du Grand Khan asiatique qui n'est pas loin et avec lequel il est sûr d'entrer en relations au cours de son second voyage. C'est pourquoi son imagination invente la grande ville et les mines qui l'avoisinent. La Nativité n'est qu'un bâtiment en bois construit pour abriter les Espagnols laissés à Haïti.

Enfin, dans ses îles, il n'y a pas plus de mastic, de cannelle, de rhubarbe et d'aloès que de grandes villes. Mais il y a un produit qui peut donner lieu

à un commerce d'exportation considérable et rémunérateur : la chair humaine. Colomb n'a pas osé le dire dans son volumineux Journal, mais il l'écrit dans sa lettre aux deux *marranos :* il expédiera autant d'esclaves qu'on lui en demandera ! Et, dans la même lettre, il y a une page d'apologie de ces Indiens « si naïfs et si généreux ». Deux idées, deux sentiments en opposition violente : l'amour des hommes de la nature, le désir, qui va devenir de plus en plus âpre, de les réduire en esclavage, de les transporter en Europe et de les vendre aux civilisés corrompus. Idéalisme du poète à l'âme sensible, calcul cruel du trafiquant pour qui tous les moyens de faire fortune sont bons. Mais cette opposition ne provoque ni lutte ni heurt dans son esprit qu'habitent toutes les contradictions. Chaque idée, chaque sentiment est isolé des autres et chacun est utilisé à son heure, selon les circonstances. Au reste, les couplets sur l'homme de la nature ne viennent ici que pour répondre à une objection qu'il attend de Santangel, car celui-ci l'a déjà faite : « Si vos îles sont peuplées d'innombrables habitants, comment ferez-vous pour les réduire à l'esclavage? » En réalité, ils ne sont pas du tout innombrables ; la population est, au contraire, peu nombreuse et très clairsemée ; mais Colomb prétend le contraire, et il ajoute qu'ils n'ont point d'armes, qu'ils sont très peureux et qu'on pourra faire d'eux tout ce qu'on voudra. Et voilà le grand *marrano* content et rassuré.

La lettre se termine par un appel à la publicité qui est un hymne entraînant :

« En conséquence, que le roi, la reine, les princes et leurs royaumes très heureux, de concert avec la chrétienté, rendent grâce à notre Sauveur Jésus-Christ, qui nous a accordé une semblable victoire et de si grands succès. Qu'on fasse des processions, qu'on célèbre des fêtes solennelles ; que les temples se parent de rameaux et de fleurs ; que Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre comme il se réjouit dans les cieux en voyant le prochain salut de tant de peuples voués, jusqu'à présent, à la perdition. Réjouissons-nous, en même temps, tant à cause de l'exaltation de notre Foi qu'à cause de l'augmentation des biens temporels dont non seulement l'Espagne mais toute la chrétienté recueillera le fruit ! »

Admirons franchement, sans nous demander si c'est un froid calculateur ou un illuminé qui a écrit ces strophes. Dans sa douleur, le tisserand italien, devenu amiral de Castille et vice-roi, vient de s'exalter et de créer des cortèges lyriques, pieux et joyeux pour célébrer un triomphe imaginaire. Mais, ce qu'il y a de plus surprenant c'est qu'il fait à la fois une anticipation et une synthèse. La fin de cette lettre pourrait être écrite et les promesses de fabuleuses mines d'or qu'elle contient pourraient être faites une quarantaine d'années plus tard par un découvreur et conquistador qui réaliserait seul toutes les prouesses de Cortès, de Pizarre et des autres héros espagnols. Dans son orgueil blessé qui réagit et tend un piège à ses contemporains, Colomb résume d'avance l'épopée qui ne fait que commencer.

Il anticipe aussi lorsqu'il annonce la conversion d'innombrables peuples païens et magnifie le mérite devant Dieu et la gloire qu'en recueilleront les Rois Catholiques. D'autres que lui, ceux qui découvriront vraiment et conquerront le Nouveau Monde qu'il nie, réaliseront ses promesses. Chez lui, elles sont la conséquence de ses déceptions et d'une erreur géographique dans laquelle il sera le seul à persister.

L'objet de son premier voyage était, quoi qu'en dise la légende forgée par lui-même au retour, de découvrir des îles riches en or, en épiceries et en pierres précieuses. La propagation de la Foi en était totalement absente, si bien que, dans cette expédition qui comprenait un notaire et un orfèvre, il n'y avait pas un seul prêtre, pas un seul moine missionnaire, et que ses équipages, composés de chrétiens fervents, furent privés des sacrements et des secours de la religion. Le caractère religieux de l'entreprise, la mission divine du Christophore ne commencent à paraître qu'avec les premières déceptions ; ils grandissent à mesure que les échecs se multiplient et, finalement, avant même que le second voyage soit achevé, ils relégueront à l'arrière-plan tout ce qui n'est pas d'ordre mystique ; même la soif de l'or, d'autant plus hallucinante qu'elle ne sera jamais satisfaite, sera sur le plan religieux. Cela ne l'empêchera pourtant pas de désobéir à la reine et d'exporter des esclaves. Cette courbe apparaît très nettement dans le Journal et les écrits postérieurs de Colomb. Au commencement, et durant le mois du retour où nous sommes, ce n'est qu'un

calcul. La sincérité, la conviction viendront plus tard avec la demi-folie.

Revenant les mains vides, il se rend bien compte qu'il est nécessaire d'offrir aux souverains autre chose que des certitudes qui, en somme, ne sont que de nouvelles promesses. A celles-ci qui sont d'un ordre matériel, il ajoute un élément spirituel ; à la pieuse doña Isabelle, au génie politique et catholique qui vient de délivrer l'Espagne du joug musulman, il offre de poursuivre son œuvre évangélique... Où? A Antilia et dans les autres îles de la mer Océane peu peuplées? Non. D'abord, quelques-unes sont plus grandes et plus peuplées que l'Espagne : il l'affirme, bien qu'il sache que ce n'est pas vrai. Et puis, dit-il, Cuba n'est pas une île.

C'est son erreur capitale, erreur inexcusable et dont on peut supposer qu'elle est voulue, car rien ne l'autorise à croire que Cuba est le continent asiatique. Il a auprès de lui, sur son navire amiral, Juan de la Cosa, un des navigateurs les plus experts et le plus grand cartographe et cosmographe espagnol de l'époque.

— C'est une île, lui a dit Juan de la Cosa ; chargez une des caravelles de poursuivre la navigation le long de la côte et vous la verrez revenir à son point de départ.

Non ! C'est le continent ; et à l'opinion motivée de l'homme de science et d'expérience qui est devant lui, il a opposé Aristote, Averrhoès et Sénèque qu'il n'a même pas lus. Et Solin !

— D'après Solin, dit-il, la traversée du Cap Vert aux Hespérides ne dure qu'une quarantaine de

jours, chiffre que d'autres savants trouvent exagéré. Depuis le départ des Canaries, la nôtre en a duré trente-trois. Nous avons dépassé Antilia. Donc nous sommes aux îles Hespérides. Et Cuba est le continent, car, d'après tous les philosophes de l'antiquité, l'Asie ne peut être plus éloignée de l'Espagne que les terres où je suis parvenu.

Les philosophes... Solin... les Hespérides... Devant les rêveries du doctrinaire autodidacte, superstitieux et pédant, l'homme du métier a haussé les épaules. Mais Colomb achève le poème de sa découverte en le couronnant de ce mot vague, mystérieux et prodigieux : les Indes ; les Indes qui sont, dit-il, « la seigneurie la plus riche du monde ».

* * *

La tempête commença le 10 février et dura jusqu'au 15. Le 12, l'impétuosité des vents et des vagues devint si violente que, pendant cette journée et les deux suivantes, les caravelles ne cessèrent pas un instant d'être en péril de naufrage. Changeant, une fois de plus, d'opinion, l'amiral déclare, à cette date, dans son Journal, que « si sa caravelle n'avait pas été aussi bonne et en si bon état, il aurait craint de périr ». Dans la journée du 14 le danger est si grand qu'il confie aux flots le so n de porter aux souverains des nouvelles de ses découvertes. « Afin, dit le résumé du Journal, que, s'il périssait dans cette tempête, le roi et la reine eussent des nouvelles de son voyage, il prit un parchemin et y écrivit tout ce qu'il put sur les découvertes

dont il était l'auteur, et pria instamment celui qui le trouverait, quel qu'il fût, de le porter au roi et à la reine. Il enveloppa ce parchemin dans un grand morceau de toile cirée, ferma hermétiquement ce paquet, l'attacha solidement, se fit apporter une grosse barrique de bois et l'y mit sans que personne sût ce que c'était... »

La barrique fut jetée à la mer. Elle n'a jamais été retrouvée. Pendant la nuit du même jour, les deux caravelles sont séparées l'une de l'autre par la tempête ; l'accident est relaté en ces termes, sèchement, sans un mot de regret, bien que Colomb doive forcément supposer que la *Pinta* et son équipage ont été engloutis par les flots :

« La mer devenait de plus en plus grosse et le vent de plus en plus violent. Voyant le danger aussi imminent, l'amiral se mit à courir en poupe où le vent le portait, parce qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Alors, la caravelle *Pinta* que montait Martin Alonso Pinzon se mit à courir aussi ; mais elle disparut bientôt quoique, toute la nuit, l'amiral lui fit des signaux et qu'elle lui répondît jusqu'à ce qu'elle en fût empêchée probablement par la force de la tempête et par son éloignement de la route que suivait l'amiral... »

L'amiral ne suivait et ne pouvait suivre aucune route. Il était, sans mouvement propre, la proie des fureurs de l'eau et du vent qui, à chaque instant, l'enveloppaient dans des tourbillons et le poussaient dans des directions sans cesse changeantes. Il était d'autant plus dans l'impossibilité de leur opposer la moindre résistance que la *Niña*

manquait de lest. A la fin de décembre, son projet avait été de la faire lester dans l'île des Amazones. N'ayant pas trouvé cette île fabuleuse, il était parti avec un lest insuffisant. Pour remédier à cette faute, en pleine tempête, il fit emplir d'eau de mer les tonneaux vides du bord.

Soit par hasard, soit parce que la *Pinta* moins éprouvée fût en meilleur état de navigabilité et surtout mieux dirigée, Martin Alonso semble avoir échappé plus vite que Colomb à la tempête. En tout cas, un fait est certain : lorsque, la tourmente un peu apaisée, il redevint maître de sa route, il sut où il était et il alla droit au but — un port d'Espagne — sans commettre la faute de faire escale dans un port étranger dont les autorités pourraient, par jalousie, lui susciter des difficultés et même lui tendre des embûches. Colomb va faire deux fois cette faute.

Il ne sait plus où il est. Le 15, le temps s'améliore et l'on peut espérer que la fin de la tempête approche. On aperçoit une terre à l'horizon et l'on se demande à bord si l'on est en vue de la roche de Cintra près de Lisbonne, de Madère ou des Açores. La *Niña* se trouve par le travers de Santa-Maria, l'une des Açores ; elle fait des bordées pour gagner cette île. Le lendemain, au lever du soleil, profitant d'une accalmie, elle peut prendre le rumb du sud qui l'y conduira, mais ce n'est que le 18 qu'elle est enfin sauvée et peut entrer dans le port.

Les habitants, dit l'amiral, furent fort étonnés de voir qu'un navire avait échappé à une tempête qui durait depuis quinze jours et telle que, de

mémoire d'homme, on n'en avait jamais vu une aussi affreuse ; et ils le furent plus encore en apprenant qu'il avait découvert les Indes. Les deux nouvelles se répandirent rapidement dans l'île. L'un des premiers informés fut le gouverneur qui envoya aussitôt trois délégués porter des vivres frais à l'amiral, lui présenter ses compliments et lui annoncer sa visite pour le lendemain.

A l'aube, une partie des hommes d'équipage se rendirent à terre, sur une chaloupe, pieds nus et en chemise, à une chapelle pour accomplir un vœu fait au plus fort de la tempête. En route, ils furent attaqués par une troupe de soldats que le gouverneur avait mis en embuscade dans un bois, et faits prisonniers. Peu après, le gouverneur, monté avec quelques autres soldats sur la chaloupe, s'approcha de la caravelle et eut un court entretien avec Colomb qui déclina ses qualités et protesta contre la violation du droit des gens et la perfidie dont la reine de Castille était victime en la personne de son amiral, et il annonça de terribles représailles.

Lorsque le gouverneur se fut retiré, l'amiral, craignant que les troupes de l'île ne prissent son navire s'il l'amarrait au port, gagna la haute mer alors que la tempête venait de recommencer. Pendant deux jours et demi la *Niña* fut de nouveau en péril, d'autant plus qu'elle n'avait à bord que trois marins expérimentés et des novices ; la meilleure partie de l'équipage était restée prisonnière.

Le 22 février, Colomb revint dans le port. Le même jour, la chaloupe, portant deux prêtres et un notaire portugais, accosta la caravelle. Il les

reçut à bord et, sur leur demande, leur montra ses lettres patentes et les papiers du bord. Dès qu'ils eurent rendu compte de leur mission au gouverneur, celui-ci mit en liberté les prisonniers qui retournèrent à leur navire sur la chaloupe.

« L'amiral, conclut le Journal, apprit par eux que si on était parvenu à le prendre on ne lui aurait jamais rendu la liberté, parce que le capitaine assurait que tels étaient les ordres du roi son maître. »

Colomb n'était pas sûr que tels étaient les ordres du roi. Mais son fils Fernand, sans autre document que ces lignes, n'hésite pas à forcer la note : « Alors, dit-il, on nous rendit la barque et nos gens qui avaient su dans l'île que le roi de Portugal avait envoyé ordre à tous ses sujets de faire prisonnier l'amiral, en quelque lieu du monde qu'ils le rencontrassent. »

La légende colombienne s'enrichit d'un nouvel épisode. Que le gouverneur de Santa-Maria ait suscité des difficultés à Colomb et même qu'il ait fait arrêter quelques marins descendus à terre, c'est chose possible. Mais que le roi ait donné dans tout son royaume l'ordre de le faire prisonnier et ait étendu cet ordre à tous les lieux du monde où des sujets portugais le rencontreraient, c'est un comble d'invraisemblance ; d'autant plus qu'on ne peut s'imaginer le chevaleresque Jean II risquant une guerre avec la Castille pour un motif dans lequel tous les torts — et les plus graves — auraient été de son côté.

Quels qu'aient été les incidents de Santa-Maria,

ils constituaient un sérieux avertissement pour Colomb d'avoir à gagner le plus vite possible un port espagnol. Mais il a une autre idée en tête : l'amiral de Castille, vice-roi des Indes, veut faire une entrée triomphale dans la capitale du roi qui a donné à tous ses sujets l'ordre de l'arrêter dans cette Lisbonne où, neuf années auparavant, on a repoussé ses propositions et d'où il a dû s'enfuir précipitamment pour on ne sait quel délit ! Il ne put faire autrement, il y fut forcé par la tempête, dit l'histoire. Il est vrai que le 28 février, d'après le Journal de bord, l'amiral fut poussé hors de sa route par les vents contraires et la violence des vagues. Mais il est non moins vrai qu'il n'apparaît nulle part qu'en quittant les Açores il ait eu la volonté de cingler droit vers l'Espagne. D'ailleurs, pendant deux journées plus calmes, Colomb est maître de sa direction et il semble bien qu'il a le temps de prendre celle de l'Espagne. La tempête reprend bientôt, les voiles du navire sont brisées, et le 4 mars il se trouve au mouillage de Cascaes, à l'embouchure du Tage.

Il écrit aussitôt au roi pour lui demander une audience et l'autorisation d'entrer dans le port de Lisbonne. Jean II était dans sa résidence de Valparaiso à neuf lieues de la capitale. La démarche et l'entrevue sont relatées, dans le Journal, de la manière suivante :

« 4 *mars*. — L'amiral écrivit aussitôt au roi de Portugal, qui était à neuf lieues de là, que le roi et la reine de Castille lui avaient ordonné de ne pas

manquer d'entrer dans les ports de Son Altesse pour y acheter ce dont il aurait besoin. Il suppliait le roi de lui donner l'autorisation de se rendre à la ville de Lisbonne avec sa caravelle afin que quelques bandits, pensant qu'il apportait beaucoup d'or, ne profitassent pas de ce qu'il se trouvait dans un port dépeuplé pour commettre quelque brigandage. L'objet de sa lettre était aussi de faire connaître à Son Altesse qu'il ne venait pas de la Guinée mais bien des Indes.

« 9 *mars*. — Ce prince ordonna aux principaux officiers de sa maison de le recevoir très honorablement et lui fit lui-même une réception des plus honorables. Il eut pour lui beaucoup d'égards, le fit asseoir, lui parla avec beaucoup d'affabilité, et lui dit qu'il donnerait l'ordre de faire tout ce qui serait utile aux rois de Castille et à leur service, avec plus d'exactitude encore que si c'était pour le sien propre. Il témoigna que l'heureux succès de ce voyage lui faisait beaucoup de plaisir ; qu'il était charmé qu'il se fût entrepris mais que, d'après le traité conclu entre lui et les rois de Castille, il lui paraissait que cette découverte et cette conquête lui appartenaient. L'amiral répondit à cela qu'il n'avait pas vu ce traité et que la seule chose qu'il sût, c'était que les rois de Castille lui avaient ordonné de n'aller ni à la Mine d'or, ni dans aucune autre partie de la Guinée et que Leurs Altesses avaient fait publier cet ordre dans tous les ports d'Andalousie avant qu'il partît pour son voyage. Le roi lui répondit gracieusement qu'il n'y aurait

pas besoin de médiateurs entre Leurs Altesses et lui pour arranger cette affaire. Il lui donna pour hôte le prieur du Clato, qui était le plus considérable des personnages qui se trouvaient dans cette résidence. Ce seigneur fit à l'amiral l'accueil le plus distingué et eut pour lui les plus grands égards. »

Pendant les trois jours suivants, Colomb fut comblé par tout l'entourage du roi de politesses et de prévenances ; il fut reçu avec la même affabilité par la reine qui était alors dans un autre château du voisinage. Le 12, le roi lui fit savoir que s'il voulait se rendre par terre en Castille, il lui offrait des chevaux et tout ce dont il aurait besoin, et le ferait accompagner pour qu'il ne manquât de rien. Le roi et les seigneurs de sa cour ne veulent savoir qu'une chose : Christophe Colomb est amiral de Castille ; il doit donc être reçu avec les honneurs dus à son rang et qui doivent être d'autant plus grands que les souverains de Portugal sont apparentés à ceux de Castille et d'Aragon.

Il est hors de doute que le roi d'un peuple de découvreurs glorieux et, jusqu'à ce jour, sans égaux, ne voit pas sans peine le voisin entrer en lice pour lui disputer la palme et débuter d'une manière si éclatante par la découverte des Indes ; mais, en parfait gentilhomme qu'il est, il n'a même pas besoin de faire le moindre effort pour cacher son dépit sous un raffinement de courtoisie exquise. Pendant ces quatre journées, Christophe Colomb se conduit aussi en gentilhomme. Mais son vrai naturel reparaît vite. Quelques semaines auparavant, il avait inscrit dans son Journal une accusa-

tion odieuse contre le roi de Portugal ; à la date du 12 mars il s'abstint de toute rectification. Malgré la réception de Valparaiso, la légende persiste et on ne tarde pas d'y ajouter un épisode encore plus odieux : les seigneurs portugais qui, à l'exemple de leur roi, eurent les plus grands égards pour Colomb, auraient formé le projet de l'assassiner ; projet qui fut discuté, dit-on, par le Conseil de la Couronne en présence du roi. « On voudrait pouvoir douter d'une telle infamie », écrit Roselly de Lorgues qui ne doute de rien lorsqu'il s'agit d'avilir un homme ou un peuple pour grandir son héros. Le doute s'imposerait d'autant plus que l'amiral et son fils ne font pas la moindre allusion à ce complot. Mais on trouve une explication à ce silence : Christophe — qui ne cesse de traiter de bandits les plus braves gens de la terre — s'est tu, cette fois, par générosité, et Fernand par charité ! Pourtant, comme Colomb quitta Lisbonne, sain et sauf, le 13 mars, la légende ajoute que Jean II ne permit pas l'assassinat, parce qu'il était bon catholique, qu'il estimait la science et la navigation et que le seul aspect de Colomb exerçait de l'ascendant sur lui.

* * *

Pendant que l'amiral risquait, de son propre aveu, d'être emprisonné en pays étranger et, en tout cas, s'exposait avec son équipage à des avanies, Martin Alonso Pinzon avait conduit la *Pinta*, sans incident ni accident, au port galicien de Bayona

près de Pontevedra. Après deux semaines de repos, il mit à la voile pour se rendre à Palos où il arriva quelques heures seulement après Colomb, le 15 mars. De Galice, il avait écrit aux Rois Catholiques. Mais l'heure du châtiment divin va sonner pour le « traître ».

La légende colombienne est, ici, tellement édifiante et mélodramatique, qu'il faut citer textuellement :

« Tout l'équipage de la *Pinta*, dit Roselly de Lorgues, se trouvait au complet ; et parmi les hommes laissés à Hispaniola aucun n'était natif de Palos. Colomb pouvait, à bon droit, adresser aux gens de ce port qui l'avaient détesté et maudit ces paroles du Bon Pasteur : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés. » Aussi la joie des habitants était-elle à son comble. En voyant que l'amiral leur ramenait tous ceux qu'on lui avait confiés, ils ne savaient comment lui marquer plus profondément leur admiration. »

Mais les hommes laissé en otage à Hispaniola, chez les sauvages à l'âme sensible et dont une partie est de Palos, bien qu'on écrive le contraire, ne reviendront pas. Ils forment plus du tiers de l'équipage. Peu importe : le nouveau Bon Pasteur n'a perdu aucune de ses brebis ! Au reste, les habitants de Palos ont été illuminés de la grâce divine, car, dans la matinée du 15 mars, lorsqu'ils virent une seule des trois caravelles rentrer au port, ils n'eurent pas le moindre soupçon que les deux autres pouvaient être perdues. « Une explosion de joie retentit aussitôt d'un bout à l'autre de la petite

cité ». La joie était déjà à son comble ; l'arrivée de la *Pinta* n'y ajouta rien.

« En voyant flotter le pavillon d'amiral au grand mât de la *Niña*, Martin Alonso fut saisi de confusion. De peur que son chef ne le fît arrêter et mettre aux fers, suivant son droit, il s'esquiva honteusement, la rage dans le cœur, au bruit du triomphe de celui qu'il espérait supplanter. »

Colomb, qui avait envoyé un message aux Rois Catholiques pour leur annoncer son retour, reçut d'eux une invitation à se rendre à la Cour, qui était à Barcelone. De son côté, Pinzon avait reçu une réponse de la reine ; cette lettre ayant été perdue, nul ne peut savoir ce qu'elle contenait. Mais la légende l'a deviné :

« Ce ne fut qu'après le départ de Colomb que Martin Alonso Pinzon osa rentrer à Palos. Lui aussi reçut de la Cour une réponse ; elle était écrasante pour son orgueil, et complétait par sa sévérité le châtiment de son envie. Ce dernier coup emporta sa dernière espérance. La jalousie haineuse alluma en son sang une fièvre dont il fut rapidement consumé. Homme de mer consommé, Martin Alonso aurait pu conserver une place glorieuse aux côtés de l'amiral et s'associer à l'immortalité de sa découverte si, pour employer l'expression de Colomb lui-même, il avait su comprendre « l'honneur » qu'il lui avait fait en l'emmenant avec lui. Pour avoir voulu se trouver le premier, quand il n'était destiné qu'à être le second, il perdit le fruit de ses travaux, le prix de ses dangers, même ce qu'il possédait avant son départ : le bonheur, la considération ;

il abrégea sa vie, qu'il avait souillée par la désertion, l'insubordination, la violence, la fraude et l'imposture.

Le Judas de l'Ambassadeur de Dieu serait donc mort de rage et de jalousie ! La vérité est qu'il mourut d'une maladie ordinaire, pleuré par toute la population de Palos et par ses amis et admirateurs les franciscains de la Rabida. Quant à sa lettre adressée de Bayona à la reine, il est probable qu'elle contenait simplement l'annonce de son heureuse arrivée, des craintes sur le sort de la *Niña* — de même que sur la *Niña* on en avait sur celui de la *Pinta* — et une demande d'audience. Vraisemblablement la reine répondit par des compliments et une invitation à venir à la Cour. Cela paraît même certain, car s'il avait écrit, en sa qualité de capitaine d'une des trois caravelles et de principal « participant » de l'entreprise, un réquisitoire qu'il n'aurait pas manqué de faire confirmer par les officiers de son bord et par tout un équipage dévoué à sa personne, une enquête aurait été ouverte. Mais il meurt sans avoir formulé une accusation. Christophe Colomb va pouvoir raconter à la reine tout ce qu'il voudra, continuer d'affirmer et de promettre monts et merveilles — monts aux flancs gonflés d'or, merveilles de la plus riche seigneurie du monde.

* * *

Pour se rendre à la Cour, l'amiral traverse toute l'Espagne du sud-ouest au nord-est, accompagné de ses perroquets et de six de ses sauvages ; de ceux-

ci, un était mort en mer et trois autres, malades, étaient restés à Palos.

De ce voyage, la légende a fait une marche triomphale à laquelle peu de spectacles de l'histoire peuvent être comparés : enthousiasme délirant de multitudes innombrables qui se portent au-devant du Découvreur des Indes, brassées de fleurs jetées devant les pas de son cheval, processions, églises retentissant des actions de grâce de tout un peuple, bénédictions, rien n'y manque. La légende a pris au pied de la lettre tout ce que l'amiral a rêvé, désiré et demandé dans la conclusion de son message aux deux Juifs, et elle lui a tout accordé. Le coup de la formidable publicité a donc réussi, mais seulement aux yeux de la postérité. Dans la réalité, et en avril et mai 1493, il ne se passa rien de pareil.

La légende fait aussi de l'entrée du triomphateur à Barcelone et de sa première entrevue avec les rois, le 15 avril, un spectacle inouï, car, « dans son enthousiasme, le peuple ayant devancé par cette ovation les ordres des rois, l'étiquette si rigoureuse de la Cour dut fléchir devant cet entraînement unanime. » En comparaison de tout ce qui a été écrit, plusieurs siècles après, sur cette journée, Fernand Colomb est assez sobre :

« Le roi, pénétré du grand service que l'amiral venait de rendre à l'État, dit-il, commanda à tous les gens de la Cour d'aller au-devant de lui pour le recevoir. Il le reçut publiquement lui-même avec beaucoup de cérémonies, assis sur trône magnifique, couvert d'un dais de brocart d'or. Quand l'amiral lui eut baisé les mains, il le fit asseoir et,

après avoir appris quelque chose de son voyage et du succès de ses entreprises, il le fit conduire dans un appartement préparé où toute la Cour l'accompagna. Il reçut tant d'honneur pendant qu'il fut à Barcelone que, quand le roi allait par la ville, l'amiral était à un de ses côtés, et l'infant à l'autre, ce qu'on n'avait pas vu jusqu'alors. »

C'est tout, et c'est déjà beaucoup trop. Il existe un registre de la municipalité de Barcelone où sont consignés au jour le jour les événements qui se passaient dans la cité ; il en est de peu d'importance, on y trouve même des faits divers. Or il est muet sur l'arrivée de Colomb et sa réception par les rois.

Cependant, Gabriel Sanchez s'était rendu compte de l'effet que pouvait produire la lettre que l'amiral lui avait écrite pendant la traversée ; il l'avait fait imprimer, répandre, et des exemplaires en avaient été envoyés en Italie. en France et en Allemagne. Il semble qu'à cause de l'éloignement où, d'ordinaire, tout est grandi, le succès ait été plus brillant à l'étranger qu'en Espagne. Moins de six mois après, un poème sur la découverte des nouvelles îles indiennes était publié en Italie ; puis un poème allemand célébra les îles d'or peuplées de gens nus.

L'Italien Hanibal Januarius, qui se trouvait à Barcelone, écrivit à son frère, ambassadeur du duc de Ferrare auprès de Ludovic le Maure, une lettre qui fit le tour de l'Italie ; les Indes et les hommes sensibles y sont célébrés :

« Ces hommes s'étant un peu rassurés, car ils sont intelligents, on atteignit le but désiré et, par

des signes et d'autres moyens, on apprit que c'étaient des îles des Indes. Ces hommes allèrent répétant dans les maisons voisines et dans les villes qu'il était arrivé un homme envoyé de Dieu et, étant tous de bonne foi, ils eurent avec Colomb des épanchements de tendresse et d'amitié. »

De ces îles, il y en a deux dont chacune est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse, et une autre plus grande que l'Espagne ; elles ont des villes et se trouvent dans les Indes. Les affirmations de l'amiral ont porté.

Le meilleur agent de la publicité et du bluff colombiens auprès des Italiens et de quelques grands seigneurs et prélats espagnols — agent bénévole, bien entendu — est Pierre Martyr d'Anghiera, l'épistolier, autant dire le journaliste, le plus spirituel de l'époque. C'est lui qui, le premier, a annoncé la nouvelle à l'étranger par une lettre à son ami Jean Borromée en date du 14 mai 1493 ; il le fait sans y attacher une très grande importance ; d'autres nouvelles récentes l'intéressent davantage, car il n'a pas encore vu l'amiral :

« ...Quelques jours se sont écoulés depuis qu'il est venu des antipodes un certain Christophe Colomb, un Génois, qui avait obtenu à grand'peine de mes souverains trois navires pour cette expédition. On regardait, en effet, ses projets comme chimériques. Il est maintenant de retour, chargé de marchandises précieuses et surtout d'or qu'on récolte naturellement dans cette région. Ce sont les preuves de son voyage. Mais passons à d'autres sujets... »

Déjà, les promesses de Colomb sont transformées

en réalités : il est revenu chargé de marchandises précieuses et d'or !

Après avoir fait la connaissance de l'amiral et entendu de sa bouche les plus belles fables du monde sur les hommes de la nature et la richesse de ses Indes, Pierre Martyr donne, dans sa correspondance, libre cours à un enthousiasme assez surprenant chez lui. Une lettre du 13 septembre au comte de Tendilla et à l'archevêque de Grenade commence par des exclamations : « Élevez vos esprits, savants vieillards ! Apprenez une découverte extraordinaire !... Colomb annonce qu'il a découvert des merveilles. Il montre de l'or pour prouver l'existence de l'or dans ces nouvelles régions... »

« On nous annonce des merveilles ! » écrit-il le même jour au cardinal Ascanio Sforza.

Enfin, dans une lettre au philosophe Pomponio Laeti, il résume ses propres impressions et celles qu'il a suscitées chez ses correspondants.

« Vous avez sauté de bonheur et vous n'avez pu retenir des larmes de joie lorsque vous avez reçu les lettres par lesquelles je vous confirmais la nouvelle de la découverte du monde jusqu'alors caché des antipodes. Par votre réponse j'ai compris quelle avait été votre émotion. Votre impression et votre jugement ont été ceux qui convenaient à un homme aussi savant, aussi érudit que vous l'êtes. Y a-t-il une nourriture qui soit plus agréable à des esprits d'élite? Connaissez-vous un assaisonnement plus suave? Il me semble que j'éprouve les sentiments d'un bienheureux lorsque je peux m'entretenir avec l'un ou l'autre de ceux qui reviennent du

Nouveau Monde et qui ont su faire des observations... »

C'est la victoire obtenue par la poésie de l'exotisme, par l'affirmation qu'on a découvert les hommes de la nature sur une terre d'une fabuleuse richesse, par le mensonge, par une erreur géographique — par la publicité. Si, en 1493, Colomb avait dit : « Je viens de découvrir l'archipel d'Antilia », et s'il avait raconté simplement ce qu'il y avait trouvé, il aurait dit la vérité et il n'aurait pas plus attiré l'attention de l'Europe que d'autres Espagnols et Portugais découvreurs d'îles. Mais il écrit, il prononce, il clame le mot prodigieux : les Indes ; et il l'auréole d'illusions et de mirages. Pour prouver qu'il en vient, il exhibe ses perroquets et ses six sauvages emplumés si différents de corps, de visage et de couleur des nègres que les Portugais amènent d'Afrique.

La publicité par les perroquets est un coup de génie du fantaisiste et romantique amiral ; nul autre que lui, à la fin du quinzième siècle, n'aurait eu l'idée de remplacer l'or qu'il n'aurait pas trouvé par une ménagerie. Les perroquets témoignent pour lui. Le sceptique Pierre Martyr qui, même lorsqu'il s'exalte, ce qui ne lui arrive pas souvent, ou a l'air de s'exalter, ne perd pas le sourire, est bien près de s'y laisser prendre. Il cède, en tout cas, à son goût de l'exotisme, et il écrit au cardinal Ascanio Sforza :

« Ils rapportèrent de leur voyage une quarantaine de perroquets, les uns verts, les autres tout jaunes, et ceux-ci ressemblent aux perroquets de

l'Inde, avec des colliers de vermillon, tels que Pline les a décrits, mais tous avec un plumage éclatant. Ils ont des ailes vertes ou jaunes, mais entremêlées de plumes azurées ou pourpres ; cette variété enchante l'œil. J'ai voulu, très illustre prince, vous donner des détails sur ces perroquets, et pourtant l'opinion de Colomb semble être en contradiction avec la grandeur de la sphère et les théories des anciens sur la circumnavigation de l'univers. Les oiseaux et bien d'autres objets rapportés des pays découverts semblent indiquer, soit par le voisinage, soit par les productions, que ces terres appartiennent à l'Inde, surtout quand on se rappelle qu'Aristote à la fin de son *Traité sur le ciel et la terre*, que Sénèque et d'autres savants ont toujours affirmé que l'Inde n'est séparée de l'Espagne, du côté de l'Occident, que par une faible distance maritime. »

Mais cette théorie des philosophes de l'antiquité, même confirmée par des perroquets, ne suffit pas pour convaincre les spécialistes de l'art nautique et de la cosmographie que l'amiral revient des Indes. A peine Colomb est-il arrivé à Barcelone qu'ils émettent des doutes, font des objections, puis affirment à leur tour : entre les îles découvertes par l'amiral et les Indes, il y a une vaste étendue de mer. Prudemment, les Rois Catholiques vont employer un terme vague et écrire, dans des documents officiels, que ces îles sont « du côté des Indes » ou « dans les parages des Indes » *(en la parte de las Indias)*. Elles ne seront bientôt plus que sur la route des Indes, ce dont personne ne peut douter,

et, un peu plus tard, alors que Colomb sera le seul à croire qu'il a abordé en Asie, on gardera le nom d'Indes, mais on les qualifiera d'*Occidentales* pour les distinguer des asiatiques.

* * *

Quelques jours après, la reine reçut l'amiral en audience privée. Il est aisé d'imaginer, d'après leur propre correspondance et d'autres documents de l'époque, une partie de cet entretien auquel assista la marquise de Moya, intime amie de la reine. Celle-ci, qui n'avait pu encore que parcourir le Journal du Découvreur, lui dit qu'elle allait le lire avec la plus grande attention et que déjà de nombreuses pages l'avaient captivée par leur poésie, la description d'une merveilleuse nature et des mœurs des indigènes, ainsi que par les promesses de biens matériels et de conquêtes d'âmes qu'elles contenaient.

— Madame, répondit Colomb, tout ce que j'ai dit avant de partir s'est réalisé ; tout ce que j'annonce dans ce Journal et dans mes lettres s'accomplira avec l'aide de Dieu et l'appui de Votre Altesse. A Votre Altesse revient le mérite de mon entreprise, car c'est Elle qui ordonna qu'elle fût exécutée. En cela Elle montra ces grands sentiments qui L'ont toujours portée aux choses grandes et élevées, puisque tous ceux qui avaient entendu le détail du projet et la manière de l'exécuter, tout d'une voix, le regardaient comme une plaisanterie, à l'exception de deux moines qui furent toujours

constants dans l'opinion favorable qu'ils en avaient d'abord conçue...

— Oh! fit la reine en interrompant l'amiral, les Pères Juan Pérez et Antonio de Marchena sont pour vous d'excellents amis et ont contribué beaucoup à vous faire obtenir tout ce que vous nous demandiez. Mais oublieriez-vous les autres, don Christophe? Vous n'avez trouvé autour de nous aucun ennemi personnel; même ceux qui étaient opposés à votre entreprise éprouvaient de la sympathie à votre égard et désiraient que vous restiez à notre service. Et combien ont intercédé en votre faveur auprès de nous et du roi! La marquise de Moya et Luis de Santangel, pour n'en nommer que deux, se sont rencontrés devant notre porte, à Grenade, pour faire la suprême démarche, alors que vous veniez de quitter la Cour en disant que vous partiez pour la France. N'est-ce pas, Beatriz?

— Madame, répondit la marquise qui n'aimait pas le *marrano*, c'est par hasard que ma visite a eu lieu en même temps que celle du trésorier de la Sainte-Hermandad. Je n'ai jamais eu à me concerter avec lui pour rien. C'est votre ancien confesseur qui m'a demandé de m'intéresser aux projets de don Christophe. Et — ajouta-t-elle en se tournant vers l'amiral — c'est à la suite d'un entretien avec vous que je me décidai à répéter à Son Altesse toutes les raisons qui m'avaient été présentées par le Père Juan Pérez et vous-même.

— Madame, dit Colomb à la reine, je n'oublie aucun des personnages qui m'ont protégé et soutenu au milieu de mes épreuves, et je garde une

reconnaissance particulière pour Mme la marquise de Moya. J'allais compléter ma pensée en disant que les Pères de la Rabida ont été mes premiers protecteurs, m'ont mis en relation avec les autres, et que, sans eux, je n'aurais même pas pu arriver jusqu'à la Cour. Dès mon retour à Palos, j'ai causé, de longues heures durant, avec eux. Je leur ai raconté par le menu les découvertes que j'ai faites et leur ai montré les biens de toute sorte qui en résulteront, sans aucun doute, pour la Couronne et pour la gloire de Dieu. Le Père Juan Pérez m'a chargé de déposer les hommages de son profond respect aux pieds de Votre Altesse et de Lui dire qu'il espère comme moi, avec la grâce de Dieu, que Votre Altesse et son auguste époux se détermineront promptement à envoyer dans les îles des Indes que j'ai découvertes et dont j'ai commencé l'exploration, des missionnaires pour réunir à l'Église de si grands peuples en les convertissant à la foi, de même qu'Elles ont détruit ceux qui n'ont pas voulu confesser le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que lorsqu'Elles termineront leur carrière (car nous sommes tous mortels) la plus grande tranquillité régnera dans leurs États délivrés de l'hérésie et des mauvaises doctrines, et qu'Elles seront reçues devant l'Être Suprême que je supplie de leur accorder une longue vie, d'ajouter à leurs États de plus grands royaumes et seigneuries et de leur donner la volonté et la disposition d'augmenter la sainte Religion chrétienne comme Elles l'ont fait jusqu'à présent.

— J'ai déjà causé de cette question avec le Père Boïl, et je manderai le Père Juan Pérez dont les

lumières me seront du plus grand secours. Je crains seulement que la conquête de ces terres lointaines n'exige des armées considérables, des dépenses et des efforts que nos royaumes, qui commencent à peine de jouir des bienfaits de la paix après de longues périodes de guerre, seraient dans l'impossibilité de supporter.

— Tout se fera, madame, s'il plaît à Dieu, sans guerre, et sans grandes dépenses aussi, car les produits de ces îles suffiraient à nourrir, outre ses habitants, tous ceux de la France, de l'Italie, du Portugal et de l'Espagne. Je supplie Votre Altesse de croire que ces terres et surtout celles de l'île Hispaniola sont si bonnes et si fertiles qu'il est impossible d'exprimer jusqu'à quel degré et que personne ne peut le croire s'il ne le voit de ses propres yeux. Je La supplie d'être convaincue que cette île et toutes les autres ne Lui appartiennent pas moins que la Castille, car il ne manque pour régner sur ces pays que de s'y établir et d'ordonner aux habitants de faire tout ce qu'on voudra. Et en effet, suivi seulement des gens de ma flottille qui n'étaient pas en grand nombre, j'ai pu parcourir en maître toutes ces îles, car j'ai souvent vu trois seulement de mes marins descendre à terre et leur seul aspect faire fuir une multitude de ces Indiens auxquels, cependant, ils ne voulaient faire aucun mal. Ils n'ont point d'armes, sont fort loin d'avoir l'esprit belliqueux, vont tout nus et sont si peureux que mille d'entre eux n'attendraient pas de pied ferme trois hommes résolus. J'ai pu prendre possession, sans coup férir, d'une grande ville qui est à proximité

de plusieurs mines d'or et je l'ai appelée Nativité.

— Et le roi du pays vous a laissé agir en maître?

— Le roi? Ah! madame, sur les Indiens de cette île et leur roi, je pourrais dire à Votre Altesse des choses qu'Elle se refuserait à croire tant elles paraissent impossibles à qui ne les a pas fréquentés. Pour eux, nous sommes des envoyés du ciel, et le roi est le plus loyal, le plus soumis des vassaux de la Couronne de Castille. J'ai couru les mers pendant vingt-trois ans, presque sans interruption, j'ai visité tous les pays du levant et du couchant, j'ai été au septentrion, en Angleterre, j'ai parcouru la Guinée, je connais l'Italie, l'Espagne et le Portugal, mais en aucune de ces contrées on ne trouvera un homme au cœur aussi pur et à l'âme aussi sensible que le roi Guacanagari. Après avoir conclu avec lui une étroite alliance, je pris toutes les précautions pour assurer la vie, le salut et la protection des trente-huit personnes que j'ai laissées à Hispaniola pour continuer l'exploration de cette île qui est plus grande que l'Espagne. Précautions superflues! Le roi, touché de pitié pour ces exilés volontaires, répandit des larmes abondantes et promit de ne rien négliger pour leur venir en aide. Il avait déjà versé des pleurs devant moi, en d'autres circonstances. Il fut particulièrement admirable par la bonté et la sensibilité de son âme le jour que nous perdîmes la *Santa Maria :* sa douleur fut plus grande que la mienne. Ses sujets, qui sont maintenant ceux de Votre Altesse, sont aussi sensibles, bons et pacifiques. Et quand bien même Votre Altesse ordonnerait de les prendre tous et de les conduire en Cas-

tille, ou de les tenir captifs dans leur île même, rien ne serait plus facile...

— Qu'entendez-vous par là, don Christophe?

— Que ces îles pourraient fournir à l'Espagne autant d'esclaves que Votre Altesse en demanderait.

— Non! s'écria la reine en élevant la voix. Je ne veux pas cela, don Christophe. Pas un seul de ces hommes que vous nous dépeignez si vertueux et doux ne sera l'esclave de qui que ce soit. Ils jouiront des mêmes libertés et privilèges que nos sujets de Castille. De ceux que vous avez amenés, un ou deux resteront en Espagne, un temps plus ou moins long et s'ils y consentent, pour apprendre notre langue et devenir de bons chrétiens qui seront des exemples pour leur race. Quant aux autres, ils retourneront dans leur pays avec vous.

En quelques mots, Isabelle venait de définir sa politique indigène à laquelle Christophe Colomb, dans sa soif de s'enrichir par tous les moyens, sera le premier à désobéir.

L'amiral, interloqué, se mordit les lèvres pendant que la reine demandait à la marquise :

— Que pensez-vous, Beatriz, de l'idée de transporter chez nous des foules d'Indiens esclaves?

— C'est une horreur! répondit-elle vivement. L'idée vient, sans doute, de Luis de Santangel; je l'ai entendu y faire quelque allusion dans une conversation à laquelle j'ai assisté peu après le départ de don Christophe.

— En effet, reprit Colomb, il est le premier et le seul à m'en avoir parlé. Mais en cela, comme en toutes choses, il ne sera fait que ce que Votre Altesse

ordonnera ou autorisera. Ses sujets des Indes, bien propres à obéir et à exécuter les travaux qu'on leur commandera, pourront bâtir des villes, extraire l'or des mines et des fleuves. Nous leur apprendrons à se vêtir, nous les formerons à nos usages.

— Nous voulons avant tout qu'on fasse d'eux des chrétiens et des agriculteurs. D'après votre Journal ces îles sont d'une fertilité extraordinaire...

— Je certifie à Votre Altesse qu'il ne me paraît pas qu'il puisse y avoir sous le soleil un pays plus fertile, d'une température plus agréable et plus régulière, mieux pourvu d'eaux abondantes, bonnes et saines, et bien différentes de celles des rivières de Guinée qui n'engendrent que la maladie et la contagion.

— Si j'ai bien compris les pages que j'ai lues de votre Journal, les îles, Hispaniola surtout, peuvent devenir les pays agricoles les plus riches du monde à cause de l'exubérante fertilité de leur sol ; elles ne le sont pas encore, mais elles le seront par ce que les Espagnols y porteront et y créeront.

— Ah ! madame, fit l'amiral en regardant la reine avec inquiétude et surprise, je supplie Votre Altesse de croire qu'il n'y a pas actuellement de pays qui puisse leur être comparé pour la richesse et l'abondance des produits agricoles.

— Les habitants ne travaillent guère la terre. De quoi vivent-ils?

— De ce que la terre leur donne généreusement. D'ailleurs, possédant toutes les vertus, ils sont les plus sobres des hommes. Je crois qu'il y a, dans ces

îles, beaucoup de plantes qui sont d'un grand prix pour les teintures, les médicaments et les épices ; mais je ne les connais pas, ce qui me fait grand'peine. J'en ai apporté des échantillons pour que des naturalistes puissent les examiner. J'y ai trouvé des arbres, d'une espèce inconnue en Espagne, qui portent des fruits d'une saveur délicieuse et des lentisques de la racine desquels les Indiens font leur pain. Ces pays sont remplis de *mames* qui ressemblent à des carottes, ont le goût de la châtaigne et que les habitants cultivent avec beaucoup de soin ; il y a aussi des haricots, des fèves, des noisettes, de la gomme bonne pour les douleurs d'estomac...

Colomb, ne trouvant plus rien à ajouter, s'arrêta net. Mais quel argument s'il avait pu deviner que le produit qui a le goût de la châtaigne et ressemble à la carotte, est plus précieux que l'or, et sera le plus magnifique des dons que le Nouveau Monde fera à l'Ancien : la pomme de terre ! Il en a trouvé un autre auquel il n'a guère prêté d'attention : une herbe que les indigènes brûlent et dont ils aspirent la fumée ; c'est le tabac.

— Donc, dit la reine, il faudra que les agriculteurs espagnols qui iront habiter ces pays y portent des plants de vignes et de nos arbres fruitiers, et des semences de blé, d'orge et de tous nos légumes qui y sont inconnus.

L'amiral ouvre de grands yeux ébahis. Il n'avait jamais pensé que l'Espagne pourrait enrichir les Indes de ses produits agricoles et en tirer des profits. Mais il n'est pas au bout de ses surprises.

— Et les animaux? demanda la reine. Il me semble, d'après ce que j'ai lu, que vous n'en avez pas rencontré beaucoup.

— Oh! les perroquets sont si nombreux que, lorsqu'ils vont par bandes, ils obscurcissent le soleil. Il y a aussi mille sortes de petits oiseaux...

— Je parle d'animaux domestiques.

— Je n'ai vu ni brebis, ni chèvres, ni chevaux, ni taureaux, ni aucune autre bête. Je suis, il est vrai, resté peu de temps dans chaque île, car pour voir tout en détail, il m'aurait fallu plus de cinquante ans, mais s'il y avait des animaux domestiques je n'aurais pas manqué d'en voir quelqu'un. Pourtant, j'ai trouvé, un jour, des os qui m'ont paru ceux d'une tête de vache.

— Mais vous n'en avez rencontré aucune vivante. Par conséquent, ces îles indiennes si riches en or et si fertiles manquent non seulement des produits agricoles dont nous venons de parler, mais aussi d'animaux domestiques. Des sauvages peuvent s'en passer, mais non des Européens. Vous y transporterez donc des moutons, des chèvres, des boucs, des chevaux, des juments, des taureaux, des vaches, et d'autres encore... Ah! il ne faudra pas oublier le porc, qui est un des animaux les plus utiles, ni les poules et les lapins.

L'amiral est stupéfié. Des lapins, des poules... des vaches... des moutons... Toute une caravelle à transformer en arche de Noé. Et pourquoi, grand Dieu! si les Espagnols ne vont aux Indes que pour chercher de l'or et, par surcroît, convertir au christianisme les indigènes qui ont toujours vécu heureux

sans animaux domestiques et sans le froment ni les légumes d'Espagne !

La reine lui explique pourquoi, car si elle a cédé, comme tout le monde, au mirage de l'or et au charme des descriptions de la nature, si, dans sa ferveur catholique, elle s'enthousiasme à l'idée de conquérir des âmes, son génie pratique de grand chef d'État n'en a pas moins vu immédiatement ce que le chimérique amiral n'a pas compris. Des Espagnols iront aux Indes chercher de l'or ; oui, mais d'autres, des agriculteurs et des éleveurs, s'y établiront et y créeront des sources de richesses. Et, en même temps, sans le savoir, elle va rendre possibles la conquête, l'exploration, la colonisation du Nouveau Monde dont Colomb ni personne ne soupçonne l'étendue et l'existence ; elle va rendre possible la fécondation, la transformation du sol d'un continent entier aussi pauvre que les Antilles en produits agricoles et en animaux serviteurs de l'homme. C'est Haïti et Cuba qui ravitailleront les conquistadors et ceux-ci marcheront souvent des semaines entières dans des lieux inhabités en poussant devant eux des troupeaux de porcs issus des couples envoyés aux îles par la grande Reine Catholique. Ce tableau peut décevoir des âmes rêveuses qui voient autrement les conquistadors. Mais quoi ! ce n'est pas avec des vers parnassiens que l'on crée un immense empire.

Christophe Colomb était debout et se penchait pour baiser la main de la reine et prendre congé lorsqu'elle le retint encore quelques minutes.

— Et votre carte? lui dit-elle.

— Quelle carte, madame?

— Celle des îles que vous avez découvertes. Voyons, vous me l'avez promise : une carte géographique avec les latitudes et longitudes indiquant la position exacte de chaque île et les distances. Vous ne l'avez peut-être pas encore terminée. Hâtez-vous, je vous en prie, et envoyez-la-moi. Je ne la montrerai à personne si vous voulez qu'elle reste secrète.

L'amiral est tellement surpris par cette demande si naturelle, mais à laquelle il ne s'attendait pas, qu'il ne trouve pas un mot à répondre. Il est suffoqué. Eh quoi ! Il offre à la reine des montagnes d'or, les hommes de la nature, les plus beaux paysages du monde, des perroquets, toutes les îles et le continent des Indes, — et elle demande une carte avec les latitudes et les longitudes !

Cette carte, il ne l'a pas faite et il est incapable de la faire. Il ne sait pas se servir des instruments nautiques. Deux fois seulement, au cours du voyage, il a essayé de déterminer la latitude et il s'est trompé de plusieurs degrés.

Quelques mois après, le roi et la reine réclament la carte par une lettre à l'amiral :

« ...Et comme, pour mieux entendre votre livre, nous avons besoin des degrés où se trouvent les îles et la terre que vous avez découvertes, ainsi que les degrés de la route par laquelle vous avez été pour notre service, envoyez-nous-les sur-le-champ ; et, de même, la carte que nous vous avons prié de nous envoyer avant votre départ. »

Les Rois Catholiques savent à quoi s'en tenir :

l'amiral est un amateur. Il y a, dans les ports d'Espagne et de Portugal, une foule de simples marins qui connaissent mieux que lui l'art de la navigation. Mais enfin, il plaît à la reine et à plusieurs hauts personnages de l'État. Il a trouvé des îles, il peut en découvrir d'autres. On lui fera crédit à nouveau en lui adjoignant un homme du métier — et ce sera un moine ! — chargé des détails prosaïques de l'aventure, de ces diablesses de longitudes et de latitudes que le grand amiral ne sait pas déterminer. En quels termes le roi et la reine lui communiquent cette décision !

« ...Il nous paraît qu'il serait bien que vous prissiez avec vous un bon astronome, et il nous semble que frère Antonio de Marchena serait ce qu'il vous faut pour cela, parce qu'il est bon astronome et qu'il nous a paru que son avis était toujours conforme au vôtre. »

Ce paragraphe n'est-il pas un chef-d'œuvre de bonté et de délicatesse? Cette grande et généreuse Isabelle — car la lettre porte sa marque personnelle — s'ingénie pour ne pas froisser l'orgueil d'un homme coupable, au moins, de mensonges répétés.

CHAPITRE VII

Colomb découvre les Cannibales, soulève contre lui les indigènes et les Espagnols d'Haïti et crée le commerce d'exportation des esclaves.

Le roi Jean II avait fait entendre à Christophe Colomb qu'il n'était pas sûr que ses découvertes et prises de possession n'avaient pas été accomplies en violation des traités conclus entre les Couronnes de Portugal et de Castille, et des bulles pontificales qui avaient réservé à l'activité des navigateurs portugais la route océanique de l'ouest et du sud de l'Afrique par laquelle ils espéraient parvenir aux Indes du Prêtre Jean. Pour mettre fin à ce nouveau litige, consacrer les droits acquis et s'assurer d'avance la souveraineté des autres terres que l'amiral allait découvrir, les Rois Catholiques sollicitèrent l'arbitrage du Saint-Siège. Par une bulle du 4 mai 1493, le pape Alexandre VI mit provisoirement les rivaux d'accord : il avait tracé sur la carte du monde une ligne droite allant d'un pôle à l'autre et passant à cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du Cap Vert ; toutes les îles et terres fermes à l'est de cette ligne appartiendraient aux Portugais, toutes celles de l'ouest aux Espagnols. Sans s'en douter, le pape, qui croyait ne dis-

tribuer que des îles, venait d'attribuer à la Castille tout le Nouveau Monde qui n'était pas encore découvert ! Mais il ne leur a pas donné l'Asie où il ne croit pas que Colomb soit parvenu.

— Je voudrais bien, dit François Ier quelque trente ans après, voir l'article du testament d'Adam par lequel il interdit à moi et à mes successeurs d'avoir des domaines en Amérique.

La bulle était déjà tombée pour ainsi dire en désuétude une dizaine d'années après avoir été promulguée ; elle n'empêcha point les Portugais, les Français, les Hollandais et les Anglais de s'établir dans le Nouveau Monde, et les Espagnols cessèrent bientôt de s'en prévaloir contre les entreprises étrangères de découvertes et de colonisation.

Délivré de tout souci du côté du Portugal, le gouvernement castillan fit réunir et équiper, pour un deuxième voyage de découvertes, une flotte comprenant trois navires de charge pontés dont l'un était du port considérable de douze cent cinquante tonneaux, douze caravelles légères et non pontées et deux autres plus grandes sur lesquelles on pouvait adapter des ponts ; en tout dix-sept navires dont quelques-uns, construits spécialement pour l'expédition, étaient d'un faible tirant d'eau et particulièrement aptes à l'exploration des îles. Cette flotte portait un total de douze cents à quinze cents hommes, y compris des ouvriers, des artisans de tous genres, des laboureurs, et quelques gentilshommes engagés volontaires ; parmi ces derniers, Juan Ponce de Leon, le futur découvreur des Florides, Alonso de Hojeda, Pedro de Margarit,

Alvarez de Acosta et Bernal Diaz de Pizo, alguazils de la Cour, Maldonado, ancien ambassadeur à Rome, Juan de Lujar, Sébastien de Olano : l'amiral les a entraînés par ses contes merveilleux et ses promesses.

Bien que Colomb leur assure qu'ils n'auront pas à se battre, ces gentilshommes s'embarquent avec leurs épées et leurs boucliers. Les artisans s'embarquent avec leurs outils, les agriculteurs avec des plants d'arbres, des semences de légumes et de céréales et des couples de tous les animaux domestiques d'Espagne. Quelques missionnaires montent à bord avec leurs crucifix pour l'œuvre de l'évangélisation dont le Père Bernard Boïl, religieux bénédictin de Montserrat, est le directeur. Un autre moine s'embarque, mais à titre civil : le Père Antonio de Marchena, l'un des deux cosmographes et cartographes de l'expédition ; l'autre est Juan de la Cosa ; à eux deux ils feront des cartes exactes et ne craindront pas de se mettre en contradiction avec l'amiral.

Les principaux officiers de l'expédition sont Alonso Medel, Alonso Perez Roldan, Bartolomeo Pérez et Pérez Niño, qui commandent respectivement la *Nina*, le *San Juan*, la *Cardera* et la *Gallega*. Colomb a auprès de lui le plus jeune de ses frères, Diego, accouru d'Italie en Castille à la nouvelle que son aîné était amiral et venait de découvrir les Indes ; il a aussi le père et l'oncle de son futur historien Las Casas.

Les fonds pour l'entreprise proviennent en partie d'un prêt de cinq millions de maravédis, consenti

par le duc de Medina-Sidonia, et, pour l'autre partie, de l'or, de l'orfèvrerie et des bijoux confisqués aux juifs expulsés. La direction administrative est confiée à Juan Rodriguez de Fonseca, nommé surintendant des affaires indiennes, assisté de Francisco Pinelo, trésorier, et de Juan de Soria, contrôleur. C'est une véritable entreprise de colonisation que le gouvernement de la reine Isabelle vient d'organiser. La plupart de ceux qui partent pour les îles ont l'intention d'y rester.

La flotte fit voile de Cadix le 25 septembre 1493. Comme à son premier voyage, Colomb alla d'abord aux Canaries où il fit plusieurs escales. Le 13 octobre, jour de son départ de l'île du Fer, est la vraie date du commencement de sa deuxième expédition.

Après une vingtaine de jours de navigation, un vent violent du nord fit dévier les navires de la route qui devait les conduire dans les parages de Cuba et d'Haïti et les poussa au sud-ouest. Ils étaient entrés dans l'immense archipel des Petites Antilles.

— Il faut nous remettre vite dans la direction d'Hispaniola, dit le Père Antonio à Colomb, et nous rendre à cette île sans arrêt nulle part.

— Rien ne presse, répondit-il.

— Comment ! rien ne presse ! Et les compagnons que vous y avez laissés, il y a plus de dix mois? Ils doivent désespérer de vous revoir.

— Eux? ne vous inquiétez pas sur leur sort. Ils règnent sur une île paradisiaque et ils entassent de l'or et des pierres précieuses dans leur forteresse.

L'amiral se trouvant dans des parages nouveaux

ne sait plus au juste où est Hispaniola et, en attendant de la rencontrer, il décide de parcourir l'archipel. Qui sait si ce n'est pas dans ces parages qu'il va trouver la capitale du Grand Khan ! Le Père Antonio interroge Juan de la Cosa.

— Hispaniola, lui répond celui-ci, est plus loin, au nord-ouest ; sa côte septentrionale touche, si je ne me trompe, au 20e degré de latitude. Martin Alonso, qui y est arrivé le premier, en a relevé la position exacte. Il a gardé sa carte que l'amiral, qui n'en a fait aucune, ne lui a jamais demandée, et qui est, sans doute, entre les mains d'un de ses frères. Évidemment, notre devoir serait d'aller vite à Hispaniola, mais l'amiral ne veut pas. Il a ses idées...

Les premiers jours de novembre, l'amiral découvre des îles, de petites îles inhabitées auxquelles il donne des noms : la Désirade, la Dominique, la Marigalante ; puis une plus grande, la Guadeloupe, entourée de trois îlots ; ces quatre terres sont peuplées d'hommes de la nature qui ont mangé jusqu'au dernier ceux des îles précédentes. Colomb fait débarquer des marins à la Guadeloupe pour tâcher de voir quelques Indiens qui pourront le renseigner sur les ressources du pays et lui apprendre la route d'Hispaniola. A leur vue les indigènes prennent la fuite. Mais des femmes courent au-devant des étrangers et leur font comprendre par signes que les habitants mangeaient les hommes et tenaient esclaves les femmes et les prient instamment de les délivrer. « Le roi de la Guadeloupe était allé avec dix grosses barques et trois cents Indiens courir

les îles voisines afin de prendre des hommes pour les manger. Ces femmes — avoue naïvement Fernand Colomb — nous apprirent le chemin d'Hispaniola. »

Les Espagnols pénètrent dans l'île et entrent dans des maisons, qui sont des cabanes en paille, de ces indigènes. Ils y trouvent des ossements de jambes et de bras humains, et des armes.

Dans une lettre à Pomponio Laeti, Pierre Martyr raconte ainsi la découverte des Cannibales, d'après les récits que lui firent des personnages de l'expédition :

« On vous a parlé des Lestrigons et des Polyphèmes qui se nourrissaient de chair humaine ; ne doutez pas de leur existence. Lorsque des îles Fortunées on se rend à Hispaniola, si l'on se dirige un tant soit peu vers le midi, on tombe sur un archipel considérable peuplé par de farouches insulaires qu'on appelle Caraïbes ou Cannibales. Bien que nus, ce sont de redoutables guerriers. L'arc et la massue sont leurs armes favorites. Ils ont des barques creusées dans le tronc d'un seul arbre et qu'ils nomment canots. Ils s'en servent pour débarquer en masse dans les îles voisines peuplées par des indigènes civilisés. Ils tombent à l'improviste sur leurs villages et mangent sur-le-champ les hommes qu'ils font prisonniers. Quant aux enfants ils les châtrent comme nous faisons des poulets, puis ils les laissent grandir, les engraissent, les égorgent et les mangent. Nos hommes pénétrèrent dans leurs demeures... Aux poutres qui soutenaient le toit étaient suspendus des saucissons et des

jambons de chair humaine salée. Les Espagnols trouvèrent la tête d'un jeune homme récemment tué et encore remplie de sang. Dans les chaudières, pour y être bouillis avec des morceaux d'oie et de perroquet, étaient quelques-uns des membres de ce jeune homme ; les autres, piqués sur des broches, étaient disposés pour être rôtis. »

On quitte cette île infernale le 10 novembre ; les jours suivants on découvre quelques îles dont l'une, la plus grande, disent à l'amiral les Indiens qui sont à son bord, s'appelle Madanina et est habitée par des femmes. Colomb n'en doute pas : il est devant l'île des Amazones. Il joue de malheur avec elle : il ne peut y aborder à cause du vent du nord qui en défendait les approches. Ce sera pour une autre fois. Mais non, il ne reverra plus Madanina qui sera nommée la Martinique. Il se renseigne ; il apprend que ce sont les Cannibales qui, une fois l'an, vont visiter les Amazones, mais non pour les manger. A son retour en Espagne, il racontera à Pierre Martyr tout ce qu'on lui a dit, en y ajoutant ce qu'il inventera.

— Lorsque les enfants sont sevrés, lui dit-il, les Amazones envoient les garçons à leurs pères mais retiennent les filles. Ces femmes connaissent de grands souterrains où elles se cachent si quelque homme essaie de les visiter avant l'époque convenue. Si on tente de forcer l'entrée de ces souterrains par violence ou par ruse, elles se défendent à coups de flèches, et elles savent les lancer avec beaucoup d'adresse. »

Quel incomparable découvreur que ce Christophe

Colomb ! Pierre Martyr enregistre dans son *De Orbe novo* cette nouvelle fable qui lui permet d'évoquer les Thraces passant dans l'île des Amazones de l'antiquité ; mais comme il n'est point dupe, il conclut : « C'est du moins ce qu'on raconte. Je vous le répète. »

Et l'on retourne chez les Lestrygons et les Polyphèmes. Les îles sont innombrables ; on en reconnaît quarante-six en quelques jours. Les unes sont désertes, les autres peuplées, les indigènes de celles-ci ont mangé ceux de celles-là. Qu'elles soient couvertes de bois et de prairies ou stériles et sèches, elles sont toutes aussi pauvres de ressources que San-Salvador. « On pense qu'elles contiennent des métaux et des pierres précieuses. » On le pense. Colomb en est sûr ; il mourra avec cette illusion tenace. Mais il en est une qu'il va perdre dans des circonstances tragiques. Il a cru jusqu'à maintenant que les anthropophages étaient des lâches et que trois ou quatre Espagnols suffisaient à en mettre des milliers en fuite. La première rencontre à la Guadeloupe a fortifié les découvreurs dans cette opinion, et le docteur Chanca, médecin de l'expédition, écrit, dans une lettre au chapitre de Séville :

« Leurs armes sont des dards, mais non en fer, car ils ne possèdent pas ce métal ; aussi les uns se servent-ils, à la place de pointes, d'écailles de tortues, d'autres des arêtes fort dures d'un poisson, qui sont naturellement et fortement dentelées comme une scie. Ces armes, contre des personnes désarmées telles que sont les adversaires qu'ils vont attaquer, peuvent tuer ou faire beaucoup

de mal ; mais contre des hommes comme nous, ce ne sont pas des armes fort dangereuses. »

Et puis, qu'importent ces armes de primitifs s'ils ne s'en servent que contre ceux qui ne se défendent pas? Mais, quelques jours après, dans une autre île, on rencontre des Cannibales qui ont d'autres armes, des arcs et des flèches empoisonnées, et qui ne s'enfuient pas devant les Espagnols ; ils en tuent un et en blessent un autre. Ils obéissent à une femme qui semble leur reine et a, auprès d'elle, un jeune homme « à l'œil farouche et de travers, à la face de lion », dit Pierre Martyr à qui il faut se référer sans cesse pour ce voyage dont Colomb n'a pas écrit le récit.

« Nos hommes, poursuit l'historien du *De Orbe novo*, pour ne pas rester plus longtemps exposés à leurs flèches préférèrent engager le combat corps à corps. A force de rames, ils poussèrent leurs barques contre le canot des sauvages et, du choc, le firent chavirer. Le canot sombra, mais les sauvages se jetèrent à l'eau et, tout en nageant, continuèrent à lancer leurs flèches avec autant de rapidité et en aussi grand nombre. Arrivés à un rocher à fleur d'eau ils combattirent encore avec vaillance. Ils furent enfin pris. L'un d'entre eux avait été tué et le fils de la reine avait reçu deux blessures. Conduits au navire de l'amiral, ils ne renoncèrent pas à leur attitude sauvage et féroce, pas plus que les lions d'Afrique, quand ils se sentent emprisonnés par des filets. Il n'est personne qui les voie sans que ses entrailles frémissent d'horreur, tant la nature et leur cruauté leur ont donné un aspect

repoussant, infernal. Je l'affirme d'après ce que j'ai vu, et avec moi tous ceux qui ont couru à Madrid pour les examiner. »

Mais ces sauvages repoussants, infernaux, dont la vue de quelques-uns amenés prisonniers en Espagne fit frémir d'horreur les Madrilènes, ne sont-ils pas les vrais, les seuls hommes de la nature? Car, par une curieuse volte-face, Pierre Martyr d'Anghiera vient, comme nous l'avons vu plus haut, de qualifier de « civilisés » les sauvages sans armes, qui poussent le pacifisme jusqu'à se laisser manger.

Le 16 novembre on aborda à une grande île qui était le pays de la plupart des femmes, esclaves des Cannibales, réfugiées sur les caravelles ; elles appelaient cette île Boriquen ; les Espagnols lui donnèrent le nom de Puerto-Rico. Reprenant le mot de Pierre Martyr, nous pourrions qualifier les Boriquenais de « demi-civilisés ». Ils étaient armés, en effet, mais ne faisaient que la guerre défensive. Très pacifiques, ils ne cherchaient jamais querelle à leurs voisins « militaristes », mais ils savaient se battre pour repousser ces guerriers. Ils n'allaient pas conquérir de la viande de boucherie dans les autres îles, mais quand ils avaient battu les envahisseurs, ce qui leur arrivait parfois, ils les mangeaient. Les brutes militaires avaient une marine ; mais, fidèles à leurs principes, les miliciens de la défense nationale n'en avaient point : à quoi bon puisqu'ils voulaient rester chez eux? Avec une pareille politique, les peuples, civilisés ou non, finissent par être asservis — ou mangés.

Le 18 novembre la flotte est en vue d'Hispaniola ; elle suit la côte qu'elle aborde par le nord, le 22. Cinq jours après l'amiral arrive au lieu où il avait fait construire le fort de la Nativité ; il n'en restait plus que des débris brûlés et des cendres. Les trente-huit Espagnols que Colomb y avait laissés ont été massacrés par les hommes de la nature. Dans l'espoir que quelques-uns ont pu échapper et se cacher dans les bois, on fait des décharges de canons et de fusils pour les avertir de l'arrivée de leurs compatriotes ; nul ne revient, nul ne répond, ils sont tous morts. L'amiral envoya quelques hommes chez Guacanagari qui, bien qu'informé du retour des Espagnols, ne fût-ce que par le bruit de l'artillerie, ne s'était pas présenté. Ils trouvèrent le roi couché dans un hamac, la jambe enveloppée d'un bandage de coton. Il n'était pas, dit-il, le roi unique, mais l'un des rois de l'île et le moins puissant ; c'étaient les autres qui, avec une troupe d'insulaires armés, avaient attaqué et pris le fort, puis y avaient mis le feu après avoir tué les trente-huit Espagnols. Guacanagari, qui était venu à leur secours, avait été blessé dans la lutte par une flèche.

Le lendemain, Colomb envoya un aide du médecin de l'expédition faire une visite à cet allié fidèle, à ce roi à l'âme sensible : « Il fit enlever le bandage, dit Pierre Martyr, et n'aperçut ni blessure, ni trace de blessure ; mais, il le trouva au lit, feignant d'être malade, entouré par les lits de sept concubines C'est ce qui lui fit soupçonner que Guacanagar était l'auteur du meurtre de nos compatriotes. Il

dissimula pourtant ses soupçons et obtint du roi que, le lendemain, il se rendrait aux navires pour voir l'amiral. »

Il s'y rendit, en effet, et l'entrevue fut des plus cordiales. Soudain le roi aperçut à bord quelques-unes des femmes que les Espagnols avaient délivrées des Cannibales, et il parla « avec une grande douceur » à l'une d'elles que ses sauveurs nommaient Catherine. On s'attendait à ce que Colomb retînt le roi prisonnier pour lui faire expier son crime ; mais il le laissa partir. Pendant la nuit, Catherine et sept autres femmes se jetèrent à l'eau ; on en rattrapa trois. Catherine et les quatre autres purent gagner le rivage et rejoindre Guacanagari qui s'enfuit avec elles dans la montagne en emportant son mobilier. Le lendemain, Colomb eut la consolation de conclure un traité de bonne amitié avec un autre roi ou cacique.

Les agriculteurs que l'amiral avait amenés bien malgré lui se mirent aussitôt à l'œuvre. Pierre Martyr, qui en comprend l'importance et s'est déjà rendu compte que Colomb n'a pas découvert les Indes, donne des détails précis qu'il tient des colons mêmes. Sur les rives du plus grand des fleuves de l'île, « les Espagnols entourèrent d'enclos les terrains qu'ils voulaient convertir en jardins. Ils y plantèrent toutes sortes de légumes, radis, laitues, choux, salades et autres espèces : seize jours après la semence, les plantes avaient partout poussé. Melons, courges, concombres et autres productions analogues étaient bonnes à cueillir trente-six jours après avoir été semées, et jamais les Espagnols n'en

avaient mangé d'aussi bon goût. Pendant toute l'année on peut de la sorte avoir des légumes frais. Des racines de cannes, du suc desquelles on extrait le sucre, mais sans que le suc soit cristallisé, donnaient en quinze jours des cannes hautes d'une coudée. Il en est de même pour les provins et pour les sarments mis en terre. La deuxième année après la plantation on a mangé d'excellents raisins provenant de ces sarments ; mais à cause de leur grosseur exagérée, les grappes n'étaient pas nombreuses. Un certain paysan sema un pied de froment aux environs des calendes de février et, ce qui est un vrai miracle, au vu et au su de tous, le troisième jour des calendes d'avril qui tombait cette année la veille de Pâques, il apporta en ville une gerbe d'épis mûrs. On peut compter sur deux récoltes de légumes par an. »

Si Christophe Colomb avait compris où sont la richesse, le bonheur des peuples et la civilisation, ses vœux auraient été comblés, dépassés, dès les premiers mois et il serait devenu un grand colonisateur. Mais l'agriculture ne l'intéresse pas. Il poursuit éperdument ses chimères. Il rêve qu'Haïti est l'Ophir dont il est parlé au troisième livre des Rois, l'Ophir dont les mines ont fourni des cargaisons d'or à Salomon ; et il envoie de tous côtés des gentilshommes comme Hojeda et Luxan, des artisans et des marins à la recherche de ces mines ; et, comme toujours, ils reviennent avec des parcelles patiemment recueillies dans des rivières par les indigènes.

Une dizaine d'années après, un jeune gentilhomme

nommé Hernan Cortès, attiré comme tant d'autres par la soif de l'or, arrivait à Haïti. Le jour même de son débarquement il avait une claire intelligence de tout et, renonçant à l'or, il demandait une concession agricole. En 1518, avec la fortune gagnée dans l'agriculture et l'élevage des chevaux et des porcs, il équipait une flotte, engageait plusieurs centaines de marins et d'aventuriers, allait conquérir le Mexique, l'enrichissait en y portant des plantes, des arbres et des animaux d'Europe et, par surcroît, y découvrait des mines d'or et d'argent.

En décembre, Colomb fit construire un nouveau fort, qu'il nomma Isabelle. Peu à peu, des maisons furent édifiées dans le voisinage et Isabelle devint une petite ville, la première, en date, du Nouveau Monde. Deux mois après, le 3 février 1494, il renvoya en Espagne douze navires sous le commandement d'Antonio de Torres pour rapatrier les malades et rapporter du bétail et des provisions diverses. Cette fois, il n'a pas pu ne pas se rendre à l'évidence : la reine qui n'a pourtant pas fait le voyage et ne connaît les îles que par le Journal de leur Découvreur, la reine avait raison et a été prévoyante et sage en décidant que des agriculteurs feraient partie de la seconde expédition. L'île d'Hispaniola, maintenant l'Ophir de Salomon, qui est vraiment un des pays les plus fertiles de la terre, ne peut même pas nourrir un millier d'Européens, à moins qu'ils ne vivent de la même existence que les sauvages. Car quelques agriculteurs seulement se sont embarqués, ils n'ont pas apporté tout ce qui est nécessaire à des gens civilisés, et quelque temps se

passera encore avant que les jardins potagers et les étables suffisent aux besoins de tous. Colomb demande donc aux souverains des vivres et du bétail pour la reproduction et la boucherie ; et aussi des remèdes pour les malades.

En somme, il est indispensable d'organiser un va-et-vient de caravelles, entre la métropole et les îles pour le ravitaillement de celles-ci. Mais quel sera le fret de retour pour que la découverte rapporte des bénéfices à l'État, à lui-même et aux grands commerçants auxquels il a fait tant de promesses? En janvier 1494 il n'est pas plus avancé qu'un an auparavant à la date qui clôt son premier voyage. Ni montagnes d'or, ni aromates, ni épices, ni pierres précieuses. En attendant de les trouver, où est le fret de retour? Le fret sera assuré par l'exportation des esclaves qui procurera des gains considérables sur lesquels il prélèvera sa dîme.

Il s'en prend, ou plutôt fait semblant de s'en prendre surtout aux Cannibales. Ils sont, dit-il, d'une intelligence bien supérieure à celle des indigènes d'Haïti et de Cuba qui ne sont pas anthropophages ; aussi, lorsque, après un certain temps d'esclavage en Espagne, ils auront perdu l'habitude de manger de la chair humaine, on pourra les renvoyer aux îles où ils seront de bons propagateurs de l'Évangile, et même d'excellents missionnaires. On les instruira et l'on s'occupera « plus d'eux que des autres esclaves ! » A ce projet de propagande, écrit Humboldt, dans lequel les Cannibales sont traités avec une prédilection assez étrange, succède le projet formel et vraiment effrayant d'établir

ce que nous appelons aujourd'hui la traite des esclaves, en fondant cette traite sur un échange périodique de denrées et d'autres marchandises contre des créatures humaines. Et, dans des instructions qu'il dicte, le 30 janvier 1494, à Antonio de Torres, pour être mises sous les yeux des souverains, il fait la proposition suivante :

« Vous direz à Leurs Altesses que, pour le bien des âmes des Cannibales et des habitants d'ici, on a eu la pensée qu'il serait utile d'en transporter le plus grand nombre possible en Espagne. On donnera des licences pour un certain nombre de caravelles, afin qu'elles conduisent à ces îles du bétail, des vivres et tout ce qui est nécessaire pour approvisionner les colons et améliorer l'agriculture. Toutes ces choses pourront être payées en esclaves cannibales qui, perdant hors de leur pays leurs habitudes barbares, seront préférables à d'autres esclaves et dont l'introduction à Séville sera encore profitable à Leurs Altesses par les droits qu'on imposera à volonté. »

Projet effrayant, comme dit Humboldt, par son objet tel qu'il l'expose, mais aussi par la duplicité d'âme et la férocité dont il témoigne quand on sait comment l'amiral va l'exécuter.

L'esclavage existait alors en Europe, surtout dans les pays méditerranéens où les corsaires musulmans enlevaient des femmes et des hommes chrétiens qu'ils vendaient sur les marchés de leurs pays. De leur côté, les chrétiens réduisaient à l'esclavage des musulmans prisonniers de guerre et des corsaires se livraient au trafic. Des Portugais amenaient

des nègres de Guinée. Mais le nombre des esclaves était relativement réduit en Europe. Or, Christophe Colomb est le premier en date qui ait eu l'idée de faire les choses en grand et d'organiser au nom du gouvernement royal, au profit de celui-ci et au sien, de véritables rafles qui ne sont même pas justifiées légalement par l'état de guerre. Car il ment en écrivant qu'il n'enverra sur les marchés d'Espagne que des prisonniers meurtriers d'Espagnols et principalement des Cannibales. C'est à peine s'il a une douzaine d'anthropophages prisonniers. Ses victimes seront les indigènes d'Haïti qui ne sont pas des mangeurs d'homme ; son mensonge est si flagrant qu'il a déjà l'intention d'exporter des femmes, des jeunes filles et des enfants. Enfin, nul, avant lui, n'avait osé dissimuler ses véritables desseins sous des raisons évangéliques et humanitaires et, après lui, nul ne l'a fait avec autant de cynisme.

* * *

A la fin de mars, au retour d'une expédition dans l'intérieur de l'île qui n'avait pas donné de résultats plus appréciables, Colomb prépare un nouveau voyage de découvertes ; mais son but principal est de retourner à Cuba. La situation à Hispaniola exige pourtant la présence du chef. La révolte gronde partout, chez les indigènes comme chez les Espagnols. On dirait que ses déceptions multipliées se résolvent en rage contre les Indiens ; il se livre à leur chasse et il lance des chiens contre eux. Il lui faut des esclaves pour les soumettre à de durs tra-

vaux forcés dans les fleuves où il y a de l'or, dans la montagne où il espère toujours en trouver ; il lui en faut, y compris des femmes, pour distribuer aux agriculteurs, aux seigneurs et aux aventuriers qui l'ont suivi.

Dans la petite colonie espagnole tout va à la dérive. L'amiral, qui est un mauvais navigateur, est un administrateur encore pire. En outre, il n'a pas le don du commandement, et il ne sait pas se rendre sympathique ; par sa dureté de cœur qui va jusqu'à la cruauté, il indispose tout le monde contre lui et, en ces premiers mois de 1494, plus que jamais. Nous avons déjà remarqué, à propos de la grève des marins à laquelle Martin Alonso Pinzon seul put mettre fin, que Colomb a pu, par des qualités qui sont une énigme de l'histoire, séduire des seigneurs, des courtisans, des dames de la Cour, des prélats, des moines, des professeurs et même des savants et une reine intelligente, mais qu'il est sans pouvoir sur les hommes du métier de la mer, y compris les plus humbles, qui le voient à l'œuvre. A terre, l'incapacité et les autres défauts du gouverneur et administrateur produisent les mêmes effets que ceux de l'amiral au port d'embarquement et en pleine mer.

L'irascible gouverneur commence par un conflit avec le Père Boïl et ses missionnaires qui, fidèles aux instructions de la reine, lui font des remontrances au sujet de ses cruautés contre les Indiens. Aussitôt, il prive les religieux de vivres.

Il est vrai que tout le monde est rationné. Dans l'espoir d'obliger les Espagnols à partir, les indigènes

ont cessé de cultiver les terres et ne vivent que de fruits, de plantes et de racines qui poussent sans soin ; mais une telle nourriture ne suffit pas aux civilisés. Des épidémies éclatent : les Espagnols communiquent aux indigènes des maladies contagieuses jusqu'alors inconnues aux Antilles et prennent, à leur tour, celles des indigènes — une, au moins — qu'on n'avait pas encore eues en Europe ; la propagation se fait surtout par les femmes. La mort fauche les Indiens qui, appartenant à une race débile, offrent moins de résistance au mal.

C'est dans ces conditions que, le 24 avril, il laissa à un comité présidé par son frère Diego le gouvernement d'Hispaniola, où son devoir était de rester, et partit avec trois caravelles. Il retournait à sa chimère. Il allait vers Cuba à la recherche de l'empereur et de la capitale de la Chine. Il prit donc la direction de l'ouest, parvint à Cuba dont il longea d'abord la côte méridionale. Près du port de Tarquino, on prit la route du sud et, le 13 mai, on découvrit la Jamaïque, puis on retourna vers la côte cubaine pour en continuer l'exploration. Les caravelles naviguèrent, non sans difficulté, entre des bas-fonds et des récifs, et entrèrent dans un archipel de nombreux îlots que Colomb nomma le Jardin de la Reine.

— Il y en a au moins mille ! s'écria l'amiral illuminé. C'est l'archipel des mille îles décrit par Marco Polo.

Son imagination surexcitée bondit et l'entraîne dans l'espace. Après le Japon, elle lui a fait découvrir le nord de la Chine ; maintenant il est au sud.

Quelques jours après, il est du côté de la Cochinchine, sans avoir quitté Cuba ni le Jardin de la Reine.

« Colomb, dit l'auteur du *De Orbe novo*, se croyait arrivé dans la partie du globe qui nous est opposée, tout près de la Chersonèse d'Or, située par rapport à nous dans l'orient au delà de la Perse. Il pense, en effet, que, sur les douze heures que parcourt le soleil, alors qu'on ignore sa course, il n'en a laissé que deux de côté. On sait que les anciens n'avaient suivi le soleil que dans la moitié de sa course, puisqu'ils ne connaissaient que la partie de la terre située entre Gadès et le Gange ou même jusqu'à la Chersonèse d'Or. Dans cette navigation l'amiral rencontrait des courants maritimes impétueux comme des torrents, des tourbillons et des hauts-fonds, sans parler des dangers qu'il courait à cause de la multitude des îles voisines ; mais il ne tint aucun compte de ces périls, et résolut de s'avancer jusqu'à ce qu'il se fût assuré si Cuba était une île ou un continent. »

L'amiral « croyait », il « pensait », écrit Pierre Martyr d'Anghiera qui répète les propos que celui-ci lui a tenus, mais n'y ajoute pas foi. Christophe Colomb n'a plus besoin de s'avancer le long des côtes pour s'assurer que Cuba est un continent. Il le sait, il en est sûr depuis le premier voyage. La découverte des mille îles chinoises de Marco Polo n'est qu'une preuve de plus que ces côtes sont celles de l'Asie.

Il se passa alors, le 12 juin, un fait sans autre exemple dans l'histoire plus de trente fois cente-

naire de la découverte du monde. Colomb, qui ne cessait d'affirmer que Cuba est le continent, envoya le notaire royal sur les trois caravelles recueillir la déposition de tous les marins, y compris les pilotes, qui, soit pour plaire à l'amiral, soit parce qu'ils étaient intimidés par lui, déclarèrent la même chose, sous serment. Un acte notarié fut dressé de leurs déclarations et il y fut spécifié que quiconque, après avoir juré, prétendrait le contraire, c'est-à-dire que Cuba est une île, aurait la langue coupée et en outre paierait une amende de dix mille maravédis s'il était officier ou recevrait cent coups de fouet s'il était simple marin.

Il y avait, à bord d'une des caravelles, un prêtre instruit en cosmographie qui pensait et osa dire que c'est une île. Colomb l'empêcha de retourner en Espagne. Mais il ne pouvait séquestrer Juan de la Cosa qui tenait de la reine son titre de cosmographe de l'expédition. Rentré en Espagne et sans crainte d'avoir la langue coupée, — car l'acte notarié fut considéré comme nul, — il composa une carte du monde dont des copies furent répandues par toute l'Europe savante. L'île de Cuba y figure et, sur les terres encore indéterminées dont elle est séparée, à l'ouest, par l'Océan, le cosmographe n'a inscrit aucun nom.

Ceux des apologistes de Colomb — nous pourrions dire ses « hagiographes » — du dix-neuvième siècle, qui ne passent pas sous silence sa grande erreur, disent qu'elle était obligée, inévitable, et qu'il n'aurait pu en être exempté que par révélation divine. Mais Juan de la Cosa, le prêtre qui paya de sa liberté

son imprudente franchise, et tous les contemporains qui, au retour, refusèrent de prêter foi aux extravagances de la géographie colombienne, avaient-ils été favorisés de cette révélation divine que l'Ambassadeur de Dieu n'a jamais eue? S'il avait continué sa navigation à l'ouest ou au nord de Cuba, Colomb serait parvenu sur le continent, au Yucatan ou à la Floride, en un jour. Mais il erre au hasard d'une île à l'autre, sans savoir où il est ni où il va, à moins qu'on sache où l'on est et où l'on va lorsque l'esprit saute brusquement du Japon au golfe Persique sans autre motif que la direction d'un courant ou la vue d'un archipel et l'obsession de Marco Polo et de Mandeville. Cependant l'équipage, voyant que les provisions s'épuisent et que l'amiral ne parle pas encore du retour, commence à se plaindre.

Le 16 juillet seulement, les caravelles prennent le chemin d'Hispaniola, mais sont rejetées dans une direction contraire par un ouragan. Pendant plusieurs semaines, presque chaque jour, elles sont assaillies par les orages et les tempêtes, et ce n'est que le 20 août qu'elles abordent à Hispaniola en une région encore inconnue de l'ouest. On explore la côte et on n'arrive à Isabelle que le 29 septembre, après cinq mois d'absence. Colomb, malade depuis quelque temps, est transporté dans son lit et passe cinq jours et cinq nuits dans une léthargie complète.

*
* *

« L'amiral étant à Hispaniola, dit Fernand Colomb, y trouva son frère Barthélemy qui venait

d'Espagne... Ayant appris que l'amiral avait découvert de nouvelles îles et qu'il était retourné en Espagne, il se hâta pour l'aller rejoindre ; mais étant à Séville, il le trouva parti avec dix-huit vaisseaux. Ce fut alors qu'il présenta mon frère et moi pour être pages du prince don Juan. Ensuite le roi l'envoya à Hispaniola avec trois vaisseaux et l'amiral étant retourné de la conquête de Cuba le fit préfet *(adelantado)* des Indes. »

Nous avons vu que, dans les eaux des Petites Antilles, Christophe Colomb ne sait plus où est Hispaniola. Or voici que son frère, qui n'avait pas fait partie de la première expédition, y parvient directement et sans hésitation. Il s'était donc procuré une carte exacte faite par l'un des pilotes de ce premier voyage ou, ce qui revient au même, ce pilote, qui avait relevé la position des îles, était à son bord.

Les trois caravelles étaient arrivées, avec de nouveaux colons et un chargement de provisions de tous genres, quelque temps après le départ de Colomb. Pendant son absence, la crise s'était aggravée. Les Espagnols, aigris par les déceptions, les privations, les maladies, s'étaient divisés en plusieurs coteries ennemies en lutte les unes contre les autres. Les Indiens étaient en pleine révolte. L'anarchie était complète. Le Père Boïl et Pedro Margarit, qui étaient les deux plus excités contre Colomb, s'emparèrent des caravelles de Barthélemy, et retournèrent en Espagne, avec un certain nombre de leurs partisans, pour porter leurs plaintes à la Cour.

L'amiral était guéri lorsque quatre caravelles de ravitaillement arrivèrent sous le commandement de Torres. Celui-ci remit à Colomb la réponse des souverains aux propositions dont il avait été le porteur ; elles étaient adoptées, quelques-unes avec accompagnement de conseils ou de légères modifications, toutes, à l'exception d'une seule : celle qui avait trait aux envois d'esclaves, à laquelle les Rois Catholiques se réservaient de répondre ultérieurement. En possession de cette réponse, Colomb fit charger les caravelles de centaines d'esclaves qui n'étaient pas des Cannibales mais des habitants d'Hispaniola, et qui n'étaient pas tous des prisonniers de guerre puisqu'il y avait parmi eux des femmes, des jeunes filles et des enfants de douze ans. Ces malheureux furent entassés sur les navires, tout nus et pêle-mêle comme du bétail, et expédiés d'Hispaniola le 24 février 1495. Un grand nombre mourut en route. Cinq cents survivants furent mis en vente à Séville avec l'autorisation du gouvernement. Quatre jours après, la vente était arrêtée par ordre royal.

« Il faut absolument, dit une cédule du 16 avril 1495, suspendre la vente et ne pas encore accepter le prix des esclaves pour que nous ayons le temps de nous informer auprès des personnes lettrées, auprès des théologiens et des canonistes si, en bonne conscience, il est permis de suivre cette affaire ; il faut surtout que Torres nous envoie promptement les lettres qu'il apporte de l'amiral pour que nous apprenions par quel motif il fait transporter ces hommes comme esclaves à Séville. »

« Ces hommes » : la reine croit que ces cinq cents esclaves sont tous des hommes prisonniers de guerre dont la mise en vente est autorisée par la loi comme par les mœurs ; et, en fait, Isabelle donnera, plus tard des autorisations à quelques autres découvreurs. Mais en avril 1495, elle a des scrupules. Elle ne sait pourtant pas encore que des centaines d'Indiens inoffensifs, des femmes et des enfants ont été débarqués, tout nus, par ordre de son amiral, sous un climat qui n'est pas celui des tropiques et après un mois d'hiver en plein océan ; elle ne sait pas que tous vont mourir avant qu'elle ait pu prendre des dispositions pour leur rapatriement.

Cet acte de barbarie souleva l'indignation de tous ceux qui assistèrent à l'écœurant spectacle du débarquement et de la mise en vente des femmes. On en trouve l'écho jusque chez les amis de Colomb. Le chroniqueur Bernaldez, curé de Palacios, qui le logea au retour du second voyage, a des mots où la sonorité de la langue castillane semble voilée par les larmes qu'il versa en les écrivant : « Cinq cents âmes d'Indiens et d'Indiennes de douze à trente-cinq ans... Ils vinrent ainsi qu'ils allaient sur leur terre, comme ils étaient nés... » *(Quinientas animas de Indios e Indias, dende doce años hasta treinta y cinco... e vinieron ansi como andaban en su tierra, como nacieron...)* Et un autre prêtre, le grand apologiste, le créateur de la légende colombienne. Las Casas, écrivant le chapitre de la mort de Colomb, laissa tomber de sa plume épiscopale cette condamnation : « Les infortunes qu'il a éprou-

vées n'étaient que le juste châtiment de ses procédés envers les indigènes. »

Les apologistes du dix-neuvième siècle qui ont fait de Colomb le plus grand et le plus pur génie de l'humanité taisent cet épisode. Ils parlent d'un projet de réduire à l'esclavage des cannibales qui, disent-ils, n'avait rien de choquant ni d'illégal à cette époque. Nous venons de voir quels furent les esclaves et quelles étaient les lois et les mœurs. Quant aux envois ultérieurs d'Indiens en Espagne, s'ils en parlent c'est pour rejeter la faute sur d'autres. Les documents ne permettent, pourtant, aucune équivoque. Car Colomb recommença, avec l'espoir que ceux de ses protecteurs à la Cour qui étaient ses complices finiraient par convaincre la reine ou lui forcer la main. Il amena des esclaves avec lui au retour de son second voyage. Quelque temps après, son frère Barthélemy qui exécutait ses ordres et était, d'ailleurs, aussi violent et cruel que lui, en expédiait trois cents. Enfin nous avons le témoignage de Las Casas qui n'est pas suspect dans cette occasion puisque, pour dire la vérité, il accuse son héros et que ses accusations sont corroborées par d'autres contemporains. Dans un mémoire adressé à Charles-Quint, en 1543, et remis à une assemblée de prélats réunis pour étudier la réforme des abus commis dans les Indes occidentales, l'évêque de Chiapas écrit :

« La sérénissime et bienheureuse reine doña Isabelle, digne aïeule de Votre Majesté, n'a jamais voulu permettre que les Indiens eussent d'autres seigneurs qu'elle-même et son époux le roi Fer-

dinand. Il est bon de vous faire connaître ce qui se passa à ce sujet dans cette capitale en 1499. L'amiral fit présent à chacun des Espagnols qui avaient servi dans ses expéditions d'un Indien pour son service particulier. J'en obtins un pour moi. Nous arrivâmes en Espagne. La reine, qui était alors à Grenade, en fut informée et témoigna son indignation : « Qui a autorisé, disait-elle, mon amiral à disposer ainsi de mes sujets? » Elle fit aussitôt publier une ordonnance qui obligeait tous ceux qui avaient amené des Indiens à les renvoyer aux Indes. »

L'année suivante, des Indiens vendus à Séville furent ramenés par ses soins aux îles natales ; et lorsque Colomb partit pour son dernier voyage, elle lui renouvela l'interdiction d'amener des esclaves.

* * *

Comme pour justifier la phrase de Las Casas sur le châtiment divin que Colomb méritait à cause de ses cruautés, le cours de ses infortunes est accéléré à partir de la date du débarquement à Séville des cinq cents pauvres Indiens et Indiennes. Dans le même mois d'avril 1495 et avant même de connaître dans leurs circonstances aggravantes tous les détails de ce premier drame de la traite des esclaves, la reine Isabelle révoqua, en fait, le privilège exclusif qu'elle avait accordé à l'amiral de faire des voyages de découverte dans l'océan Atlantique à l'occident des Canaries et des Açores et, par cet acte, donna une impulsion nouvelle au mouvement qui allait

porter l'Espagne vers le Nouveau Monde et qui risquait d'être arrêté.

Christophe Colomb est l'initiateur. Il a ouvert une route marine en partant pour découvrir Antilia et en croyant avoir dépassé cette île. Mais par sa géographie chimérique, par l'obsession qu'il a de mettre ses découvertes d'accord avec les théories d'Aristote et de Sénèque et les récits de Marco Polo et de Mandeville, il s'est voué à la stérilité. Il ne sort plus de ses îles ; il y erre, à la recherche des merveilles de la fable. Il navigue au hasard dans l'archipel, et d'une manière telle qu'on pourrait dire qu'il piétine sur place. Or, d'autres navigateurs, parmi lesquels quelques-uns qui l'avaient suivi dans son premier voyage, s'étaient rendu compte de son incapacité, et voulaient aller de l'avant. Qu'y a-t-il en allant toujours à l'ouest au delà de Cuba : d'autres grandes îles ou l'Asie? On ne le sait pas, mais on veut le savoir et on le saura. Une chose est certaine : Colomb se trompe, Cuba n'est pas l'Asie. Le 10 avril, Isabelle déclare libre la navigation et le commerce dans les terres découvertes et à découvrir. La même année et les suivantes, des navigateurs demandent l'autorisation de partir ; d'autres ne la sollicitent même pas : ce sont les amateurs d'aventures clandestines qui, parfois, devancent sur les terres inconnues ceux qui sont en règle avec le gouvernement. De ces derniers, il en est qui se passent de la contribution de l'État en navires et en argent, tel Pedro Alonso Nuñez, compagnon des deux premiers voyages de Colomb, qui équipe une caravelle à ses propres frais ; il est pauvre, pour-

tant, mais il trouve à Séville des banquiers qui ont confiance en lui et lui prêtent de l'argent à des conditions onéreuses. Vicente Yañez Pinzon qui, dans le courant de la même année 1495, revient du Levant où les Rois Catholiques l'avaient envoyé en mission, arme une flottille et va, pour le compte de la Couronne d'Aragon, à la découverte, comme les autres, à l'occident de la mer Océane. Américo Vespucce, l'un des directeurs de la maison de banque et de commerce de son compatriote Juanoto Berardi, mort à cette époque, s'embarque aussi et parviendra, avant Christophe Colomb, sur le continent auquel son nom sera donné.

* * *

En ce même mois d'avril 1495, décidément funeste au découvreur des Antilles, la reine, inquiétée par les nouvelles qui lui arrivent d'Haïti, y envoyait un administrateur provisoire, Diego Carrillo, « pour le cas où Dieu aurait disposé de l'amiral », car le bruit de sa mort avait couru. Il vivait toujours, mais en proie à des difficultés grandissantes à cause de son incapacité d'administrateur et de ses cruautés. Depuis un an, la révolte n'a fait que s'étendre dans l'île. En avril elle est générale. Colomb marche, avec tous ses hommes armés, contre les Indiens que commande le **cacique** Caonabo, bat cette foule qu'épouvante l'artillerie espagnole, la met en déroute et fait Caonabo prisonnier. Cela suffit pour que la rébellion prenne fin. Les indigènes seront, pour quelque temps, les plus soumis des esclaves ; on obtiendra d'eux tout ce qu'on voudra, tout ce que

leur débilité physique leur permettra de supporter, jusqu'à en mourir.

« Après la prise de Caonabo et de toute sa maison, dit Pierre Martyr, l'amiral résolut de parcourir l'île entière. On lui apprit que les insulaires souffraient d'une famine si atroce que plus de cinquante mille personnes avaient déjà péri, et qu'il en mourait chaque jour, comme meurent les bestiaux en temps d'épizootie. On sut que ce malheur les frappait par leur faute. »

En effet, comme nous l'avons vu, pour forcer les Espagnols à quitter leur île, ils avaient cessé tout travail agricole ; non seulement ils ne faisaient plus de semences, ni de plantations, mais encore ils avaient détruit et arraché ce qui était déjà semé de deux espèces de céréales avec lesquelles ils faisaient leur pain. La dévastation avait été si complète qu'un officier envoyé en reconnaissance, avec une troupe de soldats, sur la côte méridionale, « rapporta que tous les cantons qu'il avait parcourus souffraient tellement de la famine que, pendant six jours, lui et les siens n'avaient rien mangé d'autre que des racines d'herbes et de petites plantes, ou des fruits qui poussent sur les arbres dans la montagne. »

Cependant, on avait fini par trouver de l'or autre part que dans le sable des rivières ; la région montagneuse de Cibao en contenait certainement des gisements. Des explorateurs s'étaient procuré un lingot massif : « Il était plus grand que le poing, dit Pierre Martyr, et pesait vingt onces. Il avait été trouvé par un cacique non pas sur la rive d'un

fleuve, mais dans un terrain aride. Je l'ai vu de mes yeux dans un marché de la Vieille Castille, à Medina del Campo, où la Cour passait alors l'hiver, je l'ai tenu dans mes mains à ma grande admiration, soupesé et manié. »

On poursuivit activement l'exploration. « L'amiral, ajoute le chroniqueur, envoya son frère Barthélemy avec quelques mineurs et une troupe de soldats aux mines d'or qui, sur l'indication des naturels, avaient été trouvées à soixante lieues d'Isabelle. On trouva sur leur emplacement des puits creusés depuis longtemps. L'amiral croit avoir retrouvé dans ces mines les antiques trésors que, dans l'Ancien Testament, Salomon, roi de Jérusalem, est dit avoir rencontré dans le golfe Persique. »

Cette trouvaille est, pour l'esprit de l'amiral, une nouvelle occasion de s'envoler sur ses nuées bibliques et géographiques.

« Est-ce faux? » se demande le sceptique auteur du *De Orbe novo*. Et il répond nonchalamment : « Il ne m'appartient pas de le décider. » Puis, il complète le renseignement que Colomb lui a donné :

« Les mineurs, en passant au crible la terre sèche qu'ils avaient ramassée sur plusieurs points, affirmèrent qu'ils avaient récolté une si grande quantité d'or cachée dans cette terre qu'un ouvrier mineur, s'employant à ce travail, pourrait facilement ramasser trois drachmes d'or par jour. »

Mais s'il y a tant d'or dans les îles, pourquoi l'amiral n'en a-t-il rapporté qu'une poignée de son premier voyage et pourquoi la récolte du second ne sera guère plus fructueuse? On lui a posé la ques-

tion ; on la lui posera encore. Il a répondu et continuera de répondre :

— D'abord je n'ai pas encore eu le temps d'explorer en détail toutes les îles que j'ai découvertes. Il me faudrait plus de cinquante ans. Ensuite, tous les Espagnols qui sont allés avec moi aux îles et sur la terre ferme d'Asie sont des fainéants qui songeaient plus à dormir et à se reposer et aimaient mieux les séditions et les bouleversements que la paix et le repos. Enfin, il était nécessaire avant tout de vaincre et de dompter les insulaires et de briser leurs forces. Dans le seul canton de Cibao il y a tant d'or qu'on ose à peine le dire. Un seul de mes hommes en a trouvé dans plus de cinquante fleuves. Dans toute l'île on en trouvera par terre partout où l'on en cherchera. Que sera-ce quand on fouillera le sol? Dès ce moment, nos souverains peuvent être considérés comme les monarques les plus heureux et les plus riches du monde, car jusqu'à nos jours on n'a vu ni entendu rien de semblable sur la terre et, véritablement, dans le prochain voyage que je ferai, mes vaisseaux seront porteurs d'une si énorme quantité d'or que cela causera la plus grande admiration. Tout se verra et fera en son temps, avec l'aide de la Sainte-Trinité.

Mais voilà déjà plus de deux ans qu'il est, pour la seconde fois, dans les Indes dont il a exploré ou reconnu des centaines d'îles. Des communications régulières sont établies avec la métropole qui envoie aux Espagnols d'Haïti des caravelles chargées de provisions et de munitions, et l'amiral n'a rien à donner en échange. Les Rois Catholiques ne vont-

ils pas se lasser de dépenser tant d'argent? Colomb leur donnera de l'or, plus qu'ils n'en peuvent souhaiter... mais plus tard. Ah! si, en attendant, quelques-uns de ses protecteurs, par exemple les premiers avec lesquels il s'est entretenu de l'affaire de l'exportation des indigènes, Gabriel Sanchez et Luis de Santangel, aidés de quelque bon casuiste, pouvaient convaincre la reine trop sensible et la délivrer de ses scrupules! Il suppute les bénéfices que l'affaire pourrait rapporter dans un seul petit canton d'Haïti et il écrit :

« De ce lieu on peut, avec l'aide de la Sainte-Trinité, exporter autant d'esclaves qu'il est possible d'en vendre, soit quatre mille valant vingt millions de maravédis. Je le crois d'autant plus qu'en Castille, en Portugal et ailleurs on consomme beaucoup d'esclaves et il n'en vient plus autant de Guinée. »

Vingt millions — dont deux millions pour l'amiral — dans la seule région de Yaquimo! Si la reine voulait... Hélas! La reine vient d'envoyer à Haïti un commissaire enquêteur, Juan de Aguado, chargé d'examiner publiquement la gestion de Colomb. La reine n'a donc plus confiance en lui, elle a écouté ses ennemis et calomniateurs, le Père Boïl et Margarit, et il n'est plus le maître chez lui, dans ces îles dont il est le vice-roi! Naturellement, il ne peut supporter, dans son orgueil, d'être l'objet d'une enquête, obligé de répondre à des questions offensantes que lui pose un personnage qui a des pouvoirs de juge d'instruction aussi bien sur lui que sur tous les autres habitants. Ce sont des conflits, des scènes de violence, des refus de répondre, des tentatives

d'intimidation de témoins, des promesses et des menaces. Juan de Aguado poursuit patiemment une interminable enquête. Au bout de quelques mois, Colomb n'en pouvant plus et comprenant que c'est à la Cour même qu'il doit se défendre en prenant l'offensive, décide de retourner en Espagne.

Il partit d'Hispaniola le 10 mars 1496 avec deux caravelles, emmenant deux cents passagers, la plupart malades, et trente esclaves parmi lesquels le cacique Caonabo qui mourut pendant la traversée. Dès son départ, il commit une de ces erreurs de navigation dont il était coutumier. Au lieu de faire rumb, comme au retour du premier voyage, vers le nord de l'île où il aurait trouvé les vents alizés, il marcha vers le sud-est et s'engagea dans l'immense archipel des Petites Antilles où les vents lui furent défavorables. Il retourna aux repaires des Cannibales. Au bout d'un mois de courses périlleurses au gré d'une mer agitée, il n'en était pas encore sorti. On dirait qu'il n'a pas eu d'autre préoccupation que de fuir la grande île colonisée où il n'y aura bientôt plus pour lui que des ennemis et des juges. Il errait, à la mauvaise aventure, avec l'espoir toujours tenace d'un miracle géographique, de la trouvaille d'une montagne dont les flancs, entr'ouverts deux mille cinq cents ans avant lui par les mineurs du roi Salomon, lui livreraient assez d'or, en un seul jour, pour en remplir une caravelle. Alors, il retournerait à Hispaniola et reviendrait avec toute la flotte au pied de la montagne qui serait vidée de tous ses trésors. Et quelle entrée dans un port espagnol ! Sur le quai où l'or amon-

celé aurait été débarqué, les Rois Catholiques, suivis de leur Cour, viendraient recevoir leur amiral...

En attendant, le 10 avril, date à laquelle on aurait pu être dans un port andalou ou, tout au moins, aux Canaries si on avait pris la bonne route, on était devant la Guadeloupe. Les vivres étaient presque épuisés et l'on avait encore un mois de navigation avant d'atteindre un port espagnol ou portugais où l'on pourrait s'approvisionner suffisamment. Plus de deux cent cinquante personnes à nourrir pendant quatre ou cinq semaines ! Est-il rien de plus lamentable et de plus insensé que ce voyage de retour? Il y a, comme nous le verrons, sa quatrième et dernière expédition.

Passagers et marins, pleins d'inquiétude, murmurent, se plaignent, protestent. Car Colomb n'a pas fait un seul voyage sans qu'il y ait eu, à son bord, des mécontentements et des signes précurseurs de révolte parmi des équipages qui avaient été et seront toujours si vaillants et si disciplinés sous le commandement d'autres chefs. Que va-t-on faire? Revenir à Hispaniola? On ne peut jamais savoir à l'avance ce qu'a décidé l'amiral. Lui-même, en cette occurrence, ne le sait pas. Enfin, plutôt que de retourner à la colonie, il ordonne de débarquer à la Guadeloupe pour y prendre des provisions. C'est l'île où les cannibales étant le plus nombreux sont le plus à craindre.

L'amiral y passa dix jours avec ses soldats, dix jours à se battre avec les sauvages et à chercher de quoi manger. Enfin, après avoir embarqué ce qu'on avait pu trouver et qui aurait été suffisant

pour une traversée heureuse et rapide, on mit à la voile, le 20 avril, on sortit de l'archipel, et on prit le rumb de l'est. Pendant plus d'un mois les caravelles eurent à lutter contre les vents et la tempête. Pour la seconde fois il y eut menace de famine ; les vivres étaient presque épuisés et, la terre étant encore assez éloignée, on ne distribuait plus que des rations insuffisantes. Tout le monde, à bord, était exaspéré par cet interminable et terrible voyage, les souffrances de toute sorte, la privation de vivres, la peur de la mort par la famine qui apparaissait de plus en plus proche. Des marins, perdant la raison, parlaient de jeter les Indiens à la mer et même de les manger. Près de la moitié des malheureux Haïtiens étaient morts de faim ou de froid lorsque, le 11 juin, les deux caravelles entrèrent dans le port de Cadix.

Par la faute de l'amiral, le voyage avait duré trois mois.

Pendant ce temps, les Espagnols d'Haïti ont repris espoir. La santé publique s'est améliorée ; les agriculteurs plantent, ensemencent et récoltent ; les indigènes paient tribut par des prestations en nature. Et on trouve de l'or ; ce n'est pas le Pérou — car la véritable richesse de l'île sera l'agriculture et l'élevage — mais enfin on en trouve.

CHAPITRE VIII

Un don Quichotte qui a trop lu les romans de chevalerie maritime et biblique, et un amiral qui mérite d'être fusillé.

Dans la matinée du 11 juin 1496, les habitants de Cadix se portèrent en foule vers le port où deux caravelles qui revenaient des Indes étaient entrées, et assistèrent au débarquement des marins et des passagers. Ce fut le plus triste spectacle qu'ils eussent vu de leur existence. Tous les hommes qui mettaient pied à terre, marins, seigneurs et artisans, avaient le visage hâve, le teint jaune, les yeux brûlants de fièvre des gens consumés par la maladie et la privation de nourriture. Beaucoup ne purent descendre qu'en s'appuyant aux bras de ceux qui étaient moins abattus. Les Gaditains curieux et charitables s'empressèrent auprès d'eux et, pleins de compassion, emmenèrent les plus malades dans leurs maisons pour les réconforter. Un adolescent nommé Oviedo, le futur chroniqueur de la découverte, qui assista à ce débarquement, en garda une impression qui ne s'effaça jamais : « Ils s'en retournaient malades, écrivit-il, défaits et de si mauvaise couleur qu'ils semblaient plus morts que vifs. Cette terre et ce pays des Indes

furent tellement décriés qu'on ne trouvait personne qui y voulût venir... Si le roi m'avait donné ses Indes et qu'il eût fallu leur ressembler, jamais je ne me serais résolu à y aller. »

— N'avez-vous pas amené des sauvages? demandait-on aux marins.

— Il y en a qui sont morts en mer ; mais il en reste. Vous allez les voir.

— Et l'amiral?

— Il s'habille. Il va descendre aussi.

Et l'on vit descendre une quinzaine d'Indiens emplumés, torses et jambes nus, et portant au cou un collier qui paraissait d'or. Quelques-uns élevaient entre leurs mains de grands masques étranges et des images de bois ou de coton. Derrière eux marchait, isolé, un moine franciscain à longue barbe blanche.

— Encore un Père qui n'a pas voulu rester aux îles ! murmurait-on dans la foule.

— Mais non, mais non ! fit un gentilhomme qui, bien que soutenu par deux gars du port, avait de la peine à se tenir debout. Ce n'est pas un Père, c'est l'amiral.

L'amiral ! Dans ces tristes circonstances, Christophe Colomb avait, comme au retour du premier voyage, songé à sa publicité ; il avait préparé une mise en scène, une mascarade de mauvais goût. Il se conduisait, dit l'historien Carlos Bosque, « plus en impresario de cirque qu'en amiral de Castille ». Mais, cette fois, il ne frappera pas l'imagination de ses contemporains, il n'amusera même pas la foule amie des cortèges pittoresques. Pour

se rendre à la Cour, qui est à Burgos, il traverse une partie de l'Espagne, vêtu en moine et accompagné de ses sauvages. On se détourne de lui. Son astre est éteint et ne se rallumera plus. Les nouvelles d'Hispaniola ont couru le pays. On sait ou, du moins, on est persuadé que la colonisation des îles est une mauvaise affaire. De son deuxième voyage, comme du premier, il n'apporte qu'une poignée d'échantillons d'or et quelques herbes. L'Espagne est plus riche en métaux précieux que les Indes de l'amiral ! Le chroniqueur André Bernaldez, qui est pourtant son ami, a résumé l'opinion générale en ces quelques mots :

« Les dépenses étaient tellement considérables et les produits si minimes, qu'on arriva à soupçonner, là-bas comme en Castille, qu'il n'y avait point d'or dans les îles. »

Colomb, calme, imperturbable dans sa foi en son destin, va, d'une ville à l'autre, en marche vers la cité du Cid Campeador. Désormais, il sera vêtu tantôt en amiral, tantôt en moine, selon les circonstances et les personnes, et selon l'effet qu'il voudra produire. Son imagination et sa volonté en tension constante contre l'infortune le livrent à un mysticisme hébraïque qui va lui imposer un rôle de prophète. Est-ce du cabotinage ou de la sincérité? L'un et l'autre, sans doute, en cette année 1496, en attendant les hallucinations et le gouffre apocalyptique qui va l'attirer.

La Chine et le Japon ne l'intéressent plus. Marco Polo et Mandeville lui ont inspiré la plus merveilleuse des aventures, et il ne doute pas de pouvoir

la réaliser. Il partira d'un port espagnol, regagnera Haïti et Cuba, poursuivra sa route vers le sud-ouest et parviendra aux îles qui sont au sud de la Chine. Ces îles étaient, pour lui, l'année précédente, celles qu'il a parcourues près de Cuba et auxquelles il a donné le nom de Jardin de la Reine : c'était la vérité de 1495, ce n'est plus celle de 1496. Puis il visitera la Chersonèse d'Or — qui est la presqu'île de Malacca — et l'île de Taprobane qui l'intéresse parce qu'il a appris, dans un des deux ou trois livres où il a puisé toute sa science, qu'Alexandre y envoya des philosophes pour examiner la manière dont elle est gouvernée. Il traversera la mer Rouge et parcourra l'Égypte comme le firent, dans l'antiquité, les savants que César-Néron y envoya pour étudier « les sources du Nil, la cause qui les faisait croître en été, temps où les eaux sont basses. » D'Égypte il ira, par terre, à Jérusalem ; puis, traversant la Méditerranée, il rentrera à son port de départ après avoir fait le tour du monde et de nombreuses découvertes. Il sait par Mandeville que ce voyage est possible. Il n'oublie qu'un détail : forcément il laissera ses navires et leurs équipages dans la mer Rouge !

Il expose ce plan à la reine Isabelle et au roi Ferdinand qui le reçoivent à Burgos. Il leur dit les moyens qu'ont employés Alexandre, César-Néron et tant d'autres princes de l'antiquité pour augmenter leur réputation. Il leur parle surtout de Salomon qui envoya de Jérusalem jusqu'au bout de l'Orient pour voir le mont Sapora près duquel ses navires s'arrêtèrent trois ans.

— Le mont Sapora, dit-il aux souverains, le mont le plus riche de l'univers en or est, aujourd'hui, la propriété de Vos Altesses ; il est dans l'île Hispaniola.

Et il le croit comme il le dit.

L'amiral réfuta les dénonciations et les plaintes que le Père Boïl, Pedro Margarit et les gentilshommes révoltés contre l'autorité qu'il tenait de Leurs Altesses avaient déposées au pied du trône : les incidents fâcheux dont Hispaniola venait d'être le théâtre étaient leur œuvre ; ils ne songeaient qu'à faire une fortune rapide et n'avaient aucun souci des intérêts de l'État et de l'Église. Quant aux esclaves, son intention avait été de n'envoyer en Espagne que des Cannibales prisonniers de guerre ; dorénavant, il veillerait à ce que les ordres de Leurs Altesses fussent scrupuleusement observés. Enfin, il tint aux Rois Catholiques le discours suivant qu'il devait, plus tard, mettre par écrit :

— Qu'il plaise à Notre-Seigneur d'accorder une longue vie et la santé à Vos Altesses, afin qu'Elles puissent poursuivre une si noble entreprise dans laquelle il me paraît que Dieu reçoive de grands services ; que l'Espagne accroisse considérablement sa grandeur et que tous les chrétiens reçoivent beaucoup de consolation et de plaisir parce que le nom de Notre-Seigneur viendra se répandre dans ce pays. Dans toutes les terres où les navires de Vos Altesses pénètrent, et dans tous les endroits où j'aborde, je fais planter une croix élevée, je notifie à tous les habitants l'état de Vos Altesses et leur résidence en Espagne ; je leur dis tout ce que je puis

sur notre sainte foi, sur la croyance de l'Église notre sainte mère, laquelle a ses membres dans tout l'univers ; sur la civilisation et la noblesse de tous les chrétiens et sur la foi qu'ils ont dans la Sainte Trinité. Qu'il plaise à Notre-Seigneur d'oublier les personnes qui ont combattu et qui combattent une si excellente entreprise, et qui s'opposent ou s'opposeraient à ce qu'elle fasse des progrès, sans considérer combien de gloire et de grandeur il en résultera pour Vos Altesses dans tout l'univers. Elles ne savent qu'alléguer pour en médire, si ce n'est qu'on y dépense beaucoup et qu'on n'a pas renvoyé incontinent les navires chargés d'or, sans considérer la brièveté du temps et toutes les nombreuses contrariétés qui ont existé... Quoiqu'on n'ait pas renvoyé les navires chargés d'or, on a envoyé des échantillons suffisants de ce métal et d'autres choses de prix, d'où l'on peut juger qu'en peu de temps on pourra faire de grands bénéfices ; et sans considérer enfin le grand cœur des princes de Portugal qui poursuivent depuis si longtemps l'entreprise de Guinée et poursuivent également celle d'Afrique où ils ont employé la moitié des habitants de leur royaume et auxquelles le roi est maintenant plus déterminé que jamais.

La reine Isabelle, que Colomb prenait par le point sensible en lui montrant la gloire et les profits que les souverains portugais avaient déjà recueillis en persévérant dans la voie des découvertes, répondit à l'amiral et lui dit de ne pas s'inquiéter des attaques dont il était l'objet au sujet de l'or qu'on n'avait pas encore trouvé en abondance ; sa volonté était

de poursuivre cette entreprise et de la soutenir même si on devait n'en retirer que pierres et roches et qu'Elle ne tenait aucun compte des dépenses qu'elle entraînait ; qu'Elle dépensait beaucoup plus dans des choses moins importantes, et qu'Elle considérait comme bien employé ce qu'Elle avait déjà dépensé et qu'Elle dépenserait encore, parce qu'Elle croyait que notre sainte foi s'étendrait, que ses domaines royaux s'accroîtraient et que ceux qui disaient du mal de cette entreprise n'étaient pas amis de sa royale couronne.

Du moins, Colomb lui prête cette réponse. La reine ne dut pas être si catégorique dans ses affirmations, et, surtout, elle ne lui promit certainement pas immédiatement une nouvelle flotte pour un troisième voyage de découverte, car un an et demi va se passer avant qu'elle cède aux supplications de l'amiral. Ce n'est même qu'un an après, le 2 juin 1497, qu'elle lui accorda une première satisfaction en annulant les dispositions qui, dans l'édit sur la liberté des voyages de découverte, était contraire aux « privilèges et grâces » concédés à l'amiral : « Notre intention et notre volonté, dit ce document, n'ayant jamais été de porter préjudice en quoi que ce soit au dit Christophe Colomb, notre amiral en la mer Océane, ni de permettre que personne puisse enfreindre les conventions ou empiéter sur les prérogatives qui lui ont été accordées à cause de ses services, nous proposant, au contraire, de lui conférer encore de nouvelles faveurs. à ces causes, par ces lettres patentes nous confirmons et approuvons lesdits privilèges... »

Mais ces lettres patentes seront bientôt des lettres mortes. On ne peut condamner à l'inaction l'élite des hommes de l'art de la mer et les aventuriers qui estiment, à bon droit, que Colomb est désormais incapable de donner gloire et profits à la nation et à la Couronne.

Son frère Barthélemy fut confirmé par les souverains dans le titre d'*adelantado* des Indes qu'il lui avait donné, et ses deux fils, Fernand et Diego, furent nommés pages de la reine. En dehors de la Cour, il était mal accueilli partout. Luis de Santangel même et d'autres juifs dont les espoirs d'affaires fructueuses qu'ils avaient mis en lui étaient frustrés, se refusaient à toute nouvelle démarche en sa faveur. Son projet d'un troisième voyage se heurta à l'opposition de Rodriguez de Fonseca, évêque de Badajoz, président du conseil des Indes. Il y eut même des disputes violentes dans les bureaux du conseil à Séville. Une fois, Colomb s'emporta jusqu'à saisir l'un de ses fonctionnaires, le jeta à terre et le piétina.

Malgré Fonseca et ses autres adversaires ou ennemis, l'amiral obtint des souverains six caravelles et l'autorisation d'embarquer, aux frais du Trésor de Castille, trente marins, trente mousses, quarante écuyers, cent fantassins, vingt laveurs d'or, cinquante laboureurs, dix jardiniers, vingt ouvriers divers et trente femmes. Mais des difficultés pareilles à celles qui avaient failli empêcher le premier départ de Palos se présentent. Les caravelles doivent être fournies par l'industrie privée ; mais, comme les deux voyages précédents

n'ont donné aucun résultat au point de vue pécuniaire et qu'on n'a plus aucune confiance en l'amiral, nul armateur ne veut prêter un seul de ses navires. L'État procède par réquisitions. On a autant de peine à décider des gentilshommes, des artisans et des laboureurs à s'embarquer. Les Indes ont trop mauvaise réputation ; on n'y fait pas fortune, on y meurt ou on en revient malade. On décide alors d'y envoyer des prisonniers de droit commun. Christophe Colomb fut le premier à employer ce système de colonisation auquel l'Espagne renonça presque aussitôt après, une fois la crise haïtienne passée, mais qui sera repris plus tard sur une grande échelle par l'Angleterre en Amérique du Nord et en Australie. En mai 1498, la flotte était prête à partir. Quelques mois auparavant, Colomb avait fait, à Séville, le 22 février, un testament par lequel il constituait en faveur de son héritier, et de ses descendants, un majorat ou substitution perpétuelle de ses biens.

A cette époque, durant les mois qui précèdent son départ, la transformation de son esprit est presque achevée ; il prend des allures et un langage de prophète hébreu. Il est tout imprégné de biblisme, il en est ivre. Pour appuyer ses promesses et convaincre les peuples de l'infaillibilité de ses desseins, il a recours à la Bible, à *sa* Bible extravagante et il annonce que Dieu l'a choisi pour que, par son intermédiaire, soient accomplies les prophéties des Livres Saints sur l'Espagne. Et qu'on ne lui objecte pas qu'Isaïe n'a jamais parlé de l'Espagne, pas même par allusion ; il répondra que dans

certains versets de la Bible les mots de Sion et de Jérusalem désignent clairement la Couronne de Castille. Enfin, il vient de prendre le titre d'Ambassadeur du Très-Haut, et c'est en cette qualité qu'il s'adressera aux Rois Catholiques et qu'il entrera en conversation directe avec Jésus-Christ. Et il écrit ces lignes au début de la Relation de son troisième voyage : « Sérénissimes, très hauts et très puissants princes, roi et reine, nos seigneurs, la Sainte Trinité inspira à Vos Altesses cette entreprise des Indes et, par sa bonté infinie, elle me choisit pour vous l'annoncer. C'est pourquoi je me rendis comme ambassadeur du Très-Haut en votre présence royale comme devant les princes les plus puissants de la chrétienté qui s'exerçaient tant dans la foi et faisaient tant pour sa propagation. Les personnes qui entendirent l'exposé de ce projet le considérèrent comme impossible et fondaient toutes leurs espérances sur les biens temporels et c'est sur eux seuls qu'elles comptaient. »

C'est lui qui, partant pour son premier voyage, n'a songé qu'aux biens temporels ; mais comme il tarde à les découvrir, il faut bien que son imagination tumultueuse trouve autre chose, à l'aide de la Bible interprétée par lui, pour obtenir encore des caravelles et des hommes d'équipage.

* * *

Les six navires partirent de San Lucar de Barrameda le 30 mai 1498 et naviguèrent d'abord vers l'île de Madère par un chemin nouveau afin, dit

l'amiral, d'éviter un affront que pouvait lui faire une flotte française qui l'attendait au cap Saint-Vincent. D'après un chroniqueur contemporain, la flotte traîtresse qui voulait couler celle du Découvreur était portugaise. Il n'y avait peut-être de flotte d'aucun pays en embuscade, car il faut toujours se méfier de Colomb lorsqu'il dramatise et surtout s'il impute des desseins criminels aux gouvernements qui ont repoussé ses propositions.

De Madère, il se rendit à l'île du Fer d'où il expédia trois de ses caravelles à Hispaniola. Avec les trois autres, il fit voile vers les îles du Cap-Vert où il resta jusqu'au 4 juillet. A cette date commence la réalisation de la fabuleuse entreprise à laquelle il songeait depuis plus d'un an. Il ne retourne pas aux Antilles. Il va, plus au sud, chercher la Chersonèse d'Or. D'autre part, un astrologue catalan l'a convaincu que l'or se trouve en grandes quantités dans les pays chauds habités par des nègres, près de l'équateur. C'est pourquoi, des îles du Cap-Vert, il prend le rumb du sud-ouest pour atteindre la presqu'île de Malacca et les régions riches en or.

Deux mois après le départ d'Espagne on était encore en haute mer et l'on n'apercevait aucune terre. Ce n'était pourtant pas soixante jours de navigation, car l'arrêt aux îles du Cap-Vert avait été assez long ; mais l'équipage avait beaucoup souffert de la chaleur et les vivres commençaient à manquer. L'amiral est coutumier de cette erreur : avec lui, presque toujours, on craint de mourir de faim. Et, de nouveau, ce sont des murmures, des protestations et l'on se demandait s'il ne serait pas

prudent d'abandonner le rumb qu'on suivait et de cingler vers Hispaniola lorsque le marin de vigie signala trois pics montagneux à l'ouest ; c'était la pointe sud-ouest d'une île à laquelle il donne le nom de Trinité ; et il appelle île de Gracia une terre voisine. C'est le continent, c'est le Nouveau Monde auquel il va aborder. Il cherchait la Cochinchine et il découvre le Vénézuéla. Et aussitôt, devant une pointe de la Trinité qu'il nomme pointe de l'Arenal, il se trouve en présence d'un phénomène de la nature jusqu'alors inconnu et terrifiant :

« En arrivant à la pointe de l'Arenal, écrit-il, je remarquai que l'île de la Trinité formait avec la terre de Gracia un canal large de deux lieues du couchant au levant et que pour y entrer, afin de passer au nord, on rencontre une suite de courants qui traversent ce canal et font un bruit effrayant. Je crus que cela provenait de récifs et d'écueils qui empêchaient d'y pénétrer. Au delà de ces courants, il y en avait encore un grand nombre qui, tous, faisaient un bruit épouvantable, semblable à celui qui est produit par les vagues de la mer qui viennent se briser contre des rochers. Je mouillai à la dite pointe de l'Arenal, hors du canal ou embouchure, et je trouvai que l'eau venait de l'orient au couchant avec autant d'impétuosité que le Guadalquivir dans ses débordements, et cela, nuit et jour, sans discontinuer. Je crus que je ne pourrais ni retourner sur mes pas à cause des courants, ni aller en avant à cause des bas-fonds ; et, très avant dans la nuit, étant à bord du navire, j'en-

tendis un rugissement ou bruit terrible qui venait du côté du midi vers le navire ; j'examinai et je vis la mer qui s'élevait du couchant au levant, formant une espèce de colline aussi haute que le navire et qui venait peu à peu vers moi. Au-dessus de cette élévation de la mer était un courant qui venait en rugissant avec un grand fracas et avec ce bruit effroyable des autres courants que j'ai déjà comparés aux flots de la mer qui se brisent sur des rochers. Aujourd'hui même, je me ressens encore du sentiment de crainte que j'éprouvai d'être submergé lorsqu'ils arriveraient sur mon navire. »

Colomb vient de découvrir les embouchures d'un des fleuves les plus longs et les plus larges de l'Amérique, l'Orénoque, un fleuve en comparaison duquel les plus grands de l'Espagne ne sont que des rivières. Ces masses formidables qui se précipitaient violemment dans la mer et y prolongeaient leur courant impétueux d'eau douce à une assez longue distance du rivage ne pouvaient avoir leur source et leurs embouchures dans une île ; elles avaient traversé un continent en s'accroissant des eaux de nombreux affluents. L'amiral, bouleversé par cette découverte, déclare qu'il n'existe pas, dans le monde, un fleuve si grand et si profond ; il procède d'une terre immense, placée dit-il, au midi. La vérité lui apparaît, il la voit très clairement. Il n'a plus qu'à chasser de son esprit les théories de l'antiquité et les fables de Mandeville et à poursuivre l'exploration des côtes. Il n'aura pas découvert le Nouveau Monde continental,

car Cabot et Américo Vespuce y sont parvenus un an avant lui, mais il saura que ce continent existe et qu'il est distinct de celui des Indes. Mais ses auteurs le prennent à la gorge et il se ravise immédiatement. Jusqu'à présent, dit-il, on n'a pas eu de renseignements sur cette terre. Eh quoi ! Aristote, Sénèque, Alfragan, Mandeville et les autres n'auraient pas parlé de ce pays et de son grand fleuve ! Ce n'est pas possible. Les pages du *Livre des merveilles du monde*, sur lesquelles il a rêvé dans la librairie de la Rabida, lui montent au cerveau. Il réfléchit.

« En y réfléchissant, écrit-il, je persiste à penser que, dans l'endroit dont j'ai parlé, existe le paradis terrestre, et je me fonde sur les raisons et les autorités déjà invoquées. »

Il commence par rejeter la théorie de Ptolémée et des autres savants qui croyaient que le monde est sphérique. Il n'y a de parfaitement rond que l'hémisphère où ils se trouvaient. La terre a « la forme d'une poire qui serait très ronde, excepté dans l'endroit où est placée la queue, qui est le plus élevé, ou bien celle d'une pelote très ronde sur l'un des points de laquelle existerait une espèce de mamelon de femme et que ce point à mamelon fût le plus élevé et plus voisin du ciel, et situé sous la ligne équinoxiale, et dans cet océan, à l'extrémité de l'orient. »

L'amiral est sûr de se trouver dans la moitié de la poire ronde où est la queue, dans la partie de la pelote ronde où est placé le mamelon de femme.

Il est à l'extrémité de l'orient ; il est près de la

queue et du mamelon ; il est — au Vénézuéla — près du paradis terrestre. Du paradis proviennent quatre grands fleuves qui arrosent le monde : le Gange, le Tigre, l'Euphrate et le Nil. Le fleuve dont il vient de découvrir les embouchures — l'Orénoque — est un de ces quatre. Lequel? Il ne le sait pas. Où est-il exactement? Il ne le sait pas, mais c'est dans l'un des pays suivants : l'Inde, la Mésopotamie, la Perse, l'Éthiopie ou l'Égypte. Il invoque saint Isidore, Beda, Strabon, le maître de l'histoire ecclésiastique, et saint Ambroise et Scot, et tous les savants théologiens qui s'accordent à dire que le paradis terrestre est en Orient — dans cet Orient où il vient d'aborder après l'avoir déjà découvert à Cuba. Et il tend des bras suppliants dans la direction de l'amont du fleuve sacré, vers le mamelon invisible qui est le paradis où il n'entrera jamais, car Mandeville a dit « qu'il n'y a qu'une entrée qui est enclose de feu ardent, si que nul homme mortel n'y pourrait entrer ». L'amiral est en pleine hallucination. C'est un don Quichotte qui serait devenu fou pour avoir trop lu les romans de chevalerie maritime et biblique.

Mais c'est un don Quichotte autodidacte, un primaire ivre d'une science mal digérée et qui n'est faite que des citations qu'il collectionne. Pour prouver qu'il est près du paradis terrestre, il faut d'abord établir qu'il est bien en Orient ; il le fait en nommant six auteurs anciens qui ont affirmé que le monde est petit et qu'il y a peu d'eau ; puis il ajoute :

« Le cardinal d'Ailly accorde à ces écrivains

une autorité plus grande qu'à Ptolémée et autres Grecs et Arabes, et pour confirmer ce qu'ils disaient sur le peu d'abondance de l'eau et sur la faible portion de terre couverte de cette eau, en comparaison de ce qui était rapporté sur l'autorité de Ptolémée et de ses sectateurs, il trouve une autorité dans les livres d'Esdras, où cet écrivain sacré dit que des sept parties du monde six sont à découvert et l'autre est couverte d'eau, laquelle autorité est approuvée par de saints personnages, tels que saint Augustin et saint Ambroise dans son *Exameron*, qui donne du crédit aux troisième et quatrième livres d'Esdras où il dit que : « Ici viendra mon fils Jésus, et mourra mon fils Christ. » Ces saints disent qu'Esdras fut prophète, de même que Zacarias, père de saint Jean, et Simon, autorités que François de Mairones cite également. » « Et voilà pourquoi l'Orénoque est un des quatre fleuves du paradis terrestre.

Après avoir résumé le roman biblique de Colomb qui l'a certainement bien diverti, Pierre Martyr d'Anghiera conclut en pince-sans-rire : « Tout cela est bien hypothétique. En voilà assez. Revenons à l'histoire dont nous nous sommes écartés. »

A l'histoire et à la géographie.

L'amiral côtoie le rivage de la mer qui encercle le paradis terrestre. Le 5 août, il entre dans un port et envoie les chaloupes à terre ; les marins débarqués apprennent des habitants que ce pays s'appelle Paria. Colomb poursuit son exploration, découvre les îles de l'Assomption (Tabago), de la Conception (Grenade), de Margarita et de Cubagua,

et aborde au rivage lorsque les vents sont propices et qu'il trouve un port. Au delà de la pointe de l'Aiguille (d'Alcatraces), il trouve « les plus belles terres du monde et très peuplées ». Des indigènes viennent en canot au-devant de son navire. Ils sont tous d'une très belle apparence, de taille élevée et de physionomie agréable. Quelques-uns portent au cou des plaques d'or, d'autres ont des bracelets de perles. L'amiral est au pays des pêcheries de perles ! D'où viennent les perles, et d'où vient l'or? demande-t-il. On lui répond par signes : d'ici même et du nord. Il en questionne d'autres dans un endroit qu'il appelle les Jardins :

« Je fis tout ce que je pus, dit-il, pour savoir d'où ils tiraient leur or, et tous m'indiquaient une terre qui les bornait au couchant, qui était très élevée, mais à peu de distance ; mais tous aussi m'engageaient à ne pas y aller, parce qu'on y mangeait des hommes... Je leur demandai également où ils recueillaient leurs perles et ils m'indiquèrent aussi le couchant et le nord, derrière l'endroit où ils se trouvaient. Je ne m'arrêtai pas à le vérifier, à cause des vivres et de mes maux d'yeux, et parce qu'un grand navire que j'ai avec moi n'était pas propre à une semblable expédition. »

Comme dans les traversées précédentes, on commençait à manquer de vivres ; les provisions en grains, vins et viandes s'avariaient. Dans les pays nouveaux d'où il a promis d'apporter des richesses fabuleuses, sur « les plus belles terres du monde », l'amiral n'a pas trouvé de quoi nourrir les équipages de deux caravelles. Ses marins sont exté-

nués ; lui-même est malade des yeux. Il faut quitter cette terre — celle du paradis terrestre ! — sans avoir trouvé le passage qui le conduirait à la Chersonèse d'Or. La côte de Paria (Vénézuéla) est-elle une prolongation de celle de Cuba qui est le continent asiatique? Ses conceptions géographiques s'embrouillent de plus en plus, car il s'entête toujours à soumettre la réalité qui est devant lui à la doctrine des anciens qui ne l'ont pas vue et n'en ont jamais entendu parler, et à la fantaisie des auteurs de romans d'aventures.

Il s'arrache douloureusement à ces lieux bénis qui avoisinent le paradis de Mandeville et il met à la voile pour Hispaniola sans emporter d'autre trophée qu'une petite quantité de perles pêchées à Cubagua.

Deux ans après, se rappelant combien cette expédition a été stérile en résultats pratiques, il ne sera pas loin de s'avouer vaincu et, plus biblique que jamais, il comparera ses travaux et ses peines à ceux des apôtres qui furent victorieux.

« J'entrepris un nouveau voyage au nouveau ciel et au nouveau monde, qui, jusque-là, avaient été cachés, et si on ne les apprécie pas en Espagne autant que les autres parties des Indes, il n'y a rien d'étonnant, parce que c'est à mon industrie qu'on les doit. Le Saint-Esprit embrasa saint Pierre et douze autres avec lui, et tous combattirent ici-bas ; leurs travaux furent nombreux et ils éprouvèrent de grandes fatigues, mais ils remportèrent enfin la victoire. »

Et il se redresse aussitôt, persuadé que, comme

les apôtres, il gagnera la victoire finale, car le Saint-Esprit est avec lui.

* * *

Colomb arriva à Hispaniola le 30 août 1498. L'île était livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, de la guerre civile et de la lutte contre les indigènes. Barthélemy, gouverneur muni des pleins pouvoirs que son frère lui avait délégués pour le temps de sa longue absence, mauvais administrateur, homme hautain et cruel comme l'amiral, avait soulevé contre lui la majorité des Espagnols. La surexcitation était encore plus grande contre lui que contre son frère, car Christophe jouissait d'un certain prestige qu'il devait au fait de la découverte des îles et à ses titres d'amiral de Castille et de vice-roi, tandis que Barthélemy n'avait rien qui, à défaut de la sympathie, imposât un peu de respect ; il n'était qu'un étranger et ne devait son titre de gouverneur qu'à sa parenté avec l'amiral. Les mécontents avaient trouvé un chef audacieux et sans scrupules en la personne de Francisco Roldan, grand-juge d'Hispaniola, qui leva l'étendard de la révolte contre l'autorité légitime. De leur côté, les indigènes opprimés à la fois par les deux partis, dont chacun exigeait d'eux des tributs et les prélevait par la force, étaient entrés en lutte contre les étrangers, contre Barthélemy aussi bien que contre Roldan.

L'amiral essaya de rétablir l'ordre mais n'y parvint pas. Le 18 octobre, il expédia cinq navires

en Espagne. Quelques jours auparavant, il avait fait savoir aux révoltés qu'il les laissait libres de retourner à la métropole. C'est à peine si quelques-uns profitèrent de cette autorisation, et encore ce ne fut que pour aller poursuivre, en Espagne, leur campagne contre l'amiral. Chacun des deux partis voulait être le maître de l'île. Chacun envoya, par ce courrier et les suivants, ses plaintes et dénonciations à la Cour. Pierre Martyr d'Anghiera a résumé impartialement les griefs des uns et des autres.

— L'amiral et son frère l'adelantado, disaient Roldan et ses complices, sont des hommes injustes, des impies, des ennemis du sang espagnol qu'ils répandent à profusion. Ils se plaisent, sous de futiles prétextes, à torturer, à étrangler, à décapiter, à faire mourir de diverses façons. Ce sont des ambitieux, des envieux, des orgueilleux, des tyrans intolérables. Aussi les a-t-on évités comme on fuit des bêtes sauvages qui aiment le sang et comme on fuit également des ennemis de la royauté. Les deux frères ne pensent et ne songent à rien autre chose qu'à être les maîtres absolus des îles. On s'en est aperçu en bien des circonstances, mais surtout par ce fait qu'ils ne permettent à personne, sinon à leurs familiers, d'aller ramasser de l'or dans les mines.

— Ces révoltés, disait Colomb de son côté, que je traiterai selon leurs mérites si Leurs Altesses m'envoient des renforts qui me permettront de les réduire par la force, ces révoltés sont des hommes couverts de méfaits et de crimes, débauchés, vo-

leurs, séducteurs, ravisseurs, vagabonds. Ils ne respectent rien, ne tiennent compte de rien, sont parjures, menteurs, déjà condamnés par les tribunaux ou redoutant d'y comparaître pour leurs nombreux délits. Ils ont fait bande à part, et mêlant le viol aux rapines, paresseux, gourmands, ne songeant qu'à dormir ou qu'à faire la fête. Ils n'épargnent personne. Eux qui avaient été menés à Hispaniola pour y faire l'office de mineurs ou de valets, maintenant ils ne s'éloigneraient pas d'un stade de leur maison en marchant à pied. Ils se font transporter à travers toute l'île, comme s'ils étaient des édiles curules, sur les épaules des malheureux indigènes. En manière de jeu et pour ne pas perdre l'habitude de verser le sang, voici comment ils exercent la force de leurs bras. Ils tirent leurs épées et s'amusent à trancher d'un seul coup la tête d'innocentes victimes. Celui qui a réussi à jeter à terre le plus rapidement, et d'un seul coup, la tête d'un misérable insulaire, est proclamé le plus brave et est le plus honoré.

Pierre Martyr fait suivre les deux réquisitoires de ces simples mots : « Telles étaient les accusations réciproques qui séparaient l'amiral et les partisans de Roldan, sans parler de beaucoup d'autres imputations. » Et, bien qu'ami de Colomb, il s'abstient de prendre la défense de celui-ci. Vraisemblablement, Colomb et Roldan disent la vérité l'un contre l'autre. L'amiral est un ambitieux égoïste, cruel et rapace ; on le sait par d'autres documents. Pour le disculper dans la mesure du possible, Las Casas impute à Barthélemy la res-

ponsabilité des actes de cruauté reprochés à Christophe comme si l'adelantado, qui est son frère, avait pu, en sa présence et pendant deux ans, violer les lois divines et humaines sans son assentiment, sans sa complicité. L'ancien grand-juge révolté ne vaut pas davantage. Dans chacun des deux partis, il y a de braves gens et des aventuriers capables de tous les méfaits et de tous les crimes. Les coquins sont certainement plus nombreux du côté de Roldan, car tous les condamnés de droit commun qu'on avait amnistiés pour en faire des colons étaient passés de son côté.

Christophe et Barthélemy Colomb étaient, depuis deux ans, en lutte à la fois avec la bande de Roldan et les indigènes soulevés par leurs caciques, sans jamais parvenir à imposer une paix stable et une obéissance complète ; l'amiral, voyant le pouvoir lui échapper, avait eu la faiblesse de s'aboucher avec Roldan, de lui faire toute sorte de concessions, de le rétablir dans ses fonctions de grand-juge et de faire d'amples distributions de terres à ses principaux partisans, lorsque, le 23 août 1500, deux caravelles arrivèrent d'Espagne, amenant un nouveau gouverneur, et sa suite de fonctionnaires et de soldats. Les Rois Catholiques étaient à bout de patience. Ils ne pouvaient se fier entièrement ni aux ennemis de Colomb ni à celui-ci. Il y avait évidemment des exagérations, des mensonges et aussi des vérités dans les rapports et les dénonciations qui leur venaient des deux côtés. Il était certain, par exemple, que l'amiral se rendait coupable d'actes de cruauté et de déso-

béissance à l'autorité royale en s'obstinant à exporter des esclaves par centaines. Enfin, les dissensions qui mettaient l'île à feu et à sang étaient cause qu'Hispaniola, dont on avait tant célébré la fertilité et la richesse en métaux précieux, n'avait pu fournir à la métropole qu'une insignifiante quantité d'or. La découverte était onéreuse, et le sang espagnol coulait inutilement.

Pour remédier à ce lamentable état de choses, la reine avait nommé Francisco de Bobadilla, commandeur de Calatrava, gouverneur de l'île avec pleins pouvoirs pour vérifier la comptabilité de l'amiral, procéder à une enquête sur les accusations de chacun des deux partis contre l'autre ; juger et punir sur place les coupables ou les renvoyer en Espagne avec les dossiers de l'affaire. Il n'y avait plus à Hispaniola une autorité supérieure ni même égale à la sienne ; tous, y compris l'amiral et l'adelantado, lui devaient obéissance comme à la reine même.

Or, peu après son arrivée, Bobadilla fit arrêter Colomb et ses deux frères, les garda quelques semaines en prison, puis les fit embarquer pour l'Espagne, comme prisonniers et les fers aux pieds. A peine le navire avait-il quitté Hispaniola que l'officier qui avait la garde des prisonniers voulut les délivrer de leurs chaînes. Mais Christophe Colomb refusa cette faveur et c'est avec sa chaîne aux pieds qu'il débarqua à Cadix, entre le 20 et le 25 novembre 1500.

A cause de cet emprisonnement et de ces chaînes, le commandeur Bobadilla a été dépeint comme un

suppôt de Satan et voué à l'exécration de la postérité. La légende colombienne a réussi, à coups de déclamations et d'affirmations, à faire de lui un des personnages les plus odieux, les plus répugnants de l'histoire du monde. Mais si on se reporte aux documents de l'époque, y compris les propres écrits des amis de Colomb, on se trouve en présence d'autre chose et même du contraire. Pierre Martyr n'a pas un mot de blâme pour Bobadilla. Oviedo le qualifie de « personne pieuse et honnête ». Et Las Casas, l'apologiste de l'amiral, le chroniqueur auquel ne cessent de se référer les romantiques qui ont voulu faire de Colomb un saint, Las Casas affirme, en parlant de Bobadilla, que « même après sa mort, on n'a pas osé attaquer sa probité et son désintéressement ».

Le doute n'est même pas possible : des faits graves avaient été découverts qui justifiaient l'arrestation de l'amiral ; elle s'imposait même à la conscience du magistrat désintéressé et probe qu'était Bobadilla, lequel ne fit qu'appliquer la loi en faisant river des chaînes aux pieds du coupable.

On a toujours tort quand on juge les hommes et les faits des temps lointains d'après les idées, les mœurs, la sensibilité et les lois du nôtre, et surtout si on commet un anachronisme. On est violemment saisi, aujourd'hui, par cette antithèse : le découvreur de l'Amérique — qui est un saint — chargé de chaînes comme un criminel ! et par Amérique on entend les États-Unis, New-York avec ses gratte-ciel et ses millions d'habi-

tants, le Brésil, l'Argentine et tous les autres États du Nouveau Monde. Or, en 1500, aucun de ces États n'existe ; on ignore même l'existence de l'Amérique. Colomb a, auprès de ses contemporains, une réputation — méritée — qui est le contraire de celle d'un saint. Sa cruauté, dont la preuve est faite sans enquête préalable, et sa désobéissance réitérée aux ordres de la reine de ne pas exporter des esclaves et de ne pas traiter des jeunes filles et des enfants inoffensifs comme des guerriers anthropophages, suffiraient à justifier son emprisonnement et, par conséquant et conformément à la loi, sa mise aux fers. Et il a commis d'autres délits et crimes.

Il n'en est pas moins vrai que l'honnête Bobadilla, tout en restant dans la légalité, a agi avec trop de rudesse. L'amiral, quoique coupable; avait un droit moral à certains égards et à la pitié du juge, car il avait rendu des services extraordinaires à la Couronne de Castille dont les domaines s'étaient agrandis de toutes les îles qu'il avait trouvées. D'autre part, Bobadilla avait dû s'apercevoir que Colomb donnait des signes de troubles cérébraux. Pour ces raisons, il aurait dû renvoyer en Espagne, sans chaîne, le Découvreur qui n'était pas un condamné, mais un accusé, et portait toujours les titres d'amiral et de vice-roi. Mais en appliquant la loi dans toute sa rigueur, comme tout juge l'aurait fait pour un autre accusé, il n'a commis aucune forfaiture, et cet homme, respecté par les amis mêmes de Colomb, ne mérite pas les malédictions de la postérité.

Telle fut l'opinion de la reine. Profondément émue, dans son âme noble et sensible, par la détresse de l'amiral tombé de si haut et à qui nul affront n'avait été épargné, elle fit tout ce qu'elle put pour adoucir sa douleur. Elle lui accorda une audience ; et, là-dessus, les « hagiographes » du dix-neuvième siècle imaginent la plus émouvante et la plus poétique des scènes :

« A l'aspect du Révélateur de la Création, écrit Roselly de Lorgues, la reine, se rappelant l'indignité du traitement qu'il avait subi en son nom, se sentit remuée au fond du cœur, et les larmes remplirent ses yeux. Quand le vénérable vieillard surprit sous la paupière de sa reine la marque de cette émotion, dans laquelle l'admiration se confondait avec l'attendrissement et la douleur, il essaya vainement de trouver un mot pour accuser et se défendre. Cette âme aimante et virginale, en dépit des années, par l'éternelle fraîcheur de ses impressions, ne put rencontrer une parole. L'homme qui avait supporté inébranlable les coups de la fortune, ne put contenir plus longtemps les sentiments refoulés dans son sein ; un sanglot ouvrit sa poitrine ; il laissa échapper le trésor de ses larmes. Colomb et Isabelle pleurèrent à la fois sans proférer un mot... Les larmes d'Isabelle furent un baume souverain pour le cœur du Héros. La Reine Catholique lui promit de punir son outrage, de réparer toutes les injustices et de le réintégrer dans ses fonctions... »

Mais non ! La reine ne punit pas l'outrage, ne répara pas les « injustices » et ne réintégra pas l'ami-

ral dans ses fonctions. Après que doña Isabelle a laissé parler son cœur qui, pourtant, ne s'est pas amolli au point de la faire éclater en sanglots devant un coupable, le chef d'État, la Reine Catholique reparaît en elle et, ayant écouté l'amiral et pris connaissance de la procédure, elle prononce une condamnation qui sera irrévocable. Christophe Colomb n'est plus vice-roi ; ce titre n'apparaîtra plus dans les documents officiels ; il n'est plus gouverneur des îles, ni à vie ni temporairement ; il lui est même interdit de retourner à Hispaniola. Plus de privilèges, plus de monopoles d'aucune sorte. Les capitulations de 1492 sont, en fait, abolies, à part le titre d'amiral qui lui est laissé.

Si la reine Isabelle prit de pareilles mesures, dit l'histoire, c'est parce qu'elle fut circonvenue et trompée par les ennemis de Colomb qui étaient tous des criminels. Ces raisons ne peuvent être alléguées au sujet d'une souveraine dont la même histoire vante la droiture, la prudence, l'intelligence, le don de commandement et l'esprit de justice, et qui, en outre, n'avait jamais cessé de témoigner à Colomb une sympathie dont elle lui donnera bientôt de nouveaux gages. Mais ne vient-elle pas de les lui accorder en cette terrible circonstance, et autrement qu'en regrettant que Bobadilla lui ait fait porter une chaîne?

Si cette question n'a pas été posée encore, c'est parce qu'un texte de Pierre Martyr d'Anghiera, dans son *De Orbe novo*, a échappé à l'attention des historiens de bonne foi qui ont écrit la vie de

Colomb, mais n'ont pu se délivrer entièrement de la légende universellement adoptée. Pierre Martyr ne blâme pas Bobadilla parce que son honnêteté le lui interdit ; il ne blâme pas non plus Colomb parce qu'il est son ami, mais il ne le défend pas parce que c'est impossible. Il expose les faits simplement ; et il en est un qui est accablant pour l'amiral. L'historien ne peut le passer sous silence ; il l'atténue, autant qu'il peut, en disant qu'il en a entendu parler et en s'abstenant d'en certifier l'exactitude. Mais, étant donné ses relations avec Colomb, l'indulgence à laquelle il est naturellement porté, et ses autres qualités, on peut être certain que, s'il s'agissait d'un racontar ou d'une calomnie, il ne s'en serait pas fait l'écho, du moins sans y ajouter l'expression du doute dont il était coutumier en des matières beaucoup moins graves. Il écrit donc :

« On prétend que le nouveau gouverneur (Bobadilla) a envoyé aux rois des lettres écrites de la main de l'amiral, mais chiffrées, par lesquelles il rappelait en toute hâte son frère l'adelantado alors absent, ainsi que ses soldats, et l'engageait à repousser la force par la force, au cas où le gouverneur voudrait user de la violence. L'adelantado précéda ses soldats, et le gouverneur mit la main sur lui ainsi que sur son frère avant que leurs partisans ne les eussent rejoints. »

Le texte est clair ; mais il n'est pas inutile de le développer et commenter. Donc, une partie des colons d'Hispaniola, la majorité, sont en état permanent de révolte contre leur gouverneur et

vice-roi. Au lieu d'envoyer à celui-ci les renforts qu'il demande pour soumettre les rebelles, le gouvernement le relève de ses fonctions et nomme un autre gouverneur avec pleins pouvoirs pour rétablir l'ordre. Il n'est pas un gouvernement qui puisse prendre de pareilles mesures — et celui de la Reine Catholique moins que tout autre — surtout contre un amiral et vice-roi jouissant jusqu'alors de sa confiance, sans avoir déjà des preuves de son indignité. Colomb se sentant perdu ne se soumet pas à l'enquête. Il appelle son frère et ses partisans à la guerre civile non contre les bandes de Roldan, mais contre le juge enquêteur, c'est-à-dire contre le délégué de la reine, contre la reine même, contre l'État. Il n'est plus qu'un rebelle, un criminel.

Enfin, les récits mêmes des apologistes de Colomb viennent à l'appui du texte de Pierre Martyr, car ils établissent également que l'amiral était en état de rébellion contre Bobadilla.

La réponse à la question posée plus haut se confond avec ce qu'il faut répondre à la suivante :

Christophe Colomb ne méritait-il pas d'être fusillé?

Les codes de tous les États répondent : oui. Mais, en considération des services passés, la reine Isabelle a fait bénéficier très largement l'amiral des circonstances atténuantes.

CHAPITRE IX

Le dernier voyage du Découvreur,
ses hallucinations et sa mort.

Prisonnier et enchaîné sur le navire qui le ramène en Espagne, Colomb ne perd pas la foi en sa destinée, et, comme au retour des deux premières expéditions, il songe aux moyens à employer pour obtenir des Rois Catholiques de nouveaux navires, retourner vers les rivages du paradis terrestre, chercher et trouver enfin le passage qui le conduise non plus à Cypango ni au royaume du Grand Khan, mais à la Chersonèse d'Or. Mais que dire à la bienveillante reine Isabelle pour la convaincre? Au bout de huit ans et de trois voyages, il n'a pu lui envoyer encore que des échantillons d'une partie des trésors qu'il s'est vanté d'avoir découverts ; et ses ennemis l'ont abattu. Pour prendre sa revanche et remonter plus haut que le sommet d'où il a été précipité, qu'est-ce que va inventer le froid calculateur, le maître en publicité, l'homme si audacieux et si habile à tromper ses contemporains, à séduire les princes et les grands personnages de l'État? Le calculateur fourbe a presque disparu en lui et, désormais, ne reparaîtra plus qu'à des intervalles de plus en

plus espacés. Il est sincère parce qu'il est un halluciné, un possédé.

Christophe Colomb est un homme né pour être malheureux, parce que le malheur est l'élément naturel dans lequel son tempérament de crieur hébreu s'alimente, grandit comme un fleuve qui recueille toutes les eaux d'une contrée, et déborde en prophétiques lamentations. Il est né pour accaparer l'Ancien Testament, comme si les Livres Saints eussent été écrits pour lui, pour lui seul, pour annoncer et justifier ses exploits. En partant pour le troisième voyage, il s'est proclamé l'Ambassadeur de Dieu. Croyait-il vraiment l'être? Ce n'est pas sûr. Mais, en cette fin de l'année 1500, le doute ne paraît plus possible ; le calculateur est tombé dans son propre piège, l'âme du crieur hébreu s'est emparée des entrailles du trafiquant et a donné l'être et la vie à ce qui n'était que rêve. L'amiral est un halluciné, qui entend des voix célestes ; l'Ambassadeur de Dieu a des entretiens avec Dieu le Père et Dieu le Fils. Tout cela apparaît dans la lettre qu'il écrivit, en mer, à la nourrice du prince Jean et qui était destinée à la reine à laquelle le prisonnier n'osait s'adresser directement :

« Très vertueuse dame, si c'est une nouveauté que de me plaindre du monde, son habitude de maltraiter est fort ancienne ; il m'a livré mille combats, et j'ai résisté à tous jusqu'à ce moment où n'ont pu me servir ni armes ni conseils ; c'est avec cruauté qu'il m'a coulé à fond. L'espérance dans celui qui nous a tous créés me soutient ;

son secours fut toujours très prompt. Une autre fois, et il n'y a pas longtemps, étant encore plus abaissé, il me releva de son bras divin en me disant : « O homme de peu de foi, relève-toi, c'est moi, sois sans crainte ! » Je suis venu servir ces princes avec un attachement si vif, et je leur ai rendu des services inouïs. Dieu me fit le Messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont il parlait dans l'Apocalypse par la bouche de saint Jean, après en avoir parlé par celle d'Isaïe, et il me montra le lieu où on devait les trouver. »

Dans un autre écrit, il est encore plus explicite : Jésus-Christ lui est apparu et lui a montré « avec une main palpable » la route maritime qui le conduira directement aux « Indes », c'est-à-dire au Japon, à la Chine, à la presqu'île de Malacca, au golfe Persique, à la Chersonèse d'Or — aux abords du paradis terrestre. Jésus-Christ descendant sur la terre pour tromper le Découvreur et lui affirmer, en somme, que l'Amérique n'existe pas ! Quelle scène !

Il entretient ensuite la nourrice de son projet de nouveaux voyages et de la ferme assurance qu'il a de trouver de l'or en quantités énormes. Or, depuis huit ans, toutes ses espérances ont été déçues ! Oui, mais maintenant elles ne le seront plus. Et voici une nouvelle apparition de Jésus-Christ :

« Déjà la route de l'or et des perles est ouverte ; on peut aussi espérer sûrement qu'on trouvera des pierres précieuses, des épiceries et mille autres choses. Plût au ciel qu'il fût aussi certain qu'il ne

m'arrivera pas plus de mal que je n'en ai éprouvé, qu'il l'est que j'entreprendrai encore, au nom de Notre-Seigneur, mon premier voyage, que j'entreprendrai ce que j'ai dit sur l'Arabie Heureuse jusqu'à la Mecque dans la lettre que je fis parvenir à Leurs Altesses par Antonio de Torres, en réponse à la répartition de la mer et des terres entre l'Espagne et les Portugais, et que j'irai ensuite au pôle arctique comme je l'ai dit et donné par écrit au monastère de la Mejorada. Les nouvelles de l'or que j'ai dit que je donnerais sont que le jour de la Nativité, étant très affligé et tourmenté par les mauvais chrétiens et par les Indiens, au moment de tout quitter pour sauver ma vie, s'il était possible, Notre-Seigneur me consola miraculeusement et me dit : « Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte, je pourvoirai à tout ; les sept années du terme de l'or ne sont pas passées et en ceci comme dans le reste, je te donnerai remède. »

Jésus-Christ descendant sur terre pour promettre de l'or à un homme, — et ne tenant pas sa promesse !

La lettre est pleine de lamentations, qui prennent parfois le ton biblique, contre les procédés scélérats de Bobadilla :

« Il prescrivit contre moi une enquête sur des méfaits tels qu'on n'en inventa jamais de semblables en enfer. Mais là-haut est Notre-Seigneur qui sauva Daniel et les trois enfants avec toute sa science et sa force et tout l'appareil qu'il lui plut. »

Ce qui suit ne manque pas d'allure. Le fils du pauvre tisserand, l'homme aux folles visions, s'exprime en gentilhomme, en grand capitaine, en conquérant d'empires :

« Dieu est juste et il fera connaître tout ce qui a eu lieu et pourquoi cela a eu lieu. On me juge là-bas comme un gouverneur qui aurait été envoyé dans une province ou dans une ville administrée régulièrement et où les lois peuvent être exécutées entièrement sans crainte de perdre la chose publique. Je dois être jugé comme un capitaine envoyé d'Espagne pour conquérir jusqu'aux Indes une nation nombreuse et belliqueuse, dont les coutumes et la religion sont tout à fait opposées aux nôtres, dont les individus vivent dans des montagnes, sans habitations régulières pour eux-mêmes ni pour nous et où, par la volonté divine, j'ai soumis un autre monde à la domination du roi et de la reine, nos seigneurs, et par suite de quoi l'Espagne, qu'on appelait pauvre, est aujourd'hui l'empire le plus riche. Je dois être jugé comme un capitaine qui, depuis tant d'années, porte les armes sans les quitter un seul instant ; je dois l'être par des chevaliers de conquête, par des chevaliers de fait, et non par des gens de robe. »

Après avoir été reçu par la reine, il est à demi rassuré. Puisqu'il n'est condamné ni à mort ni à l'emprisonnement et qu'il est toujours amiral de Castille, il a l'espoir de regagner tout ce que les méchants lui ont ravi, sa vice-royauté, le gouvernement des îles et sa dîme sur les cargaisons d'or, de pierres précieuses et d'épices que les caravelles

royales ne tarderont pas à débarquer dans les ports d'Andalousie. Une quatrième expédition lui sera confiée. Mais que la reine se hâte ! Le temps presse ; il serait criminel de perdre quelques années et même une seule ; et il le prouve dans un *Livre de prophéties* qu'il écrit en attendant de reprendre la mer.

Dans ce livre, dont il ne reste qu'une ébauche et des fragments, il affirme et il prouve que la fin du monde aura lieu dans cent cinquante ans, en 1650, et qu'avant cette date il faut, pour la gloire de Dieu et de son Église et pour le bonheur de l'humanité, reconquérir, délivrer les Lieux Saints. Le Saint-Esprit l'a désigné, lui don Christophe, pour commander les armées chrétiennes de cette dernière et prodigieuse croisade. Mais pour les rassembler, les équiper et les conduire par terre et par mer jusque devant les murs de Jérusalem, il faut de l'or, beaucoup d'or. Il se charge de le trouver. Il le dit, il le répète aux Rois Catholiques. Il l'écrit au pape auquel il promet d'aller le voir dès son retour pour lui rendre compte de son voyage. Oui, lui dit-il, j'avais déjà formé le projet de délivrer le Saint-Sépulcre : « Mais Satan a tout dérangé. Il a mis en jeu tous ses efforts pour qu'en ce moment rien encore n'ait été réalisé. Il est pour moi certain que c'est une malice de l'éternel ennemi, craignant qu'un si pieux dessein ne vînt à s'accomplir. » Mais cette fois, il vaincra Satan, il découvrira le passage maritime, entre Cuba et le Vénézuéla, qui le conduira à la Chersonèse d'Or, aux régions aurifères de l'Inde.

Et voici qu'un grand navigateur portugais, Vasco de Gama, qui n'est pas tenaillé par la peur d'être en contradiction avec Ptolémée, Aristote et Solin, et se moque du paradis du *Livre des merveilles du monde*, vient d'accomplir le prodigieux voyage, de réaliser, à travers des mers jamais naviguées,

Por mares nunca d'anies navegadas,

l'épopée que chantera le grand poète de sa nation. Il a doublé le cap de Bonne-Espérance et pénétré dans la mer des Indes aux milliers d'îles ; il est parvenu à Calicut, et revenu au Portugal par Magadoxo et Zanzibar. Le périple de l'Afrique est pour ainsi dire accompli, les Portugais vont visiter toutes ses côtes et s'y établir ; la route maritime des Indes, par le sud et l'orient, est découverte. Et, presque en même temps, un autre navigateur portugais, Alvarez Cabral, découvre le Brésil. Les craintes suscitées à la Cour de Lisbonne par le premier voyage de l'amiral de Castille se sont évanouies. Le Portugal exulte : ses souverains sont, plus que jamais, les rois de l'Océan.

— Non, non ! s'écrie Colomb en brandissant l'*Imago mundi* du cardinal d'Ailly, qui est son encyclopédie, et les romans d'aventures qui lui ont tourné la tête. Il y a une autre voie, plus courte et plus profitable pour aller aux Indes, la mienne, celle que j'ai trouvée. C'est moi qui ai découvert les Indes. Je n'ai plus qu'un passage à traverser pour arriver à celle de ses régions qui est la plus riche seigneurie du monde.

Les découvertes ont déjà commencé de faire la preuve que le monde est plus vaste et la place qu'y occupent les eaux plus grande que ne le croyaient les anciens. Que lui importe ! Aucune preuve n'est valable contre ses dogmes qu'il ne cesse de proclamer. En 1503, il écrira encore :

« Le monde est peu de chose ; sur sept parties, ce qui est sec a en six, et la septième seulement est couverte d'eau. L'expérience l'a déjà montré, et je l'ai écrit, avec des citations de l'Écriture sacrée, dans d'autres lettres où je parlais de la situation du paradis terrestre, qu'approuve la Sainte Église. »

Puis il laisse tomber les livres et les manuscrits d'où il a tiré ses dogmes de géographie. Lui, qui s'est vanté d'avoir approfondi toutes les sciences, il déclare qu'elles ne lui ont été d'aucune utilité. Il s'humilie en enflant sa voix de prophète, ce qui est encore une manière de se grandir. Il veut être un ignorant. Dieu lui suffit, Dieu lui montrera sa route et poussera ses caravelles. Dieu lui a parlé. Dieu lui a promis des montagnes d'or.

* * *

Le roi Ferdinand et la reine Isabelle étaient plus inquiétés par la prouesse de Vasco de Gama que le roi de Portugal ne l'avait été par celle de Christophe Colomb huit ans auparavant. Mais, malgré ses bizarreries, son incapacité d'administrateur et ses erreurs dont tout le monde se ren-

dait compte, l'amiral leur paraissait avoir raison sur le point capital. L'existence d'un grand continent, séparé de l'Europe et de l'Asie par deux océans, dont l'un beaucoup plus étendu que celui qui baigne les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique, n'étant pas encore reconnue, il était évident, il était même logique de croire qu'en allant par mer, en droite ligne dans la direction du couchant, on arriverait aux Indes et que cette route était plus courte que celle qu'avait suivie le découvreur portugais. Colomb y avait été trois fois et y avait découvert des centaines d'îles, dont quelques-unes très grandes, qui sont « dans la direction des Indes », peut-être même tout près. Nul ne paraissait mieux désigné que lui pour achever l'œuvre commencée ; mais les sentiments de pitié qu'il inspirait à doña Isabelle furent sans doute pour quelque chose dans la décision que prirent les Rois Catholiques de lui confier trois navires, montés par cent quarante hommes d'équipage, pour une quatrième expédition.

L'amiral partit de Cadix le 11 mai 1502, emmenant avec lui son frère Barthélemy et son fils Fernand. Le 26, il prit, à l'île du Fer, le rumb du sud-ouest. Le 15 juin, il découvrit l'île de Sainte-Lucie, puis se dirigea vers Haïti, bien que le séjour de cette île lui fût interdit. Le notaire royal Diego de Porras, qui était de l'expédition, écrit dans sa Relation du voyage de l'amiral : « Il s'y arrêta quelques jours sans y mouiller et sans entrer dans le port de Saint-Domingue, mais il

envoya à terre un des siens : on ne sait pas pourquoi. » C'était, dit Colomb dans sa lettre au roi et à la reine, pour demander l'autorisation d'y entrer afin de réparer des avaries d'un de ses navires. Elle lui fut refusée, ajoute-t-il, par le nouveau gouverneur, Nicolas de Ovando, ce qui est probable. Le même jour, l'amiral essuie une tempête et se lamente en phrases bibliques et réellement émouvantes : « La tempête fut terrible pendant cette nuit-là, et elle désempara mes navires ; chacun d'eux fut emporté de son côté, sans conserver d'autre espoir que la mort ; chacun croyait être certain que les autres étaient perdus. Quel est celui qui, sans en excepter Job, ne serait pas mort de désespoir en voyant que, quoiqu'il s'agît de mon salut, de celui de mon fils, de mon frère et de mes amis, on m'interdît, dans un tel temps, la terre et les ports que, par la volonté de Dieu, j'avais gagnés à l'Espagne au prix de mon sang? »

Dans cette tempête, furent engloutis quatorze navires que le gouverneur Ovando venait d'expédier en Espagne et qui portaient Bobadilla, Roldan et une partie de ceux qui s'étaient révoltés contre Colomb : « Je vis, écrit son fils Fernand, la main de Dieu dans cette catastrophe, car, en arrivant en Espagne, non seulement ils n'auraient pas été châtiés comme ils le méritaient pour leurs crimes, mais encore ils se seraient peut-être vus favorisés et préférés. » N'est-ce pas donner, implicitement, raison aux accusateurs de son père que de supposer que la reine — qui est la seule personne dont l'amiral ne se plaigne jamais —

les aurait accueillis favorablement et préférés?

Après avoir échappé à cette tempête, Colomb continua de naviguer dans les Antilles, longea la côte méridionale de Cuba, puis prit la direction du sud-ouest et découvrit, le 30 juillet, l'île de Guanaja, près du continent où il aborda le lendemain ; il était sur la côte du Honduras. Il la suivit à l'est, doubla le cap Gracias à Dios, le 12 septembre, descendit au sud et parvint au pays qui fut nommé Veragua et érigé en duché pour ses descendants. Où était-il? Dans l'isthme de Panama. Où croyait-il, ou, plutôt, où affirmait-il catégoriquement qu'il était? Exactement à dix-neuf journées de marche du fleuve Gange. Et ce sont les indigènes — dont il ne comprend pas la langue — qui le lui ont dit :

« Dans tous ces lieux où j'étais allé, je reconnus que tout ce que j'avais entendu dire était vrai, ce qui me donna l'assurance qu'il en était de même de la province de Ciguare qui est, suivant les naturels, située au couchant, à neuf journées de marche par terre. Ils disent qu'il y a là beaucoup d'or... Ils disent aussi que la mer entoure le Ciguare et que c'est à dix journées de là qu'est le fleuve du Gange. »

Et il ajoute »

« Ce que j'ai appris de la bouche de ces peuples, je le savais déjà en détail par les livres. Ptolémée croyait avoir bien corrigé Marin de Tyr, et maintenant ce que ce dernier a écrit approche beaucoup de la vérité. »

Plus que jamais il est l'esclave de ses livres qui,

depuis le jour qu'il a cru que Cuba est le continent, l'ont voué à la stérilité et au malheur. Il n'a qu'à s'avancer dans les terres ; après un court trajet, il se trouvera devant un océan immense. La vérité lui apparaîtra pour la seconde fois, mais d'une manière plus éclatante qu'aux embouchures de l'Orénoque. Mais plutôt que de reconnaître cette vérité, ne s'abandonnerait-il pas à toutes les autres suppositions, à toutes les rêveries, y compris les plus folles?

A quoi bon explorer ces terres? Il sait, maintenant, qu'il y a de l'or ; et il y en a, en effet. Et cela concorde avec ses livres, car Veragua est le pays où Salomon envoya une flotte chercher de l'or :

« On assure qu'à la mort des seigneurs des terres, dans le district de Veragua, on enterre avec leurs corps tout l'or qu'ils possèdent. On apporta à Salomon, d'une seule fois, six cent soixante-six quintaux d'or, outre celui qu'apportèrent les marchands et les marins, et outre celui qu'on paya en Arabie... Josèphe en parle dans sa chronique *de Antiquitatibus*. On en parle aussi dans les *Paralipomènes* et dans le *Livre des rois*. Josèphe pense que cet or se trouvait dans la *Aurea;* s'il en était ainsi, je soutiens que ces mines de la *Aurea* sont absolument les mêmes que celles de Veragua. Salomon acheta tout cela, or, argent et pierreries précieuses, et ici on n'a qu'à l'envoyer chercher si on veut. David, dans son testament, laissa trois mille quintaux d'or des Indes à Salomon, pour l'aider à bâtir le temple ; et, suivant Josèphe, il provenait de ces mêmes terres. Jérusalem et la

montagne de Sion doivent être réédifiées par la main d'un chrétien, et Dieu l'a dit, par la bouche du prophète, dans le quatorzième psaume. L'abbé Joaquin affirme que celui-là doit venir d'Espagne ; saint Jérôme montra à la sainte femme le chemin pour y arriver. L'empereur du Cathay a demandé, il y a quelque temps, des sages pour lui enseigner la foi du Christ. Quel est celui qui s'offrira pour cette mission? Si le Seigneur me ramène en Espagne, je m'oblige de les y transporter sains et saufs au nom de Dieu. »

Le Cathay (la Chine) n'est pas loin de Panama qui est l'Aurea de Salomon! Ce qui presse, avant tout, est de découvrir le passage qui le conduira à la Chersonèse d'Or. Pourquoi donc perdre du temps à explorer les terres? Il est dans un isthme et il cherche un détroit! Il côtoie l'isthme, parvient au Puerto del Retrete où il s'arrête, puis revient au Veragua. Le 15 janvier 1503, il entre dans la rivière de Bethléem. Le mois suivant, il pénètre dans le pays, et approche de l'océan Pacifique ; il s'en faut de peu qu'il le découvre du haut d'une colline. Mais il est retenu par la découverte de mines d'or dont il fait commencer l'exploitation qui reste infructueuse.

La nuit de Pâques, il abandonne la terre de Veragua, suit de nouveau la côte et arrive près du golfe de Darien. Depuis plus de huit mois les caravelles errent au hasard, au gré des vents, des courants, des tempêtes, au gré des chimères de l'amiral affolé. Elles sont dans un piteux état. Les hommes d'équipage sont exténués de privations et de fatigues.

C'est le voyage d'un halluciné, d'un possédé. Mais quel sombre poème de la mer, quelle description de tempête il écrit ! Chateaubriand ne fera pas mieux.

« J'avais déjà fait quatre lieues lorsque la tempête recommença, et elle me fatigua tant et tant que je ne savais absolument que faire. Ma plaie se rouvrit, et pendant neuf jours on perdit toute espérance de me conserver la vie ; on ne vit jamais la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte d'écume. Le vent s'opposait à ce qu'on allât en avant, et il ne me permettait même pas de gagner quelque cap ; il me retenait dans cette mer qui semblait être du sang, et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. On ne vit jamais le ciel avec un aspect aussi effrayant ; il brûla un jour et une nuit comme une fournaise, et il lançait des rayons tellement enflammés qu'à chaque instant je regardais si mes mâts et mes voiles n'étaient pas emportés. Ces foudres tombaient avec une si épouvantable furie que nous croyions tous qu'ils allaient engloutir les vaisseaux. Pendant tout ce temps l'eau du ciel ne cessa pas de tomber ; on ne peut appeler cela pleuvoir, c'était comme un autre déluge ; les équipages étaient tellement harassés qu'ils souhaitaient la mort pour être délivrés de tant de maux. Les navires avaient déjà perdu deux fois leurs chaloupes, leurs ancres, leurs cordages et ils étaient ouverts et sans voiles. »

Au milieu de tant d'épreuves, il ne pouvait manquer de recevoir du ciel des consolations et des promesses nouvelles. Il en eut, un jour que se

trouvant sur une côte dangereuse, très malade, avec la fièvre, il crut que tout espoir de salut était évanoui. Alors, ce fut un grand poème biblique qu'il écrivit aux souverains :

« Je gagnai dans cet état et avec effort le point le plus élevé, appelant d'une voix lamentable les quatre vents à mon secours, mais ce fut vainement ; je voyais autour de moi pleurer à chaudes larmes tous les capitaines de Vos Altesses. Accablé de fatigue, je m'endormis en poussant des gémissements, et j'entendis une voix compatissante qui disait : « O insensé ! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous les hommes ; que fit-il de plus pour Moïse et pour David son serviteur? Depuis ta naissance, il a toujours eu le plus grand soin de toi ; lorsqu'il te vit parvenu à l'âge qu'il avait arrêté dans ses desseins, il fit retentir ton nom dans toute la terre. Il te donna les Indes, qui sont une si riche partie du monde ; tu les distribuas à qui il te plut, et il te donna pouvoir pour cela ; tu reçus de lui les clefs des barrières de l'Océan, fermées jusque-là de chaînes si fortes ; on obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu as acquis une gloire immortelle parmi les chrétiens. Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël, lorsqu'il le tira d'Égypte? Et pour David même, qu'il éleva du rang de simple pasteur au trône de Judée? Reviens à ton Dieu : reconnais enfin ton erreur ; sa miséricorde est infinie ; ta vieillesse ne t'empêchera pas de faire de grandes choses ; il tient dans ses mains les plus brillants héritages. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac, et Sara elle-même était-

elle jeune? Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu ou le monde? Dieu maintient toujours les privilèges qu'il a accordés, et ne viole jamais les promesses qu'il a faites. Le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi son intention et qu'il l'entendait d'une autre manière ; il ne fait pas souffrir le martyre pour colorer la force ; il agit strictement comme il parle ; tout ce qu'il promet il le tient, et même au delà : tel est son usage. Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi, et ce qu'il fait pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as essuyés en servant les autres. » J'étais à demi mort en entendant tout cela ; mais je ne pus trouver aucune réponse à des paroles si vraies ; je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains pas, prends confiance : toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre, et ce n'est pas sans raison. »

Tous les biographes ont reproduit cette page et l'ont commentée avec enthousiasme. « L'admiration suspend notre plume, dit Roselly de Lorgues. En transcrivant ces expressions répétées par Colomb lui-même avec sa ravissante naïveté, nous sommes saisi d'un indéfinissable respect. Dans la nuit de cette vision brille comme un reflet de l'Horeb ou du Sinaï... Le récit de cette consolation céleste qui se passe en interrogations supérieures, en découvertes des intimes replis du cœur est au-dessus de toute comparaison moderne. Il nous faut remonter aux cèdres du Liban, aller sous les palmiers des

prophètes, chercher parmi les poésies sacrées du Jourdain pour retrouver une éloquence aussi puissante d'énergie et de mâle grandeur. »

En effet, c'est de la belle poésie biblique ; mais il n'est pas interdit de remarquer qu'elle n'est pas d'un saint, car il y passe un trop grand souffle d'orgueil que rien, d'ailleurs, ne justifie.

Il y a bien d'autres pages poétiques dans cette lettre aux Rois Catholiques ; il y a même un cri, une image dont l'étonnante hardiesse a fait reculer les traducteurs qui écrivent : « L'autre affaire très importante exige qu'on s'en occupe immédiatement... » alors que la traduction exacte est : « L'autre affaire, l'affaire fameuse reste là, les bras ouverts, appelant ! Jusqu'à cette heure, on l'a tenue pour étrangère. »

Cette affaire est celle des caravelles chargées d'or pour la conquête du Saint-Sépulcre. Enfin, le prophète invite le monde entier à pleurer sur lui.

« Je suis aussi malheureux que je le dis. J'ai pleuré jusqu'à maintenant sur les autres ; que le ciel, maintenant, me fasse miséricorde et que la terre pleure sur moi... Isolé dans ma peine, infirme, attendant chaque jour la mort, entouré d'un million de sauvages pleins de cruauté, et nos ennemis, et si éloigné des saints sacrements de la sainte Église que mon âme en sera oubliée si elle se sépare ici du corps. Que celui qui a de la charité, et qui aime la vérité et la justice, pleure sur moi ! »

* * *

Lorsqu'il écrivit cette lettre, le 7 juillet 1503, Colomb était à la Jamaïque, dans la pire des situations, depuis une douzaine de jours. Il était parti, le 1er mai, de l'isthme de Panama et avait fait voile vers Cuba. Entre ces deux dates, de graves événements s'étaient produits. Lorsqu'il se croit de nouveau près de la Chine et cherche éperdument un détroit, l'expédition a quitté Cadix depuis un an. Une année entière de courses folles sans jamais entrer dans un port où l'on puisse se ravitailler suffisamment et où l'on ne peut faire que des réparations de fortune aux navires abîmés par une navigation longue, périlleuse et par une série de tempêtes. Sur le continent, on s'est mis en relation avec des sauvages ; les uns sont bienveillants, mais d'autres sont hostiles ; l'amiral n'a jamais été environné d'un million de ceux-ci, comme il le prétend, mais ils sont assez nombreux pour que le temps passé à terre ne soit pas toujours consacré à la recherche de l'or et des pierres précieuses, ni au repos. Il faut repousser leurs attaques, les soumettre. Des marins espagnols ont été tués par ces hommes de la nature dont Colomb ne célèbre plus les vertus. L'amiral est malade ; il a été plusieurs fois à l'article de la mort.

Ses hommes ne sont pas moins éprouvés que lui. Ce sont des marins robustes et disciplinés, capables de faire face aux dangers les plus grands sous la conduite d'un chef intrépide comme eux et qui leur

inspire confiance. Mais il est des limites qu'ils ne peuvent dépasser, surtout avec Colomb. Ils n'ont pas, comme celui-ci, de puissantes chimères pour les soutenir ; ils ne croient pas à Averrhoès, à Marco Polo, à Alfragan ni à Solin ; ils n'ont pas tiré des certitudes cosmographiques, historiques et géographiques de la lecture de quelques citations du *de Antiquitatibus* et des *Paralipomènes;* Jésus-Christ ne leur apparaît point et une voix descendue du ciel n'est pas venue les réconforter lorsqu'ils ont eu la fièvre. Enfin, Colomb a des procédés inquiétants dont jamais un autre amiral ou capitaine n'a usé ; on lit, dans la même lettre de la Jamaïque, la bravade suivante :

« Qu'ils (les pilotes) fassent connaître, s'ils le savent, la situation de Veragua ! Je soutiens qu'ils ne peuvent donner d'autres renseignements ni d'autres explications que celles-ci : nous sommes allés à certains pays où il y a beaucoup d'or ; et cela, ils peuvent le certifier, mais ils ignorent la route pour y retourner ; pour y aller, il serait nécessaire de les découvrir comme la première fois. Il y a une manière de compter, tirée de l'astronomie, qui satisfera celui qui l'entend. Ceci ressemble à une vision prophétique. »

Qu'est-ce à dire? Parmi les pilotes expérimentés qui étaient sur les caravelles de Colomb, pas un ne connaissait la route suivie, pas un ne savait où on était et n'était capable de les ramener à Cuba, à Hispaniola ou en Espagne, et l'amiral les laisse tous dans l'ignorance ! Et s'il meurt en route, si, seulement, la maladie dont il souffre l'empêche de diriger

la marche, tous les équipages se trouveront en danger de mort !

Mais il y a pis encore. Si l'amiral croit que ses pilotes ignorent le chemin du retour et que, pour parvenir au Veragua sans lui, il faudrait le découvrir de nouveau, c'est parce qu'il a confisqué les cartes qui étaient entre les mains de ces pilotes. Cet incident incroyable est consigné en quelques lignes dans la Relation de Diego de Porras :

« Les marins n'avaient plus avec eux de cartes marines, parce que l'amiral s'était emparé de toutes celles qu'ils possédaient. » Si cet acte de l'amiral n'est pas d'un criminel, il est d'un fou. Il serait difficile d'échapper à ce dilemme.

Diego de Porras ajoute : « Les marins disaient que l'erreur qu'on avait faite dans le principe avait grandement arrêté les découvertes. » Phrase étonnante, qui est presque une anticipation : de simples marins affirment, avant que les événements soient accomplis, ce que l'histoire vraie dira, et ils démolissent une partie de la légende colombienne avant même que celle-ci ne soit formée : leur amiral commet une erreur qui le voue à l'impuissance ; il ne fait plus et ne fera plus de découvertes.

Quelles cartes étaient entre les mains des pilotes? Chacun possédait-il une copie de celle qui était faite, au cours du voyage, par l'amiral ou, plutôt par un cosmographe chargé de ce travail que Colomb était incapable d'effectuer seul? Ou bien avaient-ils emporté d'Espagne des cartes où les terres que l'amiral était en train de « découvrir » étaient déjà

marquées? Question absurde, diront ceux qui ne connaissent de Colomb et des découvertes que le roman écrit au dix-neuvième siècle. Reprenons la Relation de Diego de Porras quelques pages plus haut. On est à Puerto del Retrete :

« Dans quelques-unes des cartes marines de plusieurs marins, cette terre était unie à celle que Hojeda et Bastidas avaient découverte. »

Donc, les pilotes de Colomb avaient, outre la carte de leur propre voyage, celles des capitaines qui l'avaient précédé dans cette route et avaient découvert le continent avant lui. Et Colomb possédait les mêmes cartes.

Le 20 mai 1499, trois navigateurs, Alonso de Hojeda, Juan de la Cosa et Améric Vespuce, associés pour la même entreprise, dont tous les frais étaient couverts par Hojeda et ses amis, sans aucune participation de l'État, étaient partis d'Espagne, avaient abordé au Vénézuéla et en avaient exploré toute la côte depuis l'Essequibo jusqu'au cap de la Vela. Ils étaient rentrés en Europe dans le courant de juin 1500, avec un chargement de bois de teinture dont la vente paya toutes les dépenses de l'expédition et laissa, en outre, des bénéfices. Colomb, qui ne cherchait que de l'or, des pierres précieuses et des épices, n'avait pas songé à prendre de pareils chargements. La découverte fut continuée à l'ouest jusqu'à Puerto del Retrete par Juan de la Cosa et Rodrigo de Bastidas qui, partis de Cadix en octobre 1500, ne terminèrent leur voyage qu'à la fin de 1502. A cette dernière date, Colomb avait déjà entrepris son quatrième. Il ne pouvait donc avoir

la carte de Bastidas. Mais il avait celle des navigateurs et cosmographes Américc Vespuce (cet imposteur et voleur de gloire ! dit la légende) et Juan de la Cosa, dont des copies circulaient dans les milieux des hommes de l'art de la mer. Il devait avoir aussi celles des aventuriers, dont quelques-uns étaient étrangers, qui avaient déjà fait, sur les mêmes côtes, des expéditions clandestines ; d'après le témoignage d'Alonso de Hojeda, des Anglais avaient visité la côte occidentale du Vénézuéla en 1500 ; Vasco Nuñez de Balboa signale, dans un rapport, les incursions faites sur la terre de Veragua par des navigateurs « qui vont découvrir et qui ont été envoyés on ne sait par qui et de quelle autorité ». Le savant Humboldt, qui a mis un peu de clarté dans ces mystères, ajoute : « Il existait à Séville et à Lisbonne des notions répandues par des voyageurs clandestins ; et les auteurs des cartes que l'on construisait alors, avec une ardeur extrême, dans toutes les villes maritimes, profitaient de ces notions, vraies ou fausses. » Christophe Colomb n'est donc arrivé sur le continent qu'après plusieurs de ses contemporains dont les uns sont munis de lettres patentes du gouvernement espagnol et les autres sont des aventuriers. Il possède leurs cartes, et quelques-uns de ses pilotes qui, mieux que lui, savent où ils se trouvent et sont capables d'y retourner, en ont des exemplaires. Et il affirme qu'il possède et veut garder le secret de la situation du Veragua ! Il ne se distingue de ceux qui viennent de le précéder que par une originalité qui est une de ses erreurs.

*
* *

A la fin d'avril 1503, les hommes d'équipage, à bout de forces, demandent à retourner en Espagne. Ils ont eu déjà beaucoup trop à lutter contre les éléments, les privations de toute sorte, et contre les indigènes soulevés. Beaucoup sont morts de maladie ou tués par les Indiens. Au bord de la rivière de Bethléem, ils n'ont pu échapper à un massacre général que par la fuite et en laissant au pouvoir de l'ennemi, à l'embouchure de la rivière, un de leurs vaisseaux, qui d'ailleurs ne pouvait plus naviguer. Le capitaine Diego Tristan perdit la vie dans cette tragédie qui est une des plus lamentables de la découverte et de la conquête. Pendant ce temps, Colomb avait des visions célestes. A Porto-Bello, il est obligé d'abandonner un autre vaisseau. Il ne lui en reste que deux qui sont, comme ceux qu'il vient de perdre, « pourris, rongés de vers et tout percés de trous »; il n'a plus d'embarcations, et les provisions sont en si petites quantités qu'on craint, une fois de plus, de mourir de faim. Il est donc impossible de retourner en Espagne. On prend la route des Antilles.

« J'arrivai, écrit Colomb, le 13 mai, dans la province de Mago, qui touche à celle de Cathay », en Chine, c'est-à-dire à Cuba. L'impétuosité de la mer le força à retourner en arrière. La tempête dure six jours ; les navires y ont perdu leurs agrès et trois ancres ; ils sont « percés de trous de vers plus qu'un rayon d'abeilles ». Lorsque la tempête est

enfin calmée, les vents et les courants sont toujours contraires ; les cales des navires sont pleines d'eau ; bientôt le jeu des pompes ne peut suffire à les vider. Le naufrage allait être inévitable, lorsque, enfin, ils purent entrer dans un port de la Jamaïque où les navires furent échoués ; ce n'étaient plus que des carcasses pourries, sans cordages, ni voiles, ni ancres et incapables de tenir la mer. L'amiral écrit que Notre-Seigneur le conduisit miraculeusement à terre. S'il y a un miracle, un seul, dans sa vie, c'est bien celui-là.

Mais est-il vraiment sauvé? Les voici tous, amiral, officiers, marins survivants, dans une île habitée par des sauvages qui seront peut-être des ennemis et où, en tout cas, ils ne trouveront pas des ressources suffisantes. Ils seront, en outre, dans l'impossibilité de construire une ou deux caravelles pour retourner en Espagne. Les voici complètement isolés du monde et voués au sort le plus misérable. Ils obtiennent pourtant des vivres, grâce à l'habileté et à l'activité de l'un d'eux, Diego Mendez, qui parcourt l'île, se met en rapport avec les caciques et gagne l'amitié de quelques-uns. La situation n'en était pas moins désespérée lorsque le même Diego Mendez et un marin génois nommé Bartolomé Fieschi conçurent et exécutèrent un projet d'une hardiesse inouïe qui suffit à faire d'eux des héros de l'histoire de la navigation : entraînant avec eux quelques camarades et une vingtaine de rameurs indiens, ils franchirent sur deux canots la distance qui sépare la Jamaïque d'Haïti. Peu après leur départ, la Jamaïque était en insurrection ; une partie de l'équipage

se soulevait contre Colomb et ne reconnaissait d'autre autorité que celle de Francisco Porras, l'un des capitaines. Les mutins veulent suivre l'exemple de Mendez et de Fieschi, non pour aller chercher un navire qui rapatrierait toute la communauté, mais pour aller s'embarquer au port de Saint-Domingue à destination de l'Espagne Que l'amiral et ceux qui lui restent fidèles en fassent autant s'ils le veulent et le peuvent !

Mais Francisco Porras et les révoltés ne le peuvent eux-mêmes point ; à peine ont-ils quitté le rivage de la Jamaïque qu'ils sont obligés d'y retourner. Et, pendant de longs mois, ce sont, comme à Haïti cinq ans auparavant, des luttes, des batailles parfois, entre Espagnols, puis entre les indigènes et chacun des deux partis. L'amiral, malade, rêve, il a des visions... Des voix suaves descendent du ciel... Quand il aura reçu des renforts, il fera prisonniers tous ces hommes de la nature... Leur vente sur le marché de Séville lui rapportera des millions de maravédis, avec l'aide de la Sainte Trinité... Il sera le grand chef de guerre de la chrétienté ; il conquerra le Saint-Sépulcre... Jésus-Christ lui a promis de l'or... beaucoup d'or. Son frère Barthélemy le remplace et essaie de rétablir l'ordre, en attendant Diego Mendez et Bartolomé Fieschi qui tardent à revenir.

Ils ne reviendront pas. Ils sont bien arrivés à Haïti, mais après avoir risqué vingt fois leur vie et celle de leurs compagnons qui ne veulent pas retourner à la Jamaïque par les mêmes moyens trop périlleux. Ils ont vu le gouverneur et lui

ont exposé l'état de détresse de l'amiral et de ses hommes privés de tout et dans l'impossibilité de regagner l'Espagne. Ovando se méfie, il flaire un subterfuge de Colomb qui voudrait revenir à Hispaniola malgré l'interdiction royale. Il répond à Mendez qu'il n'a pas une caravelle assez grande pour rapatrier l'amiral et tous ses équipages ; mais il envoie à la Jamaïque un petit navire, commandé par Diego de Escobar, ennemi de Colomb, qui porte quelques provisions à celui-ci, lui promet des secours, l'engage à patienter et repart aussitôt.

Le temps s'écoule. L'amiral et ses hommes se croient abandonnés de tous et condamnés à mourir au milieu d'une population de sauvages de plus en plus hostiles lorsque Diego Mendez, qui est resté à Hispaniola, réussit à affréter une caravelle qui revenait d'Espagne. En même temps Ovando se décide à envoyer un navire à Colomb. Les deux bâtiments se rendent à la Jamaïque sous le commandement de Diego de Salcedo, facteur de l'amiral. Les membres survivants de l'expédition sont sauvés.

Après un séjour de deux mois à Saint-Domingue, les rapatriés firent voile vers l'Espagne le 12 septembre et abordèrent au port de San-Lucar de Barrameda le 7 novembre 1504. Le débarquement se fit, cette fois, sans mise en scène.

Le quatrième et dernier voyage de Colomb avait duré deux ans et quatre mois. Les résultats pratiques étaient pour ainsi dire nuls, car ce n'est pas obtenir des résultats que d'errer le long d'une côte que de grands réalisateurs ont déjà atteinte ou vont atteindre, s'entêter dans de formidables erreurs géo-

graphiques qui vouaient l'expédition à la stérilité, perdre une flotte et une partie des équipages, avoir des visions, entendre des voix et composer un poème biblique. Il n'est peut-être rien, dans l'histoire de la navigation, de plus lamentable et de plus fou que ce voyage ; il n'en est certainement point où le commandant d'une flotte ait fait preuve de tant d'incapacité.

Or, depuis cinq ans, l'activité et les réussites des découvreurs tiennent du prodige :

En 1497-1498, une expédition dont fait partie Américo Vespuce a exploré le golfe du Mexique et les côtes du Honduras, de l'Yucatan et de la Floride.

En 1500, Cabral découvre le Brésil.

En 1499 et 1500, Alonso de Hojeda, Vespuce et Juan de la Cosa découvrent le Vénézuéla.

En janvier 1500, Vicente Yañez Pinzon part de Palos, croise, le premier, l'équateur, suit la côte du Brésil, arrive au cap Saint-Augustin sous le 8e degré de latitude sud, longe le delta de l'Amazone, découvre l'île de Tabago, et rentre à Palos en septembre de la même année avec un chargement de bois de teinture. Peu après, Diego de Lepe double le cap Saint-Augustin et se rend compte que la côte brésilienne se continue au sud-ouest entre les 8e et 11e degrés de latitude sud.

En 1501, le Portugais Gonzalo de Coelho poursuit cette exploration plus au sud. Américo Vespuce, cosmographe de l'expédition, acquiert la certitude que le Brésil fait partie d'un grand continent. La carte de l'Amérique du Sud commence de se dessiner.

A partir de 1501 les expéditions portugaises se multiplient.

En 1501 et 1502 des Portugais et des commerçants anglais explorent l'Amérique du Nord découverte par Cabot en 1497.

En 1502, une carte portugaise prouve que la Floride a été explorée minutieusement.

En 1504, des Normands et des Bretons parviennent au Canada ; sur des cartes espagnoles et portugaises de l'époque, l'embouchure du Saint-Laurent est appelée Terre des Bretons.

Enfin, le périple de l'Afrique est accompli.

Le monde connu s'agrandit prodigieusement ; bientôt il apparaîtra dans toute son amplitude.

Non ! s'écrie Colomb toujours prisonnier des théories géographiques des anciens, de Solin et d'Alfragan. Le monde est plus petit qu'on ne croit. Il répète jusqu'à satiété : « Six parties de terre et une seule d'eau. » Sa dernière trouvaille est la suivante : la distance de Panama au fleuve du Gange est la même que celle de Tortose à Fontarabie ou celle de Pise à Venise. Il écrit cela en 1503. Depuis deux ans, Américo Vespuce sait que le Nouveau Monde est un continent.

* * *

En Espagne, comme dans les autres pays d'Europe, personne ne s'intéressait plus à Christophe Colomb ; son nom était tombé dans l'oubli. Son rôle avait pris fin en 1493 au retour de son premier

voyage. Il avait trouvé une route maritime vers l'ouest ; mais dès cette date, il aurait été un obstacle à la continuation des découvertes si on l'avait écouté. Pourtant, il s'obstine encore, car rien — ni expériences ni faits — ne prévaut contre ses théories. Débarqué à San-Lucar de Barrameda très gravement malade, il songe à retourner à Panama ou au Vénézuéla pour y chercher le détroit qui le conduira à la Chersonèse d'Or.

Quelques jours après son arrivée, la reine Isabelle meurt, le 26 novembre 1504. C'est la fin pour lui-même, il n'y a plus rien à espérer. Le roi qui n'a aucune sympathie pour lui l'écarte comme un importun chaque fois qu'il fait une démarche pour revendiquer ses privilèges, le gouvernement d'Hispaniola qu'il veut transmettre à son fils. Pendant deux ans, le malheureux amiral va d'une déception à l'autre, sans, toutefois, tomber dans cette misère dont il parle dans une lettre que la légende a amplifiée. Il mourut à Valladolid le 21 mai 1506. Sa mort passa inaperçue ; aucun chroniqueur contemporain n'en parle.

Sept ans après, en septembre 1513, un navigateur espagnol, Vasco Nuñez de Balboa, explorant la terre de Panama, aperçut une grande étendue d'eau ; il descendit vers le rivage et comprit qu'il était devant une mer immense. Alors, il y entra à cheval, tenant d'une main son épée et de l'autre l'étendard de Castille, et prit possession de l'Océan Pacifique.

L'Amérique était vraiment découverte.

Or, une fois de plus, le cosmographe avait pré-

cédé et annoncé le découvreur. En 1512 avait été publiée une carte où l'on voyait l'isthme de Panama et les trois quarts de l'Amérique du Sud dessinés ; entre leurs côtes occidentales et les rivages de l'Asie s'étendait un océan, plus grand que l'Atlantique. Cette carte était l'œuvre d'un cosmographe polonais, Stobnicza, de Cracovie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE PREMIER. — Le descendant du vainqueur de Mithridate chez les franciscains cosmographes de la Rabida 1

CHAPITRE II. — Les origines de Christophe Colomb, son séjour en Portugal, son prétendu voyage au delà de Thulé et son projet de découvrir des îles..... 37

CHAPITRE III. — Les déboires et la réussite de l'homme d'une idée fixe 57

CHAPITRE IV. — Le premier voyage, la poésie de la mer Océane et le mystère de l'île San-Salvador.. 99

CHAPITRE V. — Christophe Colomb découvre Antilia, l'homme de la nature et la poésie des terres tropicales 135

CHAPITRE VI. — Parti pour Antilia, Colomb revient des Indes, organise sa publicité et prépare un nouveau voyage..... 173

CHAPITRE VII. — Colomb découvre les Cannibales, soulève contre lui les indigènes et les Espagnols d'Haïti et crée le commerce d'exportation des esclaves.. 213

CHAPITRE VIII. — Un don Quichotte qui a trop lu les romans de chevalerie maritime et biblique, et un amiral qui mérite d'être fusillé 249

CHAPITRE IX. — Le dernier voyage du Découvreur, ses hallucinations et sa mort 279

Cet ouvrage

a été achevé d'imprimer sur les presses

de la

LIBRAIRIE PLON

le 7 mars 1927.

JUN 1966

PUBLIC
DISTRICT OF COLUMBIA

D.C. PUBLIC LIBRARY
3 1172 01656 6341

FOR.LIT.
FR.
973.15
A555
ANDRE,M. 66 01017 2.00
LA VERIDIQUE AVENTURE DE
CHRISTOPHE COLOMB

FOR.LIT.
FR.
66 01017

PROPERTY OF THE
DISTRICT OF COLUMBIA

Theft or mutilation